

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT,
L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME QUATRIÈME.



Bruxelles;

LOUIS HAUMAN ET COMP^e.

1832.

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Les tribuns et les longs discours. — La cour du premier consul et le forum romain. — M. Andrieux. — Lucien, et souvenir du 18 fructidor. — L'auteur du 18 brumaire. —Tristesse de Lucien et visite remarquable.— Épanchemens en petit comité et regrets d'un vrai républicain. — Madame Bonaparte et ses beaux-frères. — Embarras du premier consul. — Lucien annonçant son départ — *Le chemin du trône.* — Les enfans de Lucien. — Dessous de cartes de famille. — M. Micault de Courbeton. — Le petit mendiant. — Traité de bonté de Lucien. — La famille Fléchelle, et injustice réparée.

A l'époque de mon mariage, la cour consulaire était assez singulièrement organisée. Son arrangement se ressentait un peu de la grande préoccupation du premier consul. Il voulait qu'il y eût de la représentation, et cependant il craignait de mé-

riter le reproche que lui adressaient déjà plusieurs tribuns, qui, prenant le Palais-Royal, où *l'égalité* n'était certes guère, pour le forum romain, se complaisaient dans de longs discours où César, Brutus, Périclès, Solon, Aristide, Lycurgue trouvaient tous une place, et dans lesquels il n'était pas plus question de la république française, que si la pauvre malheureuse eût été par de-là Tobolsk. Un seul morceau, qui méritait vraiment la reconnaissance patriotique, fut celui que prononça Andrieux dans les derniers jours de vendémiaire. Il y parlait au moins de la France, en appelant l'attention sur elle. Mais, excepté quelques louanges excessives données à plusieurs de nos généraux, ce n'était pas encore ce qu'il aurait fallu à une époque où, presque rappelée des portes du tombeau par l'éminent ascendant d'un homme surnaturel, il fallait néanmoins que ses enfans s'unissent entre eux pour veiller à ce que cet ascendant ne dominât pas trop fortement celui de ses propres destinées. Je ne sais pourquoi j'ai dans moi-même un sentiment plus fort qu'un instinct, me disant que Bonaparte, trouvant une résistance raisonnable, un continuel avertissement adressé par l'un des corps de l'état institués par lui-même, aurait tenu en main cette fougue à laquelle il se laissa emporter, parce que nul frein ne lui fut présenté.

Un homme cependant était toujours *là* représentant la république, ou plutôt cette volonté de république que nous avons eue en effet depuis le 9 ther-

midor jusqu'en 1797, c'est-à-dire jusqu'au 18 fructidor. Le 18 fructidor ne tua pas seulement Clichy, il donna un coup de massue au parti républicain de la convention, réparti dans les deux conseils; et pour preuve de mon opinion, il n'y a qu'à lire la condamnation de Carnot et la persécution de Thibaudeau. Le directoire, qui voulait alors jouer aussi à la royauté, avait bien ce qu'il fallait de talent pour opprimer; on en a toujours assez pour être tyran, quand cela n'est pas long. Le directoire avait donc éloigné du pouvoir tous ceux qui dans les conseils auraient eu la force de le défendre plus tard. Mais ceci est une question rétrograde qui, d'ailleurs, serait trop longue à reproduire; je vais seulement parler d'un homme qui vint sur la scène politique précisément à ce même moment du 18 fructidor; il était alors plein du feu sacré d'un véritable amour de liberté; il avait la tête remplie d'idées de république : idées peut-être impossibles à réaliser, utopie qui probablement n'existera jamais que dans l'imagination de ceux qui la tirent au moins d'une ame pure et vrai foyer de nobles sentimens; mais enfin ce souvenir-là, n'étant entouré d'aucune page sanglante dans l'histoire de sa vie, est toujours honorable à rappeler. Je veux parler de Lucien Bonaparte. Il s'appelait, il est vrai, Brutus à Marathon; tout cela faisait rire alors, et moi-même je plaisantais de cet accord entre le grec et le romain : mais un lien réunissait, coordonnait tout cela; ce lien était une volonté d'établir et de maintenir la république

en France, non cette république dont le souvenir fait frémir les cœurs les plus endurcis, ces temps qui furent une déviation de la révolution et non pas une de ses conséquences, mais une république telle enfin que peut l'avoir un grand peuple. Hélas ! ne sommes-nous pas nous-mêmes un empêchement à son établissement ?

Lucien, aussitôt après le 18 brumaire, fut nommé au ministère de l'intérieur (1). Il est malheureux qu'un préjugé, car ce n'a certes pas été autre chose, ait empêché de le nommer second ou troisième consul. La nation, en voyant deux frères en même temps au pouvoir, aurait d'abord pensé que ce pouvoir ne s'exécuterait que d'après la volonté d'un seul, tandis que ses intérêts au contraire auraient été bien autrement défendus que par un homme, honnête sans doute (le consul Lebrun), mais disposé d'avance à dire *oui* à tout ce que dirait son second et encore bien plus son premier collègue.

En faisant le dix-huit brumaire, auquel il a travaillé avec une activité influente dont jamais son frère n'aurait dû perdre le souvenir, Lucien croyait,

(1) M. de Laplace l'y précéda, mais seulement pendant quelques jours. Il était impossible que sa science et celle de l'administration allassent ensemble. Lorsqu'il fut nommé, un homme de notre société, qui dessinait fort bien, fit en deux coups de crayon un charmant petit dessin qui n'était autre chose que l'astrologue se laissant tomber dans un puits. M. de Laplace était parfaitement ressemblant.

sans que cela pût être mis en doute, que son frère donnerait à la France un gouvernement qui la rendrait heureuse au dedans, grande et redoutée au dehors. Quant à la guerre, on partait alors comme pour une partie de plaisir ; de ce côté on était bien sûr, non-seulement de la gloire, mais du bonheur des Français. Mais dans l'intérieur il en allait tout autrement : le malheur était au comble. N'étant pas troisième consul, Lucien pouvait beaucoup au ministère de l'intérieur : le choix des préfets, des maires ; de nouvelles lois municipales à donner aux communes ; un mode d'élection à réformer en entier ; des manufactures à protéger, car de toutes parts il s'en élevait alors ; de nouvelles découvertes à accueillir ; de la misère à consoler par du travail, seule et honorable aumône qu'il faut donner au peuple : voilà tout ce qu'il voyait à faire, et ce qu'il entreprenait avec courage et bonheur. Mais bientôt il nous parut triste et malheureux ; les obstacles naissaient en foule autour de lui. Un jour il en parla à mon frère qui avait dîné au ministère. Mon beau-frère avait encore plus sa confiance qu'Albert ; mais, par cette raison même, il nous parlait moins des chagrins de Lucien. Ma mère, qui l'aimait avec tendresse, s'en aperçut presque avant qu'il n'en eût parlé. J'ai peu connu de personnes dont le coup d'œil ami fût aussi prompt à sonder une plaie dans le cœur d'une personne qui lui était chère. Lucien était malheureux, et l'était doublement parce qu'il l'était par son frère.

Mais c'est ici que je dois rendre à chacun la justice qui lui appartient : je déclare donc que Bonaparte fut à cette même époque indignement trompé sur le compte de son frère ; on lui persuada l'existence de beaucoup de faits entièrement faux. Je puis dire aujourd'hui qu'on alla jusqu'à chercher à donner au premier consul des inquiétudes sur sa sûreté. Je dois aussi à la vérité de dire que jamais ces inquiétudes ne l'ont eu en leur pouvoir ; mais enfin la bouche qui accusait un frère était une bouche bien chère aussi. Lorsque Bonaparte, tourmenté et nécessairement malheureux des agitations qu'on jetait ainsi dans son ame, croyait que de fâcheuses erreurs amenaient ces annonces d'orage, il disait néanmoins, comme Antiochus :

. . . . Une main qui nous fut bien chère !
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de mon frère ?

Le premier consul a souvent cherché à me faire expliquer sur le compte de Lucien, surtout à l'époque de mon mariage. Il me parlait de lui pendant le dîner en poste que l'on faisait alors à la Malmaison ; il était évident qu'il cherchait avec une sorte d'avidité tout ce qui pouvait lui être rayon consolateur, dans cette nuit ténébreuse dont on cherchait à remplir l'espace que le sort venait d'établir entre les deux frères ; espace que Lucien a toujours respecté tout en ne le reconnaissant pas, et que le premier consul aurait dû combler. Mais la haine

qui s'était allumée entre madame Bonaparte et ses beaux-frères était un obstacle non-seulement à tout bonheur domestique dans cette nombreuse famille, elle devait encore être plus tard une source des plus grands malheurs pour elle.

J'allais voir ma mère non-seulement tous les jours, mais j'y dînais même souvent; et je n'y manquais surtout point lorsque mon mari avait un dîner ministériel. J'ordonnais chez moi que l'on servît à quatre heures, ce qui charmait mes vieux parens, et puis je venais reprendre joyeusement ma place à la table de famille, et m'établir à celle du loto dauphin pour le reste de la soirée. Depuis que je savais ma mère triste et abattue de mon absence, ce qu'elle me cachait, mais que je n'ignorais pas, je ne sais ce que j'aurais fait pour ajouter un peu de bonheur à ses moindres caprices, même aux plus insensés qu'elle eût pu avoir. Un jour, j'avais dîné avec elle, et nous étions seules; Albert et M. de Geouffre étaient tous deux absens: à peine étions-nous sorties de table, que Lucien arriva. Il était triste, fort sérieux surtout, et paraissait profondément occupé. Ma mère lui en fit la remarque; il en convint, et nous dit qu'il allait partir. Ma mère fit une exclamation.

« Ne le saviez-vous pas? lui dit-il: j'emmène Geouffre avec moi.

— Si vous comptez me faire savoir ce qui vous concerne par mon gendre, répondit ma mère, alors donnez-lui l'ordre de m'en faire part; car lorsqu'il

est question de vous c'est un vrai Malmesbury (1).

— Oui je pars, dit Lucien, en croisant les bras sur sa poitrine et regardant le feu avec cette distraction sombre qui indique une peine vive et profonde. Je pars; mes avis *déplaisent;* et puis il y a maintenant une barrière qui jamais ne sera abattue entre Bonaparte et moi, parce qu'il est au-dessous de mon caractère de me justifier, et de reconnaître par là la légalité d'un tribunal que je récuse, au contraire. Mon frère croit plutôt les insinuations perfides d'une femme qu'il doit assez connaître pour ne pas lui sacrifier sa famille; il soupçonne la fidélité fraternelle, lorsque c'est le dévouement de ce même frère qui lui a ouvert le chemin du trône.

— Du trône! » s'écria ma mère.

Lucien ne répondit que par un sourire tout à

(1) Lord Malmesbury fut envoyé extraordinairement auprès du Directoire par l'Angleterre, dans l'an VII. M. de Talleyrand était alors au ministère des affaires étrangères. Il est à présumer que les instructions de lord Malmesbury n'étaient pas fort étendues, car à chaque parole hasardée par M. de Talleyrand, qui cependant n'en perd pas beaucoup inutilement, lord Malmesbury répondait toujours : « Permettez que j'en écrive à ma cour. » Et, comme nous ne laissons guère passer ce qui a l'apparence d'un ridicule, on avait fait une caricature dans laquelle M. de Talleyrand s'avançait vers l'ambassadeur anglais et lui demandait comment il se portait, et lord Malmesbury lui renvoyait, selon le costume caricaturien, une longue banderolle sur laquelle était écrit : « Permettez-moi d'en écrire à ma cour. » En me rappelant la personne de lord Malmesbury, je trouve qu'il avait bien la figure de sa réponse.

la fois triste et pénétré, tandis qu'il avait pris les pincettes et tourmentait un pauvre tison qui ne mettait le feu que dans la cheminée.

« Rappelez-vous bien toujours, madame Permon, reprit-il après un long silence, que je n'avais certainement pas cette pensée-là en vue, le 18 et le 19 brumaire. »

On pense bien que, lorsque le premier consul me parla plus tard de Lucien, je me donnai bien de garde de lui rapporter cette partie de la conversation; non qu'elle ne soit parfaitement honorable pour Lucien : mais quel résultat aurait eu ma franchise? aucun; et dès-lors elle n'était plus que de l'indiscrétion.

« Allez-vous loin? lui demanda ma mère.

— Je ne puis vous le dire; je dois même ne pas annoncer mon départ. Je demande à madame Junot de ne pas parler de notre conversation devant son mari. Non pas, ajouta-t-il en riant, que je vous engage au mystère, mais comme nous sommes liés par une amitié fraternelle, je puis bien en demander une légère preuve. »

Quelques jours après, en effet, Lucien partit de Paris avec mon beau-frère, M. Félix Desportes, Arnaud, et une personne dont j'ai oublié le nom. Une première voiture, dans laquelle était Arnaud, un peintre en miniature nommé Chatillon, et M. Félix Desportes, prit la route d'Amiens; tandis que Lucien, ayant avec lui mon beau-frère, suivit dans sa berline la route de Bordeaux. Il avait avec

lui ses deux petites filles, dont l'une était encore avec sa nourrice. Il entoura ces deux petits êtres de tous les soins qu'une femme attentive aurait pu leur prodiguer. Ma mère, apprenant qu'il allait emmener ses enfans, lui conseillait de les laisser à madame Joseph, si bonne et si excellente femme; mais au premier mot que ma mère lui en dit, Lucien sauta de sa chaise. « Non, non, s'écria-t-il; je ne veux pas laisser mes enfans ici! Ne me parlez pas de me séparer d'eux!... On peut m'accuser de légèreté, de facilité de mœurs; mais du moins ma mère, mes frères, mes enfans, mes amis, n'auront-ils jamais de reproches à faire à mon cœur. »

Il était fort ému; ma mère l'embrassa et lui dit:

« Eh bien! vous avez raison; emmenez ces pauvres petites. Elles n'ont plus de mère et il n'est maintenant qu'un bon père pour la remplacer. »

On envoya un courrier après la voiture qui cheminait devers Amiens; elle tourna bride et rejoignit Lucien à Bordeaux. Je ne sais pas pourquoi ce mystère. Peut-être voulait-on cacher à l'Autriche, avec laquelle on était en négociation, l'envoi d'un frère du premier consul comme ambassadeur en Espagne. Mais cela ne pouvait être secret que pendant sept à huit jours au plus. Au reste, sept à huit jours sont beaucoup dans des relations diplomatiques; et ce que je puis dire là-dessus, c'est le fait tel qu'il est, et je réponds de son exactitude. Lucien arriva à Madrid, où il remplaça deux hom mes que son habileté allait faire paraître bien mé-

diocres dans les circonstances qui avaient précédé. C'étaient Berthier et Alquier. Je ne parlerai que plus tard des événemens relatifs à cette ambassade.

Quelque temps avant le départ de Lucien, il arriva un fait dont on parla beaucoup, quoiqu'il n'en eût rien dit, et qui donna beaucoup d'humeur à ses ennemis. On a voulu le dénaturer à cette époque; mais le voici dans toute sa vérité. L'âge des enfans est surtout exact, ce qui est important pour le bon ou le mauvais côté de la chose.

Nous avions pour ami, ou plutôt pour connaissance fort intime, M. Micault de Courbeton, dont le nom est devenu célèbre par un malheureux procès de ses héritiers avec M. de Vérac (1). Il nous dit un jour qu'il venait d'apprendre, par le hasard d'une presque conformité de nom, une aventure qui plaçait Lucien Bonaparte dans un bien plus beau jour qu'il ne s'y plaçait lui-même. « M. Micault de Lavieuville a été mêlé là-dedans, nous dit-il, en riant avec une expression de malice assez singulière, et cela a valu un nouvel appel à ma bourse. » Et, pour le dire en passant, il n'aimait pas qu'ils fussent trop fréquens, les appels à sa bourse, quoique cependant il fût bien loin d'être ce que beaucoup de gens le croient même encore aujourd'hui.

Un jeune garçon de onze ans, vêtu proprement, se tenait dans la rue des Petits-Champs, près de

(1) Histoire fort remarquable. J'en connais des particularités bien singulières.

la place Vendôme ; là il s'adressait aux personnes dont la physionomie lui paraissait plus humaine que les autres, et leur demandait l'aumône. Il vint à passer un jeune homme vêtu d'une grande redingote bleue, ayant un pantalon de tricot en soie grise, un chapeau rond et des lunettes d'or. Ce monsieur regarda l'enfant par hasard ; son regard était bon, et son sourire enhardit le pauvre petit malheureux ; il avança sa main. Le monsieur fronça le sourcil ; cependant il mit la main à sa poche, et lui donna une pièce de douze sous. « Pourquoi mendiez-vous, mon enfant ? » lui dit le monsieur d'une voix sévère. Le pauvre enfant se mit à pleurer, en indiquant de la main une femme et deux petites fillles, dont l'une avait dix ans et l'autre neuf. Toutes trois étaient assises sur le banc de pierre de la maison qui alors était dans un petit renfoncement, là où se trouve aujourd'hui le passage du Marché des Jacobins.

« C'est ma mère, dit le petit pauvre en sanglotant, c'est ma mère et mes sœurs. Mon papa est bien malade ; j'ai un petit frère plus jeune que mes sœurs. Moi je ne puis pas travailler ; il faut manger et donner de la tisane à mon papa : pour cela comment faire si je ne mendie pas ? »

Le monsieur fut saisi au cœur à la relation de ce malheur si profond, de cette misère si terrible. Il s'approcha de la femme, lui fit quelques questions, et, après avoir pris son adresse, lui laissa un louis en or, et s'en fut.

Rentré au ministère de l'intérieur, Lucien, que l'on a sans doute reconnu au portrait que j'en ai fait tout à l'heure, Lucien fit venir une personne de confiance, et la chargea de prendre des informations sur la famille Fléchelle. Ces informations furent non-seulement satisfaisantes, mais de nature à faire rougir un gouvernement, si le gouvernement directorial avait pu rougir, pour le mal qu'il a fait. Ce Fléchelle était employé dans l'octroi, et jusque-là n'avait eu qu'une excellente conduite. On le renvoya par suite d'une de ces intrigues trop communes sous un gouvernement vénal. Le malheureux Fléchelle fut congédié sans pension, sans indemnité, et, comme on craignait qu'il ne se plaignît, on le noircit auprès du ministre d'alors, qui refusa même de le voir. Cet homme avait quatre enfans, pas de pain ! La plus affreuse misère vint habiter avec des êtres qui, jusque-là, avaient eu une honnête aisance. Fléchelle, accablé de chagrin, voulut se détruire ; une tentative de suicide, que sa femme fit manquer, lui donna tellement de remords qu'il tomba malade, et ce fut alors que Lucien rencontra son pauvre petit garçon, qui, conduit et surveillé par sa mère, allait le soir solliciter la bienveillante charité des passans. Lucien fut lui-même malheureux de cette rencontre. « Qu'il y a de malheureux qu'on ne connaît pas dans ce Paris ! disait-il quelquefois. Et ne pas pouvoir soulager toute cette misère ! » Le lendemain du jour où il eut les informations nécessaires pour Fléchelle, il

envoya la joie et le bonheur dans son grenier. Un homme de confiance porta cent francs à la pauvre famille, des provisions abondantes en sucre, café, chandelles, huile, etc., et il se faisait suivre par une voiture de bois et un sac de charbon. Je donne ces détails parce qu'ils me paraissent revêtir d'un intérêt encore plus profond ce qui vient d'être raconté. Mais ce qui fit luire un jour bien radieux dans cette chambre, où, depuis un an, n'habitait plus que le désespoir, ce fut le brevet d'une place de deux mille francs aux barrières, que le ministre de l'intérieur rendait comme indemnité et justice à Fléchelle. Le pauvre père fut tellement saisi au cœur par la joie de cette nouvelle, que son corps, trop affaibli par une longue maladie, ne put supporter une émotion si vive; il mourut, et laissa sa famille exposée de nouveau à toutes les horreurs de la misère. Lucien, tourmenté à cette époque par les tracasseries qu'on lui suscitait de toutes parts au moment de son départ pour l'Espagne, ne put venir, je crois, à leur aide dans ce même instant. Ce que je puis dire, pour la fin de cette histoire, c'est que l'excellente madame Anson rencontra cette famille désolée; elle fut pour elle un autre ange consolateur et secourable. Ensuite une autre personne fut assez heureuse pour que sa fortune la mît à même d'ajouter un peu de bien à celui qui avait été fait. Mais je ne sais qu'est devenue maintenant cette famille.

On voulut dans le temps raconter son histoire à

la Malmaison dans un sens qui était fort différent; je pris la liberté de relever les faits et de les rétablir dans leur vérité : « Les jeunes filles n'ont pas seize et dix-sept ans, dis-je à madame Bonaparte, car je les ai vues.

— On m'a trompée, alors, me répondit-elle : mais vous m'avez bien touchée en me racontant les malheurs de cette pauvre famille. Donnez-moi l'adresse de cette madame Fléchelle; je veux y envoyer dès demain : je veux aussi avoir ma part de la bonne œuvre. » Je sus en effet qu'elle y avait envoyé, je crois, une somme de quarante francs. Madame Bonaparte avait souvent de la bonté; mais plus souvent encore elle était facile, banale même; enfin, il en résultait quelquefois de bonnes choses pour l'humanité. Après tout, cette généralité de protections et de recommandations la plaçait trop souvent dans une attitude ridicule, même aux yeux de ses obligés.

❋

CHAPITRE II.

La cour consulaire.—L'appartement de madame Bonaparte. — Fonctions de M. Benezech, et les républicains. — Les aides-de-camp chambellans. — Les grands diners des Tuileries. — Amélioration des mœurs. — Les femmes de l'émigration. — Installation aux Tuileries. — Les deux cortéges. — Le bouillon du général Lannes. — Les quintidi et les parades. — Causeries du premier consul avec ses soldats. — Mon châle de cachemire et la montre de mon beau-père. — Le minitre de Suède et le mouchoir de batiste. — Bonaparte, un tambour et le sabre d'honneur. — Le baron d'Ernswarth. — Les chevaux du roi d'Espagne. — Le corps diplomatique en 1800. — M. de Luchesini et la harangue italienne.

La cour consulaire, dont j'ai déja commencé l'esquisse, était, au moment de mon mariage, à son plus haut point *de perfectionnement*. Plus tard, ce fut une autre chose que le protocole d'étiquette introduit aux Tuileries. Celui-ci avait un côté étrange de cérémonie; tandis que l'autre avait l'intention d'être populaire, mais ne pouvait y parvenir.

Madame Bonaparte occupait toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour comme impératrice, et plus tard celui de

Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette, était le petit appartement de mademoiselle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail, tout au plus assez grand pour faire supporter l'odeur de la peinture à l'huile, lorsque ce même hiver elle voulut faire le portrait de son frère (1). Les appartemens de madame Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe; le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles meublans étaient en gourgouran, les franges étaient en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part. Les autres pièces n'avaient pas plus de richesses dans leur décoration; tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartemens de madame Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières, et les visites qu'elle recevait le matin; les grandes réceptions avaient lieu en haut. Il n'y avait encore ni chambellan, ni préfet du palais; un conseiller-d'état, ancien ministre de l'intérieur, M. de Benezech, était chargé de l'administration intérieure du palais. Cela parut d'abord un peu difficile à admettre parmi ce qui restait de vrais et bons républicains. Le service de M. de Benezech.

(1) Ce même hiver de 1800, ou mademoiselle de Beauharnais fit le portrait de son frère, le feu prit aux Tuileries et brûla ce portrait qui était fort ressemblant. On répandit le bruit que le feu avait été mis par des malveillans, cela n'était pas vrai. Le feu prit par des conduits de chaleur mal entretenus.

embrassait tout ce qui depuis fit partie des attributions du grand-maréchal et du grand-maître des cérémonies. Les maîtres-d'hôtel et les huissiers faisaient le service subalterne, et les aides-de-camp tenaient lieu de chambellans.

Une coutume instituée par le premier consul, et qui me parut des plus bizarres, était celle de donner des dîners de deux cents personnes, tous les dix jours. Ces dîners avaient lieu dans la galerie de Diane. Les invités étaient de toutes les classes, de tous les rangs. Le corps diplomatique, qui commençait à être assez nombreux à l'époque de mon mariage, était de ces réunions. Les femmes des fonctionnaires civils, des généraux, des colonels, formaient la société, car on n'osait pas encore dire la cour de madame Bonaparte. Le général était fort sévère dans les choix qu'il faisait, non pas pour ces cohues du quintidi, mais pour les invitations particulières et fréqnentes pour la Malmaison, et plus tard pour Saint-Cloud. Un fait qui est positif, que des esprits passionnés ou prévenus par la mauvaise foi pourraient seuls contester, c'est que le premier consul voulait perpétuer autant qu'il se pourrait l'amélioration des mœurs que la révolution avait amenée. Je sais qu'en lisant ce que je viens d'écrire, il est deux sortes de personnes qui se récrieront ou bien souriront de pitié : libre à elles. Je ne veux contraindre en rien à venir à mon opinion. « *Je donne mon avis, non comme bon,* disait Montaigne, *mais comme mien.* » Oui, il est

positif que la révolution a retrempé le moral des hommes et des femmes de la génération existante : le malheur est un maître sévère, et ses leçons ne nous furent pas épargnées. Pour les consolider, nous eûmes l'absence de l'exemple d'une cour corrompue ainsi que l'était celle de Louis XV et une grande partie de celle de Louis XVI. Peut-être, si la révolution n'avait pas eu son cours, que ce changement dans la société de la haute classe se serait opéré par la force de ce même exemple dont je parlais à l'instant. Louis XV avait empoisonné Paris et les provinces d'un souffle de corruption, qui avait donné une peste épidémique à tout le royaume. Il avait fallu toute la vertu du malheureux Louis XVI pour comprimer, dans des êtres dépravés et riant de toute espèce de morale, l'expression bruyante et orgueilleuse d'une manière de voir qui ne leur paraissait que celle du bon air et de la bonne compagnie. Le vice et le désordre n'étaient sans doute pas affichés par ceux-là même qui, en leur qualité de premiers dans l'état, auraient dû ne l'être que pour marcher d'abord dans le droit chemin : mais la légèreté relativement aux femmes, une sorte d'impudeur dans ce qui avait rapport à leur réputation, à leur sort, tout cela n'était encore que trop en usage au moment de la révolution. La moralité de M. de Lauzun, de M. de Dillon, de M. de Durfort, et d'une foule d'autres, était établie sur des bases bien commodes et bien larges. Ils s'y reposaient d'autant mieux, que leur

réputation d'homme agréable n'en était que plus assurée. Mais tout cela n'existait plus ; les malheurs de la révolution avaient jeté du sérieux sur la vie même des personnes qui par leur âge et leur fortune étaient appelées à une manière d'existence folle et bruyante. On me citera peut-être quelques noms célèbres qui prouvent le contraire ; mais cela n'infirme en aucune manière mon assertion. Les exceptions prouvent, dit-on, les règles, et dans ce cas plus que dans tout autre.

Ce qui est positif, c'est qu'en 1800, à l'époque où la cour des Tuileries s'est formée, la société avait une apparence de moralité, de vertus exercées dans l'intérieur des familles, qu'elle n'avait jamais eue dans aucun temps en France. La partie de la haute classe, qui elle-même avait ses traditions pour agir autrement, frappée par le malheur depuis huit années d'exil, de proscription et de revers ; la noblesse, ou ce qu'on est convenu enfin d'appeler *le faubourg Saint-Germain*, était contraint, par la force de ce vent qui soufflait alors dans les voiles de notre navire, de faire comme le reste de la société. On pourra faire encore ici l'observation que, parmi quelques-uns des noms remarquables de l'ancienne noblesse, il y en avait quatre ou cinq qui me donnaient un démenti. Je dirai encore ici ce que j'ai dit plus haut pour la société en général : c'est une exception. Non pas que d'exception en exception je finisse par me retrouver au milieu du salon de madame Dubarry ; je déraisonnerais, au lieu

d'arriver à présenter un tableau fidèle de ce que je prétends prouver : mais il est de fait que madame de C....t, madame de M.........y, madame de C......s, madame du C....l, et quelques autres, ont surtout fondé leur rénommée dans l'émigration lors des folies de Bruxelles, de Coblentz, et même de Worms, et plus tard de l'Angleterre. Mais je demanderai si toutes les jeunes femmes qui n'eurent ici qu'une prison pour demeure, et les supplices de leurs parens, la perte de leurs biens pour instruction, n'en ont pas tiré des avis salutaires? Plus tard, la cour impériale vint, comme tout ce qui tient à cet ordre de choses, répandre sa maligne influence; encore cela ne fut-il que bien peu susceptible de reproche, car l'empereur exerçait un pouvoir magique sur chaque femme admise à sa cour. Mais ce n'est pas ici le moment de parler de cette époque; il faut rester à celle du consulat, l'une des plus remarquablement intéressantes de la vie de Napoléon.

Lorsque les différens pouvoirs eurent adopté la nouvelle constitution proposée après le 18 brumaire, et qui, je crois, fut la quatrième qu'ils étaient appelés à sanctionner, le gouvernement quitta le petit Luxembourg pour venir aux Tuileries. Il est à remarquer que le premier consul, qui d'abord avait logé le troisième consul au pavillon de Flore, en reprit bientôt seul possession; et M. Lebrun alla, comme Cambacérès (1), occuper une maison par-

(1) Cambacérès fut loger à l'hôtel d'Elbeuf, sur le Car-

ticulière. Du reste, la trinité consulaire ne se séparait pas lorsqu'il y avait réception d'ambassadeurs ou des corps de l'état. Le 30 pluviose an VIII (19 février 1800), le premier consul prit possession du palais des rois, qui, au fait, depuis le commencement de la révolution, avait toujours été occupé par la représentation nationale. Aujourd'hui la constitution du 18 brumaire élevait le pouvoir consulaire au-dessus de tous les autres pouvoirs nationaux ; il représentait à lui seul le peuple français : il fallait donc un logement convenable à une telle autorité. Celui qui aurait vu passer le cortége se rendant, le 30 pluviose an VIII, du Luxembourg aux Tuileries, et se serait endormi tout aussitôt au bruit de la musique militaire qui jouait tous nos airs patriotiques, puis ensuite se serait réveillé au grondement du canon annonçant, le 2 décembre au matin, que l'empereur Napoléon allait se faire sacrer par le pape dans Notre-Dame, celui-là aurait trouvé une curieuse différence entre les deux cortéges. Au premier, on avait été obligé, en raison du

rousel, en face des Tuileries. Le consul Lebrun eut l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Cette répartition fut faite selon les besoins de famille de chacun des deux consuls. Lebrun avait sa belle-mère et ses cinq enfans avec lui (sa fille aînée, qui épousa peu après M. de Plancy, la plus jeune, aujourd'hui madame de Chabrol, et ses trois fils, Charles, Alexandre et Auguste Lebrun); il avait donc besoin d'un local plus étendu que Cambacérès, qui était seul chez lui.

petit nombre de voitures particulières qu'il y avait alors dans Paris, de prendre, pour les conseillers-d'état, les sénateurs, des fiacres dont on avait caché les numéros avec du papier blanc, ce qui faisait un effet beaucoup plus ridicule que si le numéros eussent été apparens.

Le jour de son installation aux Tuileries, à peine le premier consul fut-il arrivé, qu'il monta à cheval et passa sur-le-champ une revue dans la cour du palais, qui n'était pas alors entourée d'une grille, donnant sur une vaste place. Elle était fermée avec des planches mal jointes, et la place du Carrousel d'alors était petite et toute irrégulière. Le changement fût rapide. Une parole de Napoléon était *le fiat lux*.

Le premier consul convenait qu'il était heureux pendant qu'il passait ses revues. « Et toi aussi, je « suis sûr que tu es content lorsque je suis avec tes « conscrits, disait-il un jour au général Lannes : « il ne t'arrive pas de grogner, toi, parce que la « parade nous a fait dîner quelquefois une heure « plus tard.

— Oh! pour cela non, répondait le général Lannes; je vous en donne ma parole d'honneur! Il m'est, pardieu! bien égal de manger la soupe froide ou chaude, pourvu que vous nous fassiez travailler à chauffer un bon bouillon à ces s..... Anglais!... »

Il avait les Anglais dans une aversion que je n'ai vue à aucun général de l'armée de l'empereur,

même ayant fait la guerre sous la république. C'était quelque chose d'antipathique, de répulsif, comme s'il avait été devant un animal malfaisant ou contraire à sa nature. J'aurai à en donner de curieuses preuves en parlant de sa mission en Portugal (1).

Les quintidi, car il faut parler le langage de l'époque qu'on retrace, les quintidi avaient été choisis pour le jour des revenues, ou plutôt des parades, dans la cour des Tuileries. C'était un spectacle curieux que celui de ces parades, surtout celles du consulat. Sous l'empire, elles pouvaient être plus magnifiques; mais en 1800, leur splendeur était toute nationale; c'était la gloire de la France qu'on voyait dans ces escadrons, ces bataillons, qui, soit qu'ils fussent conscrits ou vieux soldats, faisaient autant trembler l'étranger qui les regardait des fenêtres du palais : car l'ardeur des

(1) Un effet bizare des affections léguées par les parens à leurs enfans, c'est que le fils aîné du maréchal Lannes a épousé une Anglaise, et que l'un des plus jeunes va, dit-on, aussi se marier avec une Anglaise. Cela prouve que les sentimens ne sont pas héréditaires, et fort heureusement, car la haine est un triste sentiment. Seulement, il est étrange de voir ainsi se distribuer l'affection d'une famille dans une direction aussi diamétralement opposée à celle que suivait son chef. Je crois, au reste, que la belle-fille que lui a donné le jeune duc l'aurait fait revenir de ses préventions : c'est une belle, bonne et charmante personne. Si son frère choisit aussi bien que son aîné, il sera le bienvenu à nous amener une nouvelle compatriote.

jeunes troupes s'augmentait encore en voyant les cicatrices des vieilles moustaches de la garde consulaire ; et peu s'en fallait qu'elles ne chantassent en chœur, comme les jeunes Spartiates, bien qu'elles fussent sous les armes :

Comme vous, un jour nous serons
Vaillans et combattans.
Nous aussi nous vaincrons ! etc.

Le premier consul prenait plaisir à ces revues. Il y passait quelquefois cinq heures de suite, sans prendre un instant de repos. Tous les régimens existant en France venaient alternativement à Paris, et passaient la revue comme la garde tous les quintidi à midi. Le premier consul avait près de lui, avec l'aide-de-camp de service, le ministre de la guerre, le général commandant la première division et le commandant de Paris, puis le commissaire ordonnateur, les commissaires des guerres attachés à la ville de Paris, enfin toutes les personnes auxquelles un ordre devrait être immédiatement transmis dans le cas où, dans le cours de son inspection, le premier consul trouverait quelque chose à changer ou bien une amélioration à commander. De cette manière, nul retard dans la communication des ordres ; tout se faisait avec radité, bien plus, avec contentement ; car on savait qu'on était observé, et que, si l'on était puni pour cause de négligence, l'exactitude dans le

service était aussi appréciée par le chef du gouvernement, qui voyait alors tout par lui-même.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans les rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue, et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc (*le Désiré*), il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. Il les encourageait à lui parler sans crainte : « Ne me cachez aucun de vos besoins, leur disait-il, « ne me taisez aucun des reproches que vous pour« riez avoir à adresser à quelqu'un de ceux qui « sont au-dessus de vous. Je suis là pour rendre la « justice à tous, et le plus faible doit être surtout « protégé par moi. » C'est ainsi qu'il parla un jour étant devant une demi-brigade; je crois que c'était la 17e. Il avait appris qu'avant de venir à Paris, ce régiment avait eu à souffrir dans le département où il était en garnison. Une pareille conduite avait non-seulement des résultats immédiatement bons pour chacun, mais elle était d'une grande adresse également utile dans son but. L'armée s'unissait ainsi à son chef et l'unissait à elle; et ce chef, c'était

la nation que l'armée voyait dans sa personne. C'était donc l'état qui dispensait et le blâme et l'éloge. Ensuite Paris apprenait à connaître l'armée; et les troupes, en passant ainsi à tour de rôle dans la capitale, cessaient de la regarder comme un autre continent, et de lui devenir, pour ainsi dire, étrangères. Mon mari, qui ne quittait pas le premier consul pendant ces parades, me rapportait tout ce qu'il y faisait de remarquable en améliorations, en choses importantes, qu'un autre aurait peut-être mis un mois à exécuter. « Eh bien! me disait Junot, tout cela marche avec des rouages magiques. Cet homme est un être surnaturel. »

Et Junot pouvait bien voir son général bien aimé avec des yeux prévenus, mais ce n'était pas dans ces occasions-là. Il était vraiment admirable à cette époque de sa vie.

Le corps diplomatique était fort avide de voir les parades. Les étrangers y assistaient ordinairement des fenêtres du général Duroc, qui occupait déjà la partie du rez-de-chaussée située au bout de l'appartement de l'impératrice. C'est de ce même endroit que je vis la première parade après mon mariage. Il advint ce jour-là à mon beau-père une petite aventure qui peut trouver sa place à côté de celles de beaucoup de provinciaux arrivant à Paris.

Junot ne pouvait me conduire chez Duroc, parce qu'il devait monter à cheval avec tous ses aides-de-camp; il me confia à son père et à son frère. Ma mère étant souffrante, Albert ne pouvait pas la

quitter. Ma belle-mère, qui n'avait pas encore vu de parade, voulut venir avec nous ; nous nous mîmes donc tous quatre en route. Arrivés à la grille du pont Royal, nous descendîmes de voiture, et, traversant le jardin, nous tentâmes de gagner la porte de Duroc, qui se trouve, comme on sait, tout-à-fait dans l'angle à droite du vestibule en venant du jardin. Mais, comme il était tard, la foule était tellement serrée, qu'on ne pouvait avancer qu'au péril de sa vie. Mon pauvre beau-père, qui n'était pas habitué à trouver une pareille cohue quand il allait se promener au parc, à Dijon, ou bien le long de la Brenne, à Montbard, était dans un état violent. Ma belle-mère, la meilleure et la plus parfaite des femmes, toujours contente, riant de tout, ne faisait que plaisanter des coups qu'elle recevait. Mais mon beau-père, qui n'avait pas l'humeur couleur de rose, il s'en fallait, grondait comme une basse continue. Ce qui l'offusquait surtout, c'était de voir chiffonner un très-beau châle de cachemire jaune que j'avais sur mes épaules. Il ne tarissait pas en plaintes sur le peu de soin des jeunes femmes parisiennes, qui portaient ainsi au milieu d'une foule un châle de deux mille francs sans *y mettre une épingle*, de manière qu'en le tirant on peut le voler. « Pour moi, je ne suis pas si peu soigneux ; je tiens ma main sur ma montre ; elle est là dans mon gousset; je me moque des filous. Mais votre châle, ma bru (il ne m'appelait jamais autrement), votre châle, on vous le prendra.

« Ah ! mon Dieu ! mon châle ! on me prend mon châle !... » m'écriai-je au même moment.

Je venais en effet de sentir une main qui le tirait fortement.

« Hem ? quoi? qu'est-ce ? » s'écria mon beau-père en se retournant vivement

Mais tout était rentré dans l'ordre ; mon premier mouvement avait été de ramener mon châle sur ma poitrine, et lorsque je m'étais retournée, je n'avais vu autour de moi que des figures parfaitement tranquilles, qui elles-mêmes auraient crié : Au voleur ! si on le leur avait demandé.

« Pardieu ! je vous le disais au même moment, » me dit mon beau-père avec ce ton joyeusement doctoral qu'ont les donneurs d'avis lorsqu'un malheur prédit vient en effet à arriver, et qu'ils vous répètent, en vous voyant une jambe cassée, une épaule démise, une fortune perdue : « Je vous l'avais bien dit !... » J'avais beau lui montrer mon châle recouvrant mes épaules, il n'en répétait pas moins : « Je vous l'avais bien dit ! »

Pendant ce temps nous étions arrivés à la porte de Duroc. Lorsque mon beau-frère m'eut nommée, un huissier me fit entrer et placer à l'instant à une fenêtre qui m'avait été réservée. La parade n'était pas encore commencée ; les officiers se promenaient silencieusement dans les rangs de leurs régimens respectifs ; ils parlaient de temps en temps, mais à voix basse, à quelqu'un de leurs soldats, ou bien à un sous-officier, pour rectifier un port d'armes

mal observé, un chapeau mal posé : ce n'était pas qu'ils eussent peur du premier consul, mais il était adoré de l'armée, et les chefs comme les subordonnés voulaient mériter une de ses louanges. Oh ! quel temps ! quel temps !

Midi venait de sonner, et le roulement du tambour battant aux champs ne se faisait pas entendre.

« C'est singulier !... dit mon beau-père ; cependant tout est prêt... Il faut que je voie si ma montre va juste avec l'horloge du château... Eh bien ! qu'est-elle donc devenue ma montre ?... Ma femme !.. je n'ai plus ma montre !.. ma femme !.. » Et ma belle-mère, qui était à la fenêtre, regardant de tous ses yeux, non pas les troupes qui étaient dans la cour, mais pour voir son enfant bien-aimé aussitôt qu'il paraîtrait, lui répondit sans tourner la tête : « Eh bien ! on vous a volé votre montre tandis que vous tourmentiez votre belle-fille pour son châle ; c'est bien fait. »

La chose était pourtant vraie. M. Junot avait si bien répété qu'il tenait la main sur sa montre pour qu'on ne la prît pas, qu'on n'avait pas trouvé de meilleur moyen de lui faire quitter son poste, que de faire semblant de me voler mon châle, bien assuré que, d'après l'interêt qu'il lui portait, il viendrait à l'instant à son aide. La chose avait parfaitement réussi. Lorsque nous lui eûmes expliqué la conduite de l'affaire, il fut confondu. Mais au réveil de sa stupéfaction, il nous fallut entendre une oraison funèbre en trois points, rappelant les

perfections de cette bienheureuse montre qu'il avait depuis *trente-cinq ans!* Ma belle-mère, ennuyée de cette suite de louanges, finit par lui dire : « Allons donc, monsieur Junot : vous oubliez qu'elle s'arrêtait tous les huit jours, et que l'année dernière elle vous a coûté plus de cinquante francs de raccommodage.

— Si vous ajoutez à cela, lui dis-je, qu'elle avait l'air d'une bassinoire, et que vous me permettiez de réparer le malheur occasionné par le soin que vous avez pris de mon châle, nous n'y penserons plus que pour en rire. » Dans ce moment le tambour battit aux champs, et M. Junot ne put pas me remercier en grondant, ce qui était son habitude.

Il me serait fort difficile de rendre l'impression que me fit éprouver cette première vue d'une parade, ou plutôt d'une revue ainsi passée par le premier consul. Junot, qui connaissait maintenant ma véritable manière de voir, qui savait tout ce que le mot de patrie, celui de gloire, pouvaient avoir d'action sur une ame toute remplie de leur amour, m'avait prévenue d'avance que je serais vivement émue. Il me salua de la main en passant, et se mit à sourire en voyant mon mouchoir près de mes yeux ; il parla bas à Duroc ; tous deux me regardèrent encore, et je pus remarquer qu'ils étaient eux-mêmes émus de mon émotion. Junot me le confirma après la parade ; c'était simple, ils me comprenaient : tous deux aimaient cette patrie,

cette gloire, cet homme prestigieux par la lueur de cette même gloire dont il éclairait toute la France. Et puis ces soldats qui le regardaient avec des yeux dans lesquels on pouvait lire : « Oui, nous nous ferons tuer pour que la France soit grande, pour que son nom soit le premier du monde ! Où faut-il aller? nous sommes prêts. » Et lui, répondant à ces sermens tacites par des soins paternels, questionnant ses soldats sur le lieu de leur naissance, leurs parens ; s'informant si leur état était heureux ou misérable, donnant des pensions pour exister à la mère dont les fils quittaient les champs et la vigne pour défendre l'état. Oh ! quel temps ! quel temps !...

Ce jour-là il y avait tout près de moi un homme dont l'admiration pour ce qu'il voyait était digne et profonde : j'en fus frappée. C'était un étranger. Il portait un signe tellement singulier que je ne pus résister à ma curiosité, et je fus assez indiscrète pour lui demander ce qu'il signifiait. C'était un mouchoir de batiste d'une finesse et d'une blancheur admirables, noué autour du bras, comme le serait une écharpe d'aide-de-camp. « C'est un souvenir de mon souverain et d'une journée glorieuse, madame, me répondit-il ; et puisque je suis assez malheureux pour être obligé de me présenter moi-même, permettez-moi de me nommer : je suis le baron d'Ernswarth. J'ai eu l'honneur de mettre ma carte à votre porte. »

C'était le ministre de Suède. Je lui fis l'accueil

qui convenait, et lui présentai les parens du général Junot, pour lesquels il fut aussi poli qu'il l'aurait été envers les frères et les pères de tous les Montmorency et de tous les La Trémouille de France. M. d'Ernswarth était un homme de quarante-huit à cinquante ans, ayant une belle tournure, peut-être déjà un peu trop d'embonpoint, ce qui nuisait à l'élégance sévère du costume militaire qu'il portait toujours. Il me parla, avec une expression qui devait m'aller au cœur, de la renommée de celui dont je portais le nom. « Si jeune, disait-il, et déjà si fameux ! Mais aussi, avec un tel capitaine, comment les lieutenans ne seraient-ils pas, même enfans, de dignes fils de la patrie ! »

Dans ce moment, le premier consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Il s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

« C'est donc toi qui as battu la charge devant « Zurich, ayant le bras percé d'une balle, mon « brave enfant ? » lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit d'une noble couleur ; mais ce n'était pas la timidité qui rougissait son front. Il leva sur le premier consul de grands yeux noirs tout étincelans de la joie d'être ainsi distingué publiquement, et répondit d'une voix tremblante, mais assurée :

« Oui, mon général.

« — C'est encore toi qui, à Veser, a fait preuve « d'une présence d'esprit courageuse en sauvant ton « commandant (1) ? »

Le jeune homme rougit plus fort. Cette fois c'était de la modestie, et il répondit plus bas que la première :

« — Oui, mon général.

« — Eh bien ! je dois acquitter la dette de la pa-« trie. Il te sera donné, non pas une baguette d'hon-« neur, mais un sabre d'honneur. Je te fais sous-« officier dans la garde des consuls. Continue à te « bien conduire, et j'aurai soin de toi. »

Comme le premier consul finissait de parler, il leva les yeux vers la fenêtre basse à laquelle nous

(1) Je ne puis affirmer si ce commandant est ou n'est pas le commandant Godinot. Mais je crois cependant en être certaine. Le général Godinot, alors commandant du 25e léger, fut effectivement blessé et courut le danger d'être pris devant Veser. Ce fait, que je rapporte, m'a frappée parce que cette parade était la première que je voyais et que tout m'arrivait avec de vives impressions. Mais les annales militaires de cette époque sont remplis de pareils événemens. Le *Moniteur*, les journaux du temps, ne pouvaient faire mention de tout ce qui se passait dans ce genre. Celui-ci me frappa beaucoup. Lorsque j'en parlai, le soir même, au premier consul comme d'un fait comparable aux plus beaux de l'antiquité : « Bah ! me dit-il, demandez « à votre mari, il vous dira qu'il n'existe pas un régiment « ni une demi-brigade de l'armée qui ne puisse en citer « dix semblables, et même de plus forts. Lui-même, pour-« suivit-il, saurait bien les trouver dans son propre fonds. »

étions ; avant de continuer sa tournée, il porta la main à son chapeau et nous salua tous avec un sourire gracieux. Ma belle-mère avait les yeux humides. « Comme on doit aimer cet homme-là ! disait-elle en pleurant et riant en même temps. Ce pauvre enfant ! voyez dans quel état il est ! » Nous vîmes, en effet, le jeune tambour appuyé contre l'épaule d'un de ses camarades, et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort ; mais son regard, qu'il disait de choses ! Je ne sais ce qu'il sera devenu; mais je réponds qu'il n'aura pas eu regret à sa vie perdue si la mort est venue la lui demander pour Napoléon. Lorsque j'en parlai au premier consul, et ce fut, je pense, le soir même, car alors j'étais moins retenue pour lui dire ma pensée sur tout ce que je voyais que je ne fus dans la suite, il m'écouta avec intérêt, et, s'adressant à Berthier, qui venait d'arriver d'Espagne et de prendre le portefeuille du ministère de la guerre, il lui dit de prendre le nom de ce jeune homme et de lui réserver un dossier. Je ne sais ce qu'il est devenu ; peut-être est-il général aujourd'hui, peut-être est-il mort : mais bien certainement il est l'un ou l'autre.

Le jour de cette parade était un jour extraordinaire relativement aux autres revues, et voilà pourquoi Junot avait voulu que ce fût la première que je visse. Le roi d'Espagne avait envoyé des chevaux au premier consul, et ces chevaux devaient lui être présentés à cette parade ; c'était une cérémonie qui rappelait un peu, disait Brunetière,

le cadeau équestre envoyé à Cromwell par un prince d'Allemagne. Je ne sais comment étaient les bêtes du Mecklembourg; mais celles qui venaient d'Espagne étaient vraiment admirables. Il y avait seize chevaux, tous de la plus grande beauté, soit pour leurs formes, soit pour le pelage, qui était fort rare, à ce qui fit observer un Espagnol qui était dans la même chambre que nous. Quatorze venaient des haras du roi d'Espagne, les deux autres étaient fils des haras du comte d'Altamira et de ceux du duc de Medina-Cœli. Il nous fit remarquer que ces deux chevaux étaient les plus grands de la troupe; ils avaient un et deux pouces au-dessus des bêtes royales. Les dix premières sortaient du haras d'Aranjuez; les quatre autres de celui de Cordoue. *El Jornalero* (1) (haras d'Altamira), bai-brun de quatre pieds dix pouces et demi, et six ans, était vraiment une superbe bête; l'autre, *El Codtador* (2) (haras Medina-Cœli), bai-clair de quatre pieds dix pouces et demi, et quatre ans, avait toute l'encolure, tout l'aspect d'un cheval arabe, les mêmes fanons légers, la même souplesse dans le portement de tête. En tout, le présent était vraiment royal.

Après la parade, Junot vint me prendre, et me présenta, dans les règles *voulues par l'étiquette*, à M. le baron d'Ernswarth. Je lui témoignai mon désir de le voir; je désirais lui demander des détails

(1) Le journalier.
(2) Le receveur.

sur cette révolution de Suède, dont il paraissait qu'il avait été l'un des acteurs importans, d'après ce signe de ralliement qu'il portait encore au bras, après vingt-huit ans d'intervalle entre le temps où nous étions et le jour de cette révolution importante (1). J'en témoignai le désir à mon mari, qui, toujours naturel et franc, le dit à M. d'Ernswarth. Le baron répondit, avec une grâce parfaite, qu'il était à mes ordres, et que je pouvais commander le jour, l'heure et la minute auxquels je le requerrais, et qu'il s'y trouverait avec exactitude. Il vint, en effet, dîner chez moi, et, dans quelques conversations, il nous fit connaître des détails excessivement curieux relatifs à cette journée tout-à-fait mémorable pour la Suède. J'en parlerai plus loin; ce sont des choses sur lesquelles on peut toujours revenir.

Le corps diplomatique était assez nombreux à l'époque de mon mariage. Il était composé des ambassadeurs d'Espagne et de Rome; des ministres de Danemarck, de Suède, de Bade, de Hesse-Cassel; de l'ambassadeur de Hollande, M. de Schimmelpen-

(1) Elle eut lieu le 18 août 1772. Tous les partisans de Gucland, qui voulaient le défendre contre la diète, prenaient pour signe de ralliement un mouchoir blanc noué autour du bras. Tout ayant réussi en faveur du roi, il accorda comme faveur à ceux de ses partisans qu'il voulut récompenser, de porter pendant toute leur vie un mouchoir blanc autour de leur bras gauche, en mémoire du service qu'ils avaient rendus à la couronne.

ning, qui avait une si belle femme et surtout si accorte; des ambassadeurs des républiques Cisalpine et Ligurienne, et d'un ministre de Suisse. La Prusse, toujours prompte à se rapprocher de nous, avait envoyé, dès le mois d'octobre 1800, M. de Lucchesini comme en mission extraordinaire. Mais ce ne fut qu'en 1801, ou même 1802, qu'il présenta ses lettres de créance comme ministre plénipotentiaire; il ne fut près de nous que peu d'années, et après la campagne d'Iéna il ne revint pas en France. Le premier consul ne l'aimait pas; il le trouvait *finasseur*. « Ce n'est pas qu'il m'attrappe, disait Bonaparte, mais *il le veut trop*, et cela me blesse. Si les « gens qui font de la diplomatie avec moi savaient « combien les routes tortueuses servent à les perdre « plus qu'à m'égarer, ils marcheraient plus droit. » Une attention que M. de Lucchesini crut devoir faire merveille, déplut au contraire au premier consul, et plaça le diplomate étranger dans une attitude qu'il ne put jamais changer, parce qu'il ne s'en douta pas pendant long-temps: ce fut de haranguer le premier consul en italien le jour où il lui présenta ses lettres de créance. Il n'aimait pas qu'on lui parlât italien; il était Français et *voulait* être Français. Que servait-il d'aller lui raconter en haut-toscan (1) que la Prusse voulait être bonne amie et bonne alliée de la France? C'est peut-être parce quelle ne voulait rester ni l'une ni l'autre qu'elle

(1) M. de Lucchesini était de Florence.

faisait parler à son ambassadeur une langue étrangère aux deux nations. Peu de temps après, le congrès de Lunéville nous donna la paix avec l'Autriche, et celui d'Amiens avec l'Angleterre. la Russie devint aussi notre amie, et tout cela se fit en moins d'une année. Voilà de belles époques! voilà de beaux souvenirs! et en les évoquant, je puis dire, comme je le disais quelques pages plus haut: «Oh! quel temps!.... oh! quel temps!»



CHAPITRE III.

Renaissance de la prospérité publique. — Destruction des bandes de brigands. — M. Dubois préfet de police. — L'exposition de 1800. — David et le tableau des Sabines. — Girodet et vengeance d'un artiste. — Le tableau satirique et la Danaé — Gérard : Bélisaire et le portrait du général Moreau. — Madame Murat à l'atelier de Gérard et le colonel Beaumont. — Les pistolets du roi d'Espagne donnés au général Moreau. — Paroles remarquables de Napoléon.

J'ai déjà dit avec quelle rapidité le général Bonaparte était parvenu à former un corps consistant, prenant tous les jours une nouvelle force, une plus profonde solidité. Tout ce qui l'entourait l'aidait à la vérité avec une constance habile, dont au reste il appréciait bien tout l'avantage. Chaque jour on apprenait l'arrestation d'une nouvelle bande de brigands, dévaliseurs de diligences, ou de chauffeurs, ou de faux-monnoyeurs : ces derniers surtout étaient fort nombreux. Le préfet de police, Dubois, mettait un zèle infini à découvrir les coupables, et ceux qui cherchaient, sous de vains prétextes politiques, à troubler l'ordre public. C'était un homme précieux pour la place qu'il rem-

plissait ; et Napoléon, qui certes savait choisir et distinguer les hommes dont il avait besoin, n'a eu garde de le changer avant l'incendie du bal du prince de Schwartzenberg.

Non-seulement tous les rouages intérieurs de la machine commençaient à jouer et la faisaient marcher, mais les arts eux-mêmes, cette partie plus paisible de l'administration intérieure, donnaient des preuves frappantes de la prospérité renaissante de la France. L'exposition du salon avait été remarquablement belle cette même année ; Guérin, David, Gérard, Girodet, une foule de grands talens, poussés par l'émulation qu'inspire toujours le feu du génie, produisaient des œuvres qui devaient un jour placer notre école à un rang bien élevé. Le tableau des Sabines, le Marcus Sextus, plusieurs portraits, illustrèrent cette année de 1800 pour l'exposition de peinture.

Cependant, il faut dire ici plusieurs circonstances particulières qui ne sont dans aucun journal du temps, et qui pourtant doivent être conservées.

David avait fait son fameux tableau de l'enlèvement des Sabines. Des empêchemens, qu'on prétend n'avoir jamais été réels, le forcèrent, dit-il, à faire une exposition particulière de son ouvrage. On alla donc le voir, aux risques et périls des mères, qui dit-on, ne pouvaient y mener leurs filles, ainsi que nous l'avons entendu spirituellement raconter dans le joli petit vaudeville qui parut alors. On fut donc voir le tableau de David en don-

nant une petite pièce blanche de vingt sous, et tout était dit. Je ne puis expliquer ma pensée, mais j'ai trouvé cela peu digne d'un tableau comme celui de David.

Ce reproche n'est pas le seul que cette année vit adresser au génie de la peinture.

Girodet était alors dans toute la vigueur du sien. Je l'ai connu particulièrement, Girodet, et j'ai pu apprécier son esprit, son talent, et tout ce qui en faisait un homme supérieur; mais il était passionné, irrascible. Cette même année de 1800 lui en vit donner une preuve qui pouvait ternir son beau caractère.

Une femme célèbre par sa beauté et son talent dramatique lui avait fait faire son portrait. L'ouvrage achevé, elle ne le trouva pas à son gré, et voulut contester sur quelques points convenus; il y eut discussion. Girodet n'avait pas encore tort: il fut blessé. Un propos tout-à-fait inconvenant que le mari eut l'imprudence de tenir, et qui fut redit à l'artiste susceptible, acheva de le mettre en fureur; il donne quatre coups de couteau dans le tableau, et le renvoie dans cet état à madame S..... en lui disant qu'elle pouvait disposer non-seulement du portrait, mais du prix qu'elle avait destiné à l'acquittement du marché convenu, et qu'il allait se payer à sa manière. Si Girodet n'avait pas été plus loin, si la menace s'était bornée à ne donner que de la frayeur, tout était bien; mais il alla plus loin, et dès-lors il eut tort.

Le salon était encore ouvert pour plusieurs jours; on ne conçoit pas la rapidité avec laquelle son pinceau fut conduit, mais il est de fait que huit jours au plus après le renvoi du portrait, il parut dans le salon de l'exposition un tableau de la grandeur à peu près de deux pieds et demi sur quatre (1), dont le sujet compliqué avait dû à lui seul être l'objet d'un long travail. Ce tableau était placé dans l'angle à gauche de la porte qui mène aujourd'hui à la seconde galerie de l'exposition moderne. Dès qu'il parut, tous les autres tableaux furent désertés; on s'étouffait devant celui-ci.

Il représentait l'intérieur d'un grenier; dans un des coins était un lit à peine couvert par une méchante paillasse et une couverture percée. Sur cette paillasse était à demi couchée une jeune et jolie personne, coiffée avec des plumes de paon, et n'ayant pour tout vêtement qu'une tunique de gaze laissant voir des jambes d'une grosseur extraordinaire. Elle tenait cette gaze des deux mains pour y recevoir une pluie de pièces d'or qui tombait par le toit de la mansarde. Près du lit était une lampe dont la lueur brillante attirait une foule de papillons et de mouches luisantes qui tous venaient se brûler à cette lumière traîtresse. Sous le lit on voyait un énorme dindon étendant une de ses pattes à laquelle

(1) Sans le cadre, il paraissait plus petit au milieu de tous les grands tableaux de l'exposition; mais il est de fait qu'il avait vraiment cette grandeur.

on voyait un bel anneau nuptial. Dans un coin bien obscur, on apercevait une vieille femme mise en mendiante et ressemblant parfaitement à une vieille malheureuse qui demandait l'aumône à la porte d'Orléans, et qui était, disait-on, la mère de l'original du tableau coupé, dont on retrouvait la parfaite ressemblance dans la Danaé du châlit, à laquelle au reste la vanité présentait un miroir. Puis il y avait encore d'autres allusions, comme une grenouille qui s'enflait tellement qu'elle crevait; et une foule de choses plaisantes que j'ai oubliées depuis que je n'ai vu ce tableau. J'en ai parlé depuis à Girodet; il m'a témoigné ressentir quelque regret de s'être laissé emporter à une vengeance peut-être trop forte. « Mais aussi elle m'avait bien offensé! » disait-il. Je ne sais si ce fut un sentiment de retour sur lui-même, ou le poids des sollicitations répétées des amis de la Danaé qui eurent le pouvoir de fléchir Girodet : il n'a jamais voulu me répondre à cet egard; le fait est que le malheureux tableau ne demeura exposé que peu de jours. Il fut enlevé : mais pas avant néanmoins que la foule avide n'ait eu le temps de satisfaire une curiosité maligne excitée par une intention plus maligne encore.

Une production d'un autre genre, qui faisait l'ornement du salon où elle était placée, était un portrait du général Moreau par Gérard. Le peintre de Bélisaire et de Psyché se retrouvait là tout entier. C'était un chef-d'œuvre; car non-seulement il y avait ressemblance, mais il y avait de l'ame. Ce

n'était pas de la couleur sur de la toile; c'était animé : le général Moreau vous regardait.

Gérard est un homme éminemment spirituel, à part son rare et beau talent; je trouve qu'on voit cela dans ses compositions. Son Bélisaire est admirable dans ce genre. Il n'y a que deux personnages, un enfant et un vieillard : mais que de choses, que d'intérêts éveillés, excités dans cet espace qui est entre vous et le vieil aveugle! Dans le fond sur lequel se dessine cette tête grise, frappée par Justinien de l'anathème de mendicité, on voit un horizon brûlant et pourtant orageux, et rien qu'un désert. Le vieux guerrier, obligé de porter son guide qui peut-être va mourir : car, voyez! rien n'a été oublié par l'artiste pour exciter l'intérêt en faveur du vieux général romain; et le visage du jeune enfant est déjà de ce blanc bleuâtre qui annonce la mort. Bélisaire est donc seul, seul avec l'agonie, dans un désert, sur un étroit sentier, au bord d'un précipice... Un pas, et il tombe. Son bras qui avance un bâton inutile, ce bras qui sort du tableau, ne peut le secourir; il est là abandonné de la nature entière!.... Je me rappelle que, la première fois que je vis ce tableau, il me causa une émotion vive et presque douloureuse. Albert, qui sentait les arts avec son cœur, me disait aussi qu'il ne comprenait pas qu'on s'éloignât avec les yeux secs du Bélisaire et du Marcus Sextus. Le Bélisaire m'a fait abandonner le portrait du général Moreau. J'y reviens.

L'ordonnance en est simple. Gérard a mis de l'esprit dans le choix de la pose. Le général Moreau était fort naturel dans toute sa manière d'être ; il était donc habile de le représenter calme et tranquille. Il pouvait le faire escadroner sur un beau cheval, coiffé d'un chapeau avec des touffes de plumes, montrant à ses troupes une redoute à emporter, et lui-même y marchant le premier : tout cela eût été très-naturel, car Moreau a sûrement guidé plus d'une fois ses soldats dans le danger : mais il était habituellement calme et réfléchi, et c'est l'attitude que Gérard lui a donnée avec raison. Il est debout, tête nue, son habit bleu foncé, entièrement boutonné, n'a pas la plus petite broderie. Le seul signe de commandement qu'il laisse voir, c'est l'écharpe de général en chef. D'une main il tient son chapeau, de l'autre il s'appuie sur son sabre. Sa figure, fort ressemblante, et ressemblante d'autant plus qu'elle est prise dans l'habitude la plus commune de son expression ordinaire, ne présente aucun type du beau, parce que le général Moreau n'avait pas de traits distingués. Avec le prestige forcé dont on veut toujours entourer, comme d'une auréole, la tête d'un homme dont on a beaucoup parlé, on le trouvera peut-être ; mais à moins de ce secours, je crois difficile de voir une belle tête, une tête de caractère dans celle de Moreau.

Voilà pourquoi j'admirais le portrait que Gérard fit de lui. Un peintre sans esprit l'aurait mis dans une action forcée, une agitation inusitée, qui au-

raient fait sortir toute sa physionomie de ses racines habituelles, et ce n'aurait plus été lui. Je n'ai pas vu ce portrait depuis l'époque dont je parle ici. Je ne sais jusques à quel point les couleurs se sont conservées; à en juger par d'autres ouvrages de Gérard, celui-ci doit être toujours aussi beau. Sa manière d'empâter est bien supérieure à celle de David et de Girodet. Lors de l'exposition du portrait du général Moreau, Albert me faisait remarquer la vérité de ton des chairs, l'harmonie des teintes, enfin cet ensemble qui fait un bon ouvrage. Ces deux tableaux de Bélisaire et du portrait de Moreau me rappellent deux faits qui sont relatifs, l'un au sujet du premier, l'autre à l'original du second.

Madame Murat faisait faire son portrait par Gérard. Lorsqu'elle se rendait chez lui, elle était ordinairement accompagnée d'une dame de compagnie et d'un aide-de-camp du général Murat, qui était gouverneur de Paris. Il n'y avait pas encore d'empire alors. Dans ce temps-là il y avait parmi les aides-de-camp du général Murat, et même je crois à leur tête, un certain colonel Beaumont, qui depuis est devenu général. Ce colonel Beaumont n'avait peut-être pas la vue bien bonne; mais voilà ce qui lui arriva, un jour que madame Murat s'était fait accompagner par lui chez Gérard.

Tandis qu'elle posait, comme le colonel s'ennuyait de voir courir l'habile pinceau sur la toile, il se mit à parcourir l'atelier. Il trouva plusieurs

ébauches qui le touchèrent peu ; mais arrivé devant une copie du Bélisaire, peut-être bien devant le Bélisaire lui-même, il se mit à le considérer avec plus d'attention. Madame Murat, qui avait fini, le trouva dans une contemplation profonde; tant il est vrai que le vrai beau est senti par les moins capables de sentir. Néanmoins Gérard s'attendait peu a ce qui allait suivre l'éloge.

« Oh ! oui, c'est vrai que c'est beau! Et puis, ce vieux coquin-là !.... Il est adroit, celui-là, au moins !.... il lui a attaché les jambes pour qu'elle ne s'enfuie pas. Elle a l'air de dormir..., mais il ne s'y fie pas !.... »

Il avait pris Bélisaire pour un vieux ravisseur, le guide pour une jeune fille, et le serpent pour un cordon. Il n'y a que manière de voir les choses.

L'autre fait n'est pas du même genre ; mais le nom du général Moreau me rappelle une courte histoire qui est arrivée précisément à l'époque de l'exposition de son portrait, et quelques jours avant mon mariage; elle me fut racontée par Junot, qui en avait été témoin.

Lorsque l'on prévit la rupture de l'armistice en Italie et en Allemagne, le général Moreau vint à Paris pour prendre les ordres du gouvernement. Il arriva le 26 vendémiaire à dix heures du matin, et à l'instant même, sans se débotter, il se rendit aux Tuileries. Le premier consul était dans le moment au conseil-d'état, et le général Moreau fut prié d'attendre dans le salon qui précédait immé-

diatement le cabinet du premier consul. Moreau avait avec lui le général Lahorie, le même qui, dans l'affaire si extraordinaire de Mallet, fut au ministère de la police *déministériser* le duc de Rovigo, ce qu'il fit en dix minutes. Enfin, à cette époque, il ne faisait pas de tours de force et se bornait à être un très-bon officier de l'armée du Rhin. Lorsque le premier consul sut que le général Moreau était arrivé, il vint aussitôt et parla longuement avec lui; comme il était encore dans le salon, vint à entrer le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte. Il apportait une paire de pistolets d'un travail extrêmement fini et curieux, que venait de terminer Boutet. Ils avaient été commandés par le Directoire, pour être envoyés en présent au roi d'Espagne. Ils étaient non-seulement précieux par le talent qu'avait apporté l'artiste à leur confection, mais aussi par une grande quantité de diamans et de pierreries dont ils étaient ornés.

« Ces armes viennent bien à propos, » dit le premier consul en les présentant au général Moreau, avec ce sourire qui gagnait des cœurs de pierre. « Le général Moreau voudra bien les accep-
« ter comme une marque d'estime et de recon-
« naissance du gouvernement français.

« Citoyen ministre, ajouta-t-il en se tournant
« vers son frère, faites graver sur ces pistolets
« quelques-unes des batailles du général Moreau;
« mais ne les y mettez pas toutes : il faut laisser
« des diamans. Ce n'est pas que le général y tienne

« beaucoup : je sais que sa vertu républicaine n'es-
« time pas ces babioles-là ; mais il ne faut pas dé-
« ranger le dessin de Boutet. »

Il me semble qu'après de semblables paroles, Moreau aurait pu ajouter quelque foi à l'amitié que lui offrait Bonaparte. Pourquoi le premier consul l'aurait-il flatté ? pourquoi alors surtout lui aurait-il tendu une main qui n'aurait pas été amie ? Pour flatter la popularité de Moreau ? mais à cette même époque la popularité de Bonaparte était bien autre chose que celle de Moreau. Hohenlinden n'était pas encore gagnée ; et, même après cette belle victoire, Napoléon n'avait aucun rival à redouter dans le cœur des Français : il était véritablement aimé à cette époque.

✿

CHAPITRE IV.

La souveraine de l'Orient à la Comédie Française. — Nouvelle preuve d'une erreur déjà relevée. — M. Daure et M. de Bourrienne.— Pauline et son portrait.— La jeune ouvrière de M. de Sales. — Chansons, mariage de convenance, et l'armée d'Egypte. — Cavalcade à ânes. — Dîner chez le général Dupuy, et la femme sans le mari. — La tasse de café et l'orange. — Bonaparte, Berthier, et le mari en ambassade. — Un tour anglais. — *Galanterie* de Kléber. — Bonté de Des Genettes. — Retour en France et le divorce.— Crainte du scandale, et la femme à deux maris. — Sainte-Hélène et conduite admirable.

J'étais un jour à la Comédie Française, avec mon mari, écoutant attentivement Talma dans le rôle d'Oreste d'*Andromaque*, lorsque Junot me poussa le bras et me dit de regarder attentivement une jeune femme qu'il allait saluer, et qui était placée entre la loge de Berthier et la nôtre. Mon regard suivit son salut, et je vis une femme de vingt-deux à vingt-trois ans à peu près, fraîche comme une jeune fille de quinze, d'une physionomie agréable et gaie. Ses cheveux étaient blond-cendré et formaient sa seule coiffure ; elle était enveloppée dans

un magnifique châle de cachemire blanc à fond broché, et paraissait être en négligé. Elle rendit le salut à Junot avec un air de connaissance qui me surprit puisqu'il m'en avait parlé. Je lui demandai son nom.

« C'est Pauline, me dit-il, c'est notre souve- « raine de l'Orient. » Il m'avait déjà parlé de madame Fourès, pour me prévenir sur l'indiscrétion que j'aurais pu commettre en parlant d'elle devant madame Bonaparte. Il y a loin de cette prudence à l'indiscrétion des sources de Messouh-dhiah. A propos de cette conversation qui eut des suites si terribles, et pour le bonheur de Napoléon et pour la fortune de Junot, ce qui ne l'empêcha pas cependant, suivant le même auteur, de devenir *favori* de l'empereur ; mais on n'est pas toujours conséquent... Au surplus, pour en revenir au fait de l'indiscrète conversation, j'ai appris, depuis que je l'ai réfutée dans les premiers volumes de mes Mémoires, une petite circonstance que j'ignorais, et qui aurait été concluante : c'est que Junot *n'était pas* à Messouh-dhiah en même temps que le général Bonaparte. A cette époque il n'était plus aide-de-camp du général en chef, et il commandait un corps détaché. Ce corps devait se rendre à Saint-Jean-d'Acre, à ce que je crois ; il était en marche, et d'après les ordres du jour de l'armée, l'arrivée du général Junot est mentionnée à plusieurs jours de distance, et lorsque le général Bonaparte n'était plus là. M. Daure, qui a relevé plusieurs erreurs

de M. de Bourrienne, a eu la bonté, comme ami de mon mari, de frapper de nullité la gauche accusation de M. de Bourrienne, en apportant cette preuve. Je vivais alors dans une telle retraite, je lisais si peu de journaux, que je l'ignorais. Je lui en aurais bien plus tôt témoigné ma reconnaissance ; mais j'ai trouvé, et l'on trouvera comme moi, qu'il est singulier qu'on fasse parler un homme dans un lieu où il n'était pas. Je reviens à ma jolie jeune femme.

« Voilà donc madame Fourès ? » dis-je à Junot ; et je lui fis à l'instant même toutes les questions qu'une femme fait toujours sur une autre, la première fois qu'elle la voit.

Il me dit qu'elle avait de l'esprit naturel, l'envie d'être une personne distinguée, mais qu'elle était d'une ignorance totale des manières du monde, c'est-à-dire, des bonnes et élégantes manières. « Je l'aime beaucoup, me dit Junot : elle est bonne, simple, naturelle, toujours disposée à rire et encore plus à obliger. J'ai de l'amitié pour elle, et j'espère le lui prouver. Il y a auprès du premier consul des hommes qui étaient à ses pieds en Égypte, et qui, aujourd'hui, l'ont méconnue et repoussée dans les relations qu'elle a été forcée d'avoir avec eux. Duroc, qui a du cœur et de l'honneur tout autant que celui qui faisait ici le scrupuleux, tandis qu'au Caire... Ah ! cela fait mal au cœur... Duroc me disait que la pauvre petite n'aurait su que devenir si elle ne l'avait pas trouvé pour faire parvenir une

lettre au général Bonaparte. Il n'est plus question de rien. Ainsi donc c'est une dette que le premier consul doit acquitter envers une femme qu'il a, au fait, beaucoup aimée. »

J'ai su depuis une foule de particularités relatives à madame Fourès. Comme elle a été long-temps attachée au sort de Napoléon, comme elle lui a donné, par-delà la prospérité, des preuves de reconnaissance et d'intérêt, je crois devoir placer ici tout ce que je sais sur elle.

Pauline est née à Carcassonne. Son père est un homme comme il faut; sa mère était, je crois, ou femme de chambre ou cuisinière. L'éducation de la jeune fille se ressentit de ces deux natures qui avaient formé sa vie. Elle reçut quelque instruction, et se fit ouvrière. Elle était une des plus jolies de la ville et parfaitement vertueuse. Sa conduite était régulière, ce qui ne nuit pas à la vertu à Carcassonne. Car il n'en va pas là comme à Paris, où je vois.... où je vois.... — Dis donc ce que tu vois ! — Non, je ne le dirai pas. J'aime bien mieux retourner à Carcassonne auprès de Pauline *Bellilote*.

On l'avait ainsi nommée parce qu'en effet elle était charmante. C'était surtout dans la maison d'une personne de mes amis qu'elle avait reçu ce surnom. M. et Mad. de Sales avaient pour elle des bontés qu'elle justifiait, et tous deux la traitaient plutôt comme une enfant à eux, que comme une ouvrière venant faire une journée. Elle récitait

les vers de M. de Sales, chantait ses chansons, et tout cela avec bonne grace. Comme elle se conduisait bien, madame de Sales la protégeait.

Le fils d'un marchand retiré du commerce, nommé Fourès, fut séduit par ce Joli visage d'Hébé et par la renommée qui l'accompagnait. Il lui fit la cour; mais, comme il n'était pas agréable, elle fut quelque temps à hésiter. L'avis de M. de Sales, qui jugeait de ce qu'elle pouvait espérer à Paris avec sa figure et son esprit, et cela tout honnêtement, la pressait de les accompagner dans un voyage qu'il allait y faire avec sa femme. Elle était encore incertaine, lorsqu'une circonstance bien ordinaire décida de son sort à venir.

M. de Sales avait un jour du monde à dîner. Au dessert, il fut question, comme presque toujours alors en province, de chanter des chansons. Bellilote était dans la maison; M. de Sales fut la chercher; et, malgré sa résistance, la conduisit à table. Elle chanta, récita des vers avec grace et facilité. A cette époque la chose était rare, pour ne pas dire unique parmi les ouvrières, non-seulement de province, mais encore de Paris. Bellilote fit donc impression; elle le sentit, et à dater de ce jour son parti fut arrêté. « Je veux aussi être maîtresse de maison, dit-elle à M. de Sales. M. Fourès m'offre l'avantage d'une fortune médiocre, mais indépendante; je l'accepte. » Et elle l'épousa.

Peu de temps après, l'annonce de l'expédition d'Égypte parvint jusqu'à Carcassonne. Fourès, qui

avait servi, voulut répondre à l'appel qu'on faisait à tous les militaires retirés, mais encore en état de porter les armes. On savait bien qu'on partait, mais on ignorait où on allait. Fourès partit pour Toulon, lieu du rendez-vous général; mais comme il aimait beaucoup sa femme, il voulut l'emmener avec lui, n'importe où l'on allât; et la jeune femme, qui avait l'humeur aventureuse, ne demanda pas mieux que de quitter son nid pour voler au loin et essayer ses jeunes plumes. Elle s'habilla donc en homme, et ils arrivèrent en Égypte sans que Napoléon l'eût seulement entrevue, bien loin de l'avoir fait habiller en aspirant de marine à bord de *l'Orient*, ainsi que je l'ai lu dans un sot livre, où l'auteur a rassemblé toutes les plus bêtes turpitudes sur le compte de Napoléon (1).

Un jour, étant au Caire, le général en chef monta à cheval pour aller à une sorte de foire ou de fête qui avait lieu à peu de distance de la ville. Il était suivi d'un nombreux état-major, et toute cette troupe fut arrêtée en chemin par un escadron d'ânes, monture ordinaire du pays. Sur ces ânes étaient des employés, des officiers de l'armée, et quelques-unes de leurs femmes. Le général Bonaparte, qui avait, comme on sait, le coup d'œil assez

(1) Il parut en 1815. C'est intitulé : *Amour et Ambition*, ou *Portrait de la vie d'un grand homme*, par Louis-Frédéric Reisberg. Pour donner une idée du livre, il me suffira de dire que l'auteur fait madame Bonaparte (Joséphine) fille de Louis XV.

rapide, saisit au passage une figure qui le frappa ; il ne s'arrêta pas, et continua sa route sans parler de cette rencontre.

Le lendemain, madame Fourès reçoit une invitation pour aller dîner chez le général Dupuy, commandant de la ville. Il avait auprès de lui une manière de madame Dupuy, qui lui servait de contenance quand il voulait faire l'homme raisonnable ; et ce fut en son nom et au sien que madame Fourès fut engagée à dîner. « Il est bien singulier, disait Fourès, que je ne sois pas invité avec ma femme ! car enfin je suis officier. » Il était lieutenant au 22e de chasseurs à cheval. Enfin il laissa aller sa femme en lui recommandant bien de faire remarquer qu'elle avait un mari. On ne le savait que trop.

Madame Fourès fut parfaitement accueillie. Il n'y avait que peu de monde à dîner, et tout se passa tranquillement, et sans que rien pût lui faire préjuger ce qui devait arriver. Mais au moment où l'on allait servir le café, on entendit un grand mouvement dans la maison, les deux battans s'ouvrirent avec fracas, et le général en chef parut. Dupuy s'excusa beaucoup de ce que le général les trouvait encore à table, et lui demanda de prendre au moins une tasse de café : ce que Napoléon accepta. Il était silencieux, regardait attentivement la jeune Française, qui, rouge comme une grenade, n'osait lever les yeux, et devenait de moment en moment plus interdite, en se voyant l'objet si direct de l'attention

d'un homme dont le nom remplissait déjà le monde. Après avoir mangé une orange et pris une tasse de café, le général en chef repartit sans avoir adressé un seul mot à madame Fourès, mais aussi sans avoir ôté son regard de toute sa personne.

Quelques jours après, Fourès fut mandé chez Berthier.

« Mon cher Fourès, lui dit le chef d'état-major, plus heureux qu'aucun de nous, vous allez revoir la France. Le général en chef, qui a eu sur vous tous les rapports qui peuvent donner de la confiance, vous envoie en Europe porter des dépêches au directoire; vous partez dans une heure. Voici un ordre pour le commandant du port d'Alexandrie. Adieu, mon cher! Je voudrais bien être à votre place. » Et en lui disant adieu, il lui remit un paquet volumineux dont certainement sa Joséphine n'aurait pas lu une page s'il était arrivé à sa destination.

« Mais il faut que j'aille prévenir ma femme pour qu'elle fasse ses préparatifs, » dit enfin Fourès, revenu de la stupéfaction où l'avait jeté l'annonce de la faveur qu'il ne savait par instinct comment appeler.

« Votre femme! s'écria Berthier, votre femme! eh! mais, mon cher, vous êtes fou! Votre femme, bon Dieu! D'abord elle serait horriblement mal à bord d'un petit bâtiment mal avitaillé, sur lequel enfin l'on peut courir des dangers, mais ensuite cela ne vous serait pas permis. Mon ami, je

conçois que vous devez souffrir en vous séparant de la femme que vous aimez. » Et Berthier se mit à soupirer et à s'arracher, non pas les ongles, mais du moins le peu qui lui en restait.

Fourès s'en fut tout content, tout fâché, et ne pouvant surtout concevoir ces faveurs singulières qui venaient le chercher dans son obscurité. Mais chacun a sa vanité pour comprendre ce qui est incompréhensible, et Fourès, avant d'arriver à sa maison, avait trouvé en lui-même beaucoup de motifs pour expliquer le choix que le général en chef avait fait de lui ; sa femme, qui les connaissait un peu mieux, lui dit adieu avec un œil pleurant et un œil riant, et le bon lieutenant s'embarqua et vogua vers la France.

Mais ce n'était pas besogne faite que de dire alors : je m'embarque pour la France. On mettait bien le pied dans le vaisseau ; mais ne l'en sortait-on que pour le poser sur le sol de la patrie ? c'était autre chose. Les Anglais étaient là ; nous n'avions plus

Que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.

Aussitôt qu'on signalait une voile sur la surface marine, à l'instant vingt grappins lui sautaient dessus et l'emmenaient Dieu sait où. Le petit aviso de Fourès eut le sort commun à tout ce qui sortait des ports d'Égypte : il fut pris. On le fouilla, on lui enleva jusqu'à sa chemise pour chercher

avec plus de soin s'il ne cachait pas encore quelque missive importante : car, en examinant celles qu'il avait célées avec une *extrême adresse*, le capitaine anglais n'y trouva que des lieux communs qui même avaient été, il se le rappelait, dans une dépêche qui avait eu le bonheur de passer quelques semaines avant, et dont le directoire avait fait parade dans *le Moniteur*. Le capitaine anglais, homme du reste fort poli et *convenable*, demanda au *lieutenant-ambassadeur* où il voulait qu'on le déposât. Il allait à Mahon et de là aux îles Moluques ; ensuite il ferait un assez grand tour dans la mer Pacifique, ou bien vers le pôle : cela dépendait des ordres qu'il trouverait à Macao ; ensuite il reviendrait très-probablement dans les eaux du Nil. En conséquence, si M. le lieutenant voulait accepter un séjour à son bord pendant cette petite tournée, lui, capitaine au service de sa majesté britannique, était tout à ses ordres. Le pauvre Fourès qui crut, en entendant tous ces noms, qu'on lui parlait d'autant de lieux sauvages, inconnus et terribles, demanda bien timidement s'il ne lui serait pas possible de retourner à l'endroit d'où il venait. Il aimait encore mieux les serpens d'Égypte que les Chinois et les îles Moluques. « Car, observa-t-il très-judicieusement, maintenant que ne je suis plus qu'une malle vide, à quoi bon me promener loin de ma femme? retournons au Caire. » Hélas! il devait y apprendre que tous les crocodiles n'étaient pas dans le Nil.

Le capitaine anglais avait des nouvelles de l'in-

térieur de l'Égypte aussi fraîches, aussi circonstanciées, que s'il eût été habitant du Caire ou d'Alexandrie. Il en savait assez sur les affaires du général en chef et de madame Fourès pour être charmé de produire un effet assez remarquable dans la comédie qui se jouait, et dans laquelle le mari voyageur allait jouer un rôle qui n'avait pas été mis sur la liste et compris dans le *scenario*. En conséquence, il remit très-poliment et avec une apparence de cordialité le bon lieutenant sur les terres d'Égypte, et lui souhaita bonne chance. Fourès s'empressa d'abord d'aller embrasser Bellilote : mais Bellilote n'était plus belle pour lui; et il trouva son logement abandonné, désert!... Il pouvait être d'une crédulité ridicule, mais il aimait véritablement ; il était trahi, et, dans ce moment, je sais de quelqu'un qui le vit alors, qu'il était bien malheureux; et sa peine vive, simplement exprimée, faisait mal à ceux qui l'entendaient.

Le premier instant de stupeur passé, Fourès se mit à la recherche de sa femme. Cela ne lui coûta pas beaucoup de peine; elle habitait un hôtel tout voisin de celui du général en chef. Fourès voulut la voir, fit des scènes, pleura, cria, et fit si bien qu'il provoqua un divorce, qui fut prononcé par le commissaire ordonnateur Sartelon. Cette mesure était suffisante pour constater tous les actes civils contractés loin de la France, mais devait être ratifiée une fois revenu en Europe. Nous ver-

rons bientôt ce que produisit une négligence à cet égard.

Napoléon a beaucoup aimé madame Fourès ; elle avait tout ce qui pouvait en effet l'attacher ; et ses qualités brillaient encore d'un éclat plus vif dans cette contrée lointaine, au milieu de femmes communes, ou qui, par leur position, se trouvaient placées dans une ligne où le général Bonaparte ne songeait seulement pas à les aller chercher. Napoléon trouvait dans Pauline une imagination ardente, active, une ame aimante, de l'esprit naturel au plus haut degré, et cultivé, ce qu'il en fallait pour savoir et n'être pas pédante. Nul apprêt, ni calcul, et beaucoup d'abandon et de tendresse; à cette réunion de choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, Bellilote joignant un physique capable à lui seul de captiver, devait être aimée d'un homme à qui les prétentions, l'apprêt et le calcul étaient odieux dans une femme.

Elle était folle et gaie comme une jeune fille de douze ans. Napoléon la plaisantait quelquefois sur cette gaîté, ces rires qu'il lui avait entendu faire le jour où il la rencontra sur le chemin de Boulack. Elle voyait alors plusieurs jeunes employés de la trésorerie attachés à l'armée d'Orient, et Bonaparte la plaisantait en riant lui-même sur ses liaisons avec eux : mais s'il y avait cru, il ne l'aurait pas dit, même en plaisantant ; et, au fait, elle n'avait aucun tort.

Lorsque Napoléon quitta l'Égypte, elle le sut.

Ce fut la seule personne ne partant pas avec lui pour l'Europe, qui eut connaissance de cette importante démarche. Elle comprit aisément, mais non sans chagrin, qu'elle ne pouvait suivre Bonaparte dans les hasards d'une traversée périlleuse. « Je puis être pris.....» lui répondit-il, lorsque tout en larmes elle lui demandait de le suivre, promettant de tout braver ; et elle l'aurait fait. « Je puis » être pris par les Anglais : tu dois toi-même pren» dre soin de ma gloire ; que ne diraient-ils pas » en trouvant une femme à mon bord ? » Il avait raison.

Après le départ du général Bonaparte, l'Égypte ne lui parut qu'un vaste désert. Les ordres de Napoléon laissés à Kléber, portaient qu'il eût à faire partir dans le délai le plus prompt, plusieurs personnes qu'il lui désignait. J'ai déjà rapporté ce que fit Kléber pour mon mari et pour mon beau-frère. La pauvre Bellilote ne fut pas mieux traitée ; par la raison qu'elle était une femme, elle le sentit plus douloureusement. Kléber, qui avec sa taille de six pieds et son beau talent militaire, avait quelquefois les idées les plus petites et les plus mesquines, imagina qu'il faisait merveille en tyrannisant une femme qui avait été la maîtresse de Bonaparte, et en mettant une entrave au retour de ses amis près de lui. Je ne comprends pas beaucoup une telle manœuvre. En résumé, celui qui arrivait toujours à l'aide des malheureux, intervint dans cet affaire. Comme je l'ai déjà dit, Des Genettes

comprit toute la peine que devait éprouver madame Fourès, privée de son défenseur et demeurant en butte à la vengeance d'un homme qui l'aimait toujours, et dont la jalousie ne pouvait avoir qu'une issue fâcheuse, peut-être même dangereuse. Des Genettes, toujours bon, s'en fut chez Kléber, et intervint si efficacement dans la délivraison du passeport, que madame Fourès l'obtint à l'instant, et partit pour la France, où elle trouva l'ami d'Égypte dans une position qui le lui fit encore plus aimer. Mais Napoléon venait de se raccommoder avec Joséphine; il était profondément enfoncé dans des travaux dont le sérieux repoussait toute distraction. Son intérieur lui suffisait. Quoiqu'il n'aimât plus Joséphine, il l'avait assez aimée pour qu'elle remplaçât au moins illusoirement une affection qui lui aurait donné le bonheur. Bellilote fut donc éloignée, et je sais qu'il en coûta à Bonaparte; Duroc, spécialement chargé de fixer son sort, m'a parlé du combat que Napoléon fut obligé de se livrer à lui-même. Mais Joséphine, s'était emparé de cette arme pour repousser toutes ses attaques, et elle ne lui aurait laissé ni trève, ni repos, si elle avait appris que madame Fourès avait une maison à Paris. Napoléon, voulant surtout éviter ce qui pouvait faire éclat, fit dire à Pauline de prendre une maison hors de la ville. Toujours docile aux volontés de celui qu'elle aimait, elle loua ou acheta une petite maison à Belleville. à côté des Prés-Saint-Gervais. C'était là où elle logeait, lorsque Junot me la

fit remarquer un soir au spectacle. Maintenant, pour n'y plus revenir, voici la suite de cette histoire.

Fourès revint d'Égypte avec l'armée. Toujours amoureux de sa femme, il voulut la contraindre à retourner avec lui. Elle invoqua le divorce prononcé entre eux : mais il était nul ; on avait négligé de le faire confirmer en temps voulu, et maintenant il n'était plus bon que pour prouver que les époux ne pouvaient pas vivre ensemble. Le premier consul, entendant parler des débats continuels qui avaient eu lieu entre Bellilote et son mari prétendant, ordonna assez durement à la pauvre femme de se remarier. Il y avait alors un M. Ramchouppe qui était amoureux d'elle et voulait l'épouser. Le premier consul promit, je crois, une place ou même un consulat pour terminer cette affaire. Pauline le voulait aussi : au milieu de ce tumulte, Junot fut consulté dans un de ses voyages à Paris (1). Il lui conseilla de voir des hommes instruits dans la jurisprudence, et elle appela près d'elle son ancien ami et patron, M. de Sales, qui exerçait avec honneur, à Paris, la profession d'avocat. M. de Sales avait une grande amitié pour Bellilote, qu'il avait connue enfant, et qu'il avait toujours suivie avec le plus grand

(1) Il allait assez souvent la voir, eut le bonheur de lui être utile dans deux ou trois circonstances, reconnaissant ainsi ce qu'elle avait fait en Egypte pour son ami bien cher, le général Dupuy.

intérêt dans ses courses aventureuses. Il aimait aussi Fourès, enfant de sa province, n'ayant au fait d'autre défaut peut-être que de ne pas plaire. Il aurait donc voulu leur bonheur commun; mais en examinant l'affaire avec les yeux du savoir et du cœur, il acquit la plus triste des convictions pour l'ami de bellilote et de Fourès : c'est que d'un côté ils ne pouvaient être heureux ensemble, et que de l'autre ils ne pouvaient se séparer sans un nouveau divorce, car celui qui avait été prononcé en Égypte par M. Sartelon était de toute nullité. Il parla en ami, mais en honnête homme; et, quoiqu'il fût plus attaché à Pauline qu'à son mari, il n'hésita pas dans sa décision, et se résuma en proposant que les deux parties demandassent le divorce.

Mais il se trouvait à cela un autre empêchement. Le premier consul, au moment de se faire couronner, lorsque son nom allait figurer parmi ceux des souverains, ne voulait pas qu'il fût mêlé à un procès, toujours ridicule par sa nature, dès qu'il s'agit d'un divorce entre une jeune et jolie femme et un homme qui n'est ni jeune ni beau. « Qu'elle « épouse M. Ramchouppe, disait le premier « consul; dans sa conscience, Fourès sait bien que « sa femme a divorcé avec lui, et que ce divorce « a été prononcé en Égypte. Dans la sienne, « madame Fourès sait également qu'elle est libre « de contracter mariage. Ainsi donc, pourquoi « aller alimenter la malveillance *badaude* des Pa-

« risiens à nos dépens ? » Ce que disait Bonaparte était tout-à-fait la pensée de Pauline. M. de Sales fut dans sa disgrâce pour avoir voulu soutenir son premier avis ; et le mariage de Bellilote avec M. Ramchouppe eut lieu dans toutes les formes, sinon dans toutes les règles, malgré les clameurs du pauvre Fourès, qui demandait justice à tout ce qui l'entourait. Il est toujours vivant, et, le curieux de la chose, toujours amoureux de sa femme.

Madame Ramchouppe partit avec son mari pour le lieu de son consulat. Pendant long-temps elle fut tellement éloignée ou tranquille, qu'on n'entendit pas parler d'elle. Mais plus tard son nom devait être prononcé d'une manière honorable pour son caractère. En apprenant la captivité de Napoléon, lorsqu'elle sut tous les tourmens que l'infortuné éprouvait dans cette cage de pierre et de fer, où ses misérables geoliers le laissaient mourir faute d'air, alors tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans l'ame de Pauline surgit au-dessus de toute crainte, de tout préjugé. Elle réalisa une partie de la fortune qu'elle avait conservée, et parcourut plusieurs ports, d'où elle guettait une occasion pour aller à Sainte-Hélène tenter la délivrance de celui qui lui était toujours cher comme le meilleur ami, et religieusement sacré comme le représentant de la gloire de son pays. Elle fut quelque temps à organiser son plan ; lorsque tout fut prêt, elle apprit la mort de Napoléon... La vengeance et la haine

avaient été plus promptes que l'attachement et la fidélité. Pauline était au Brésil lorsqu'elle reçut cette nouvelle. J'ignore le lieu qu'elle habite en ce moment ; mais là où elle est, si ce livre lui parvient, je veux qu'elle y trouve l'expression de mon admiration et de ma reconnaissance pour une faible femme dont le courage et le cœur ont imaginé et tenté ce que des hommes n'ont même pas essayé.



CHAPITRE V.

Réveil et sortie nocturne de Junot. — L'adjudant Laborde. — La machine de Chevalier. — Les complices et le délateur. — Tentatives contre la vie du premier consul. — Arrestation difficile. — Les enragés. — Confidences à Caffarelli. — Le cordonnier Lavoisier. — Pauvreté mauvaise conseillère. — La règle et les exceptions. — Morale du premier consul. — Sa famille militaire.

Quelques jours après mon mariage, je vis Junot triste et fortement préoccupé. Il allait plusieurs fois par jour chez le préfet de police ; souvent dans la nuit il était réveillé par un vieil adjudant de la place de Paris, qu'on appelait Laborde, qui venait lui faire des rapports dont l'importance paraissait grande : car une fois Junot se releva à trois heures après minuit, s'habilla et sortit à pied avec cet homme, quoiqu'il fît un froid rigoureux, et que lui-même fût souffrant d'une migraine qui ne lui avait pas permis de manger de la journée. Mais il s'agissait d'intérêts bien chers ; et, quand ceux-là parlaient, *tout* devenait à *rien*. Le 17 brumaire, je le vis enfin plus calme, et il me dit que le premier consul venait encore d'échapper à un danger

qui, cette fois, aurait eu des suites terribles, parce que non-seulemont le projet ne pouvait manquer de réussir, mais le quartier dans lequel il se serait accompli devait en être victime. C'était la machine infernale de Chevalier, prélude de la conception du 3 nivôse. Chevalier, dont le nom fut presque uniquement prononcé dans cette affaire, était loin d'y être seul. Un nommé Bousquet, un autre homme appelé Gombaud-Lachaise, Desforges, Guérauld, une madame Bucquet, furent arrêtés en même temps que Chevalier, et, comme lui, mis au Temple. La machine que composait Chevalier fut saisie dans une chambre qu'il partageait avec un nommé Veycer, dans une maison appelée la maison des Blancs-Manteaux. Il avait quitté son domicile ordinaire, rue Saint-Dominique, près des Invalides, parce que la police, ou plutôt toutes les polices de Paris, étaient à sa recherche. Il travaillait avec ce Veycer, qui, je crois, était un homme des époques de septembre 92, ainsi que Gombaud-Lachaise et Desforges. Il fut d'abord le complice de Chevalier, et puis ensuite, il paraît que, soit le remords, soit la séduction, il contribua à le faire prendre. Lorsqu'on se rendit à la porte de la chambre de Chevalier, dans la maison des Blancs-Manteaux, il y eut un moment conseil pour aviser comment on devait s'y prendre pour obtenir passage. On savait que Chevalier avait une tête fort exaltée; et dans un moment de désespoir, se voyant perdu, il pouvait mettre le feu aux matières dont il était entouré,

faire sauter la maison et tout ce qu'elle contenait avec lui. Il fallait donc l'empêcher d'approcher de son baril au moment où la porte serait enfoncée, et même de veiller à ce qu'il ne pût pas tirer de loin un coup de pistolet qui y aurait pareillement mis le feu. C'est à quoi devait être employé son camarade de chambrée. Mais Chevalier n'était pas un personnage commode; quelque preuve de confiance qu'il eût donnée jusque-là à son compagnon, il était dans un état continuel de défiance, ce qui était bien naturel avec le jeu qu'il jouait. La mort était certaine s'il était pris, et peut-être même s'il réussissait; et il en avait lui-même la crainte, car souvent il disait : « Comment les faubourgs prendront-ils cela? Les imbéciles! avec deux batailles gagnées ils sont contens! » Et les réflexions de Chevalier étaient d'autant plus justes, relativement à lui, que je suis sûre qu'à l'époque où il faisait sa machine infernale, Bonaparte était tellement aimé dans toute la France, que ses assassins auraient été massacrés par le peuple s'ils avaient été connus.

Chevalier se méfiait de tout ce qui l'entourait. Madame Bucquet elle-même, qui le cachait, le nourrissait, était obligée de prouver qu'elle était seule avant qu'il ouvrît. Le soir, avant de se coucher, il plaçait en travers une petite solive en bois de chêne, qui formait une sorte de clef, comme nous en voyons dans les fermes. Ensuite, il avait toujours une paire d'excellens pistolets, bien chargés et prêts à tout événement. Le camarade de cham-

brée savait tout cela, et lui aussi songeait à sa sûreté. Il fallait prendre l'homme sans que le trébuchet blessât, et voilà où était la difficulté.

La veille de l'arrestation de Chevalier, l'ouvrage de sa machine n'allait pas parce qu'il lui manquait de l'argent. Bousquet, qui jusqu'alors avait, à ce qu'il paraît, été le banquier de la diabolique entreprise, était également à sec. Le camarade, dont le vrai nom n'était pas Veycer, et que j'appellerai *le Camarade*, fut en quête pour trouver *des fonds*. La chose n'était pas difficile; je crois que c'était six ou huit francs qui manquaient. Il les apporta fort tard, et de manière qu'il fut impossible de rien tenter ce même jour. La confiance qu'il avait toujours eue dans *le Camarade*, et qui, du reste, n'avait jamais été attaquée, reçut encore plus de force par ce service rendu. Ils se couchèrent, et Chevalier s'endormit au milieu de ses marrons, de ses pétards et de ses cartouches, comme s'il eût été entouré de roses. Le Camarade lui avait persuadé sans peine qu'il ne fallait pas garder de lumière, aussi la plus profonde obscurité régnait-elle dans la chambre. Ce fut en effet ce qui le sauva : car, au moment où la porte ébranlée par les agens de police résistait à cause du madrier, il se leva aussitôt et se hâta de le déranger; Chevalier, comprenant à ce mouvement qu'il était trahi, tira un coup de pistolet qui n'atteignit que la muraille, mais qui n'aurait pas manqué *le Camarade* s'il eût vu clair. Ce fut dans la nuit du 16 au 17 brumaire, à deux heures du

matin, que cette arrestation eut lieu. Cette date m'est demeurée dans la tête ; car, si ma mère eût donné son bal le jour où elle le voulait, il y avait tant de ces misérables, de ceux qu'on appelait *enragés*, de ceux enfin qui remuaient depuis trois mois, que peut-être, en apprenant que le premier consul venait passer une partie de la nuit dans une maison particulière, seul, sans garde, plusieurs de ces malheureux auraient pu l'attendre à son entrée, à sa sortie, espérant en avoir bien meilleur marché là qu'à la porte d'un spectacle, où la foule est toujours immense. Cette idée, tout absurde qu'elle puisse paraître aujourd'hui, me fit à cette époque une vive impression; et ma mère, à qui je la communiquai, en frémit, sans que les raisonnemens de mon frère aient jamais pu la rassurer.

Cette troupe des *enragés* était formée de tout ce que la révolution avait d'impur dans ses plus mauvais jours. Je retrouve cette même pensée dans les rapports de cette époque qui font partie des pièces intéressantes que j'ai trouvées dans les papiers de Junot; il ne croyait pas que ces hommes, qui étaient pauvres, sans asile, sans moyens comme talent, fussent jamais capables de se mettre à la tête d'un parti. J'y vois que le plus habile etait un nommé Moïse Bayle, autrefois conventionnel, et alors sans ressources; cet homme était le chef de file de tous les enragés de fructidor. Il était placé là comme masque pour cacher une autre figure. C'est sous son *administration* que les enragés ten-

tèrent d'ouvrir la grille du souterrain des Tuileries, en face des bains Vigier. La première grille céda; mais, la seconde ayant une plus forte serrure, il fut impossible de la forcer. C'est encore les enragés qui voulurent, ayant toujours ce Moïse Bayle pour leur principal chef, tenter un assassinat sur le premier consul, avant l'affaire de Ceracchi et d'Aréna. Cette conspiration, qui avait été ourdie presque à l'insu de la police, tant les acteurs de ce complot étaient dans l'obscurité des cabarets les plus misérables, fut découverte par un homme dont le nom n'est jamais sorti de ma mémoire, en raison de sa conformité avec un nom célèbre; il s'appelait Lavoisier. Cet homme fut jugé digne d'entrer dans la ligue sanguinaire de ces misérables, et l'un d'eux lui parla de leur projet, qui était de poignarder le premier consul. La place n'était pas encore choisie. Je crois que ce Lavoisier était cordonnier. Il était honnête homme; révolté de cette ouverture, il fut trouver le général Caffarelli, aide-de-camp du premier consul, et lui confia toute l'affaire. On arrêta plusieurs de ces hommes: mais c'était une hydre presque renaissante, que des bras invisibles faisaient mouvoir. Paris renfermait à cette époque un nombre infini de chauffeurs, de chouans amnistiés, de vagabonds, qui ne demandaient qu'un autre 10 août, un autre 2 septembre; non pas que la vie du premier consul leur parût nécessaire à sacrifier au salut de la liberté et de la république, mais parce que cette catastrophe terrible

mettrait tout Paris dans un tel état de trouble, qu'il serait alors facile de faire tout ce que notre mémoire peut nous rappeler de ses horribles jours. Mais d'autres têtes dirigeaient les complots, d'autres pensées animaient ces démarches, en apparence provoquées par ces bandits à manches retroussées, portant des piques. C'était l'opinion de Junot, qui en cela seulement était de l'avis de Fouché qu'il n'aimait pas. Depuis que le premier consul était au pouvoir, plus de dix conspirations obscures avaient été découvertes ; et lui, toujours grand encore à cet époque, ordonnait aux autorités de ne pas ébruiter ces tentatives : « Elles annonce« raient, disait-il, que l'état n'est pas tranquille, « tandis qu'au contraire tout est parfaitement cal« me. Il ne faut pas que les étrangers aient ce « petit moment de jouissance ; ils prendraient faci« lement le change, et je ne le veux pas. »

Le premier consul avait raison en parlant ainsi. Les Anglais, par exemple, n'auraient pas manqué de faire bien du bruit de toutes ces affaires, qu'ils connaissaient peut-être trop bien, mais dont ils n'osaient pas parler avant nos propres journaux (1). Et cependant il est positif que rien n'était plus

(1) Je suis conséquente dans mon opinion. J'ai bien dit tout à l'heure que les meneurs véritables n'étaient pas eu vue : c'est vrai ; mais il ne l'est pas moins aussi que, si une puissance étrangère a voulu exciter des troubles, elle n'a trouvé que des homme comme ceux que je signale pour servir ses projets.

tranquille que l'intérieur de la France. Le peuple entier de Paris *adorait* le premier consul; le mot aimer est trop faible. Dans toutes ces conspirations, voyez quels étaient ceux qui les dirigeaient : des hommes perdus, non-seulement sans fortune, mais abîmés de dettes, joueurs, et voulant à tout prix conquérir un pouvoir qu'ils ne trouvaient mal placé aux mains du général Bonaparte, que parce qu'il était sévère dans le choix des magistrats, des administrateurs, et des hommes qui en général composaient son gouvernement. Je sais qu'il est des noms qu'on pourra m'objecter pour réfuter mon assertion, mais ces noms sont en petit nombre, et puis le rare talent des personnes qui les portent pourrait me servir de réponse. Il n'en est pas moins de fait que le général Bonaparte, en arrivant au consulat, et pendant les heureuses années qui précédèrent l'empire, n'employa, autant qu'il le pouvait, que des hommes probes et de bonne réputation. Le conseil-d'état, le sénat, le tribunat même, malgré sa jeunesse, les ministres, toute cette organisation était faite par le premier consul, et présentait la vérité de ce que j'ai dit plus haut. Ce n'était donc pas sous un gouvernement s'annonçant pour être aussi rigoureux dans ses choix, que des hommes comme Demerville, Topino-Lebrun, Ceracchi, Moïse Bayle, ce Chevalier, et une foule d'autres, pouvaient espérer d'arriver à quelque chose sans le mériter. Aussi les voyait-on se précipiter dans le danger tête baissée. C'était une pièce

ronde exposée à la roulette, ou bien au trente et quarante. Ils n'avaient rien à perdre. La pièce ronde c'était leur vie. Eh bien! tout *va au rouleau*. S'ils gagnaient, ils étaient contens et retiraient la banque contre laquelle ils avaient joué une vie dont quelques-uns voulaient se débarrasser, tant ils étaient malheureux. Et c'est, au fait, une chose digne de remarque, que toutes ces conspirations, que chaque mois voyait alors éclore, ne pouvaient marcher, parce que les hommes qui les imaginaient n'avaient pas d'argent pour acheter les poignards, les pistolets, et la poudre. L'affaire de Ceracchi, celle de Chevalier, celle de Chapelle, toutes ont été arrêtées par le besoin d'argent.

Je sais qu'il existe aujourd'hui plusieurs jeunes têtes, d'autres encore qui, plus vieilles d'années, sont peut-être encore plus voisines de l'enfance, par leur peu de connaissance des affaires de notre malheureuse révolution, qui me demanderont compte de mes paroles sur la pauvreté des hommes dont j'ai parlé plus haut. Ils croient peut-être que, parce qu'un homme est pauvre, il doit être honnête et vertueux; du moins est-ce la manière de voir de quelques esprits qui peuvent être d'un ordre différent de la ligne commune, mais qui auraient bien besoin d'étudier quelque temps dans le grand livre de l'expérience pratique, en admettant qu'ils soient de bonne foi. C'est une grande instruction que celle de cette expérience pratique; et, malgré la petite

colère de ceux qui affectent de la dédaigner, il faudrait que le monde cessât son mouvement pour qu'elle cessât d'être utile. Eh bien ! cette grande maîtresse nous fait voir que (dans un pays corrompu, et j'espère que nous n'avons pas la prétention de ne pas l'être) la pauvreté est si rarement vertueuse et probe, que l'exception, lorsqu'elle se trouve, confirme grandement la règle, qui est que l'homme misérable est capable de tout : et la preuve, c'est que vous ne voyez jamais un homme ayant seulement de quoi vivre, se faire voleur de grand chemin ; il ne se jette dans cette perdition éternelle que pour avoir du pain. Venez, après cela, me citer tel trait d'un homme qui a trouvé un portefeuille contenant cinquante mille francs, et qu'il vous l'a rapporté quoiqu'il n'eût pas de quoi dîner : tout cela n'est pas preuve, vous dis-je, au contraire, et n'empêche pas que tout homme pauvre et misérable, je le répète encore, est capable de tout. Ce que j'avance ici, j'en ai trop de preuves pour ne pas tenir à mon opinion. J'ajouterai seulement que dans les malheureux dont je parle, je ne comprends nullement celui qui gagne sa vie par un travail uniforme et soutenu. Cet homme-là est un homme estimable, quelque basse que soit son occupation.

Me voici renvoyée bien loin de mon affaire *Chevalier.* Il fut donc arrêté, ainsi que je l'ai dit, la veille du bal de ma mère. Le vieil adjudant de place Laborde vint raconter toute cette affaire dès le

lendemain matin à Junot; et c'est de sa bouche que j'en ai entendu tous les détails, ainsi que de celle de Doucet, chef d'état-major de la place de Paris. On apporta la petite machine chez Junot pour qu'il pût la voir. Elle était fort remarquable.

C'était un petit baril rempli de marrons d'artifice, de balles et de sept à huit livres de poudres. Le baril avait deux cercles en fer à chacune de ses extrémités : à peu près vers le tiers était attaché un canon de fusil avecsa batterie, mais ayant sa crosse enlevée ; il était solidement fixé au baril par des morceaux de fer. Cette machine était destinée à être placée sur le passage du premier consul. Des marrons d'artifice devaient être jetés de tous côtés pour augmenter le désordre, tandis que des chevaux de frise, fabriqués par un serrurier qui fut arrêté, étant posés dans les rues adjacentes, devaient empêcher les secours d'arriver, et donner ainsi le temps de commettre tout le mal que pouvaient imaginer les hommes capables d'une conception aussi effroyable que celle de cette œuvre du démon.

Junot me recommanda spécialement de ne parler de cette affaire à aucune des personnes de la société de ma mère. Je m'y conformai si bien, que ma mère elle-même ne sut cette histoire de Chevalier que le jour du 3 nivôse. Je m'accoutumai bientôt à entendre presque machinalement une foule de mots et de choses de la plus haute importance, et cela m'était commun avec toutes les jeunes femmes de mon âge. Nos maris étant continuellement

auprès du chef de l'état et dans des rapports d'une haute confiance, nous devions *tout voir, tout entendre et tout oublier*. Ce sont les propres paroles que m'adressa le premier consul la première fois que je dînai aux Tuileries. J'étais placée à côte de lui en ma qualité de nouvelle mariée; madame la duchesse de Montebello, alors madame Lannes, était de l'autre côté: c'était, je crois, sept à huit jours après la découverte de cette affaire de Chevalier. Il me demanda si j'en avais parlé à ma mère. Je lui dis que non, parce que je n'avais pas voulu l'inquiéter. « Et puis, ajoutai-je, Junot m'a dit qu'il fallait parler de ces choses-là le moins possible. — « Junot a raison, me répondit-il, c'est « moi qui lui ai recommandé cette conduite. Ce « n'est pas un mystère, et sans doute bien des gens « connaissent aujourd'hui l'arrestation de Chevalier; mais je ne me soucie pas que les éclaircis- « semens que recherche la curiosité, et non l'inté- « rêt, soient donnés par des personnes qui me « tiennent d'aussi près que Junot. » Et il ajouta: « Quant à vous, madame Junot, maintenant que « vous faites partie de la *famille de mon état-major*, « j'espère que vous écouterez mes avis. Rappelez- « vous, me dit-il alors, que vous devez *tout* « *voir, tout entendre et tout oublier*. Faites graver « cette dévise sur un cachet. Au reste, je me rap- « pelle que vous savez garder un secret. »

Ceci avait rapport à l'affaire de Salicetti.

CHAPITRE VI.

Garat, le ridicule et les grosses cravates. — L'oratorio d'Haydn. — Brillante réunion à l'Opéra. — Influence de la toilette sur l'esprit des femmes. — Dîner de Junot chez Berthier, le 3 nivôse. — Sécurité générale, et bruit extraordinaire. — Le premier consul à l'Opéra, et Duroc à la porte de ma loge. — La machine infernale. — M. Diestrich, aide-camp de Vandamme. — Sortie de l'Opéra. — Ma présence aux Tuileries le soir du 3 nivôse. — Scènes remarquables. — Fouché d'accord avec Junot. — Dangers de madame Bonaparte. — Larmes involontaires. — Détails exacts sur la machine infernale. — Exagération du nombre des victimes. — Le cocher de Junot, et danger évité. — Cauchemar de Junot, réveil terrible et ma vie en danger.

Ma mère était remarquablement mieux depuis l'époque de mon mariage; elle avait pris, contre notre gré à mon frère et à moi, un nouveau médecin qui cependant paraissait faire merveille. On le nommait *Vigarousse* ou *Vigaroux;* je n'ai jamais vu son nom écrit: je sais seulement qu'il était fils d'un habile chirurgien de Montpellier. Il s'était engagé à guérir ma mère en six mois; et le fait réel c'est qu'elle ne souffrait plus, qu'elle était fraîche

et belle plus que je ne l'avais vue belle et fraîche depuis dix ans, et que son contentement à elle-même était au comble. Elle venait dîner chez moi, allait au spectacle, courait toute la matinée pour faire des visites, et ne s'en portait que mieux, bien loin d'éprouver de la fatigue.

Garat, qui était depuis vingt ans un des habitués les plus assidus de la maison de ma mère, vint un jour nous dire qu'il nous demandait très-sérieusement de ne pas manquer de nous trouver à l'Opéra le 3 nivôse; il devait chanter avec madame Barbier-Walbonne le bel oratorio de la création d'Haydn, dont Steibelt, revenu en France depuis peu, avait arrangé toutes les parties pour notre grand orchestre de l'Opéra. Les chœurs de l'Opéra, ceux de Feydeau, étaient chargés des parties de ce grand ensemble. Garat avait dirigé toute cette *machine*, comme il l'appelait, avec l'abbé Rose, qui entendait l'art de mettre en répétition les musiques difficiles autant qu'un homme au monde. Ma mère, qui était passionnée pour la bonne musique et le chant de Garat, s'engagea à ne pas manquer cette représentation. Elle devait venir dans ma loge à l'Opéra; et Junot dînant chez Berthier, qui venait de remplacer Lacuée (1) au ministère de la guerre, où celui-ci avait succédé à Carnot, il fut arrangé que je dînerais

(1) Je me rappelle que Berthier fut nommé aussitôt après la destitution de Carnot. Lacuée n'eut le portefeuille que pendant que Berthier était en Espagne.

chez ma mère, où je viendrais tout habillée avec mon beau-frère, et que de là nous nous rendrions à l'Opéra. Junot devait venir nous rejoindre après le dîner.

Le 3 nivôse, après avoir fait ma toilette, je montai en voiture avec mon beau-frère, et nous nous rendîmes chez ma mère, que nous trouvâmes belle, gaie et charmante. Elle avait une robe de velours noir et des diamans, un chapeau à l'espagnole, également en velours noir, avec des plumes blanches et une agrafe de diamans. Elle était vraiment belle, et certes, ce soir-là, on ne lui aurait pas donné les cinquante-deux ans qu'elle avait.

Nous dînâmes de bonne heure. Ma mère demanda ses chevaux comme nous étions au café, et nous partîmes aussitôt. Il était sept heures lorsque nous arrivâmes à l'Opéra. La salle était remplie de manière à ne pas placer une épingle, comme on le dit en pareil cas; ce qui était vrai. Les femmes étaient fort parées, et la salle très-éclairée : le coup d'œil était vraiment admirable.

Nous distinguâmes Garat, qui, avec une lorgnette à double verre, et s'avançant un peu sur le bord de la rampe, regardait dans la salle pour y découvrir quelques-unes de ses connaissances, et, quoiqu'il fût huit heures du soir, pour attraper un rayon de l'*Aurore* (1). Il était en noir, mais

(1) Garat avait d'intimes relations d'amitié avec madame

plus ridiculement habillé que de coutume, ce qui était difficile. Son collet lui passait par-dessus la tête, et sa figure un peu *singesse* paraissait à peine au milieu de quatre aunes de mousseline lui faisant une cravate, et d'une forêt de boucles formant une coiffure. Madame Barbier-Walbonne, toujours simple et bonne personne, attendait près de lui le moment où ils devaient commencer. Les violons s'accordaient, et cet immense orchestre, plus nombreux que jamais on ne l'avait vu jusqu'alors, se disposait à nous faire entendre le chef-d'œuvre d'Haydn, plus parfaitement exécuté qu'il n'a eu la consolation de l'entendre lui-même (2).

Nous étions occupées, ma mère et moi, à regarder cette belle chambrée, et nous rendions une foule de saluts accompagnés de sourires si doux, si

Aurore de B........e. Pendant un nombre d'années que je ne puis determiner, il était toujours avec elle et avec sa sœur. Ces dames allaient régulièrement chez madame de Talleyrand, et le valet de chambre, habitué à les annoncer en même temps que M. Garat, ne manquait pas de crier à haute voix: *Mesdames de B........e et M. Garat!...* Mais tout change, tout passe en ce monde; il advint que ces dames et M. Garat se firent annoncer séparément. Mais le pli était pris; et plus de deux ans après Courtiade disait toujours, en annonçant les deux sœurs: Mesdames de B........e et M. Garat!...

(2) Haydn était maître de chapelle du prince d'Ésterhazy, qui est aujourd'hui à Vienne. Comme le prince ne donnait pas facilement une permission de s'absenter, Haydn ne put venir à Paris; ce qu'il désirait beaucoup, à ce que me dit Steibelt, qui était mon maître de piano.

bienveillans, qu'un étranger, arrivant chez nous dans un pareil moment, croirait que tous les hommes sont frères, que toutes les femmes sont sœurs; et, ce qui est plaisant, c'est que cette bienveillance est réelle dans l'instant où on se la témoigne. Je crois en avoir trouvé la raison dans un état de bonheur et de quiétude, une sorte de jouissance éprouvée par les jeunes femmes lorsqu'elles sont parées, en vue, dans une salle de spectacle ou bien une salle de bal, et que tout ce tourbillon joyeux les entoure et les enivre. Le sourire de leurs lèvres, le regard de leurs yeux forment alors comme un seul mouvement mécanique provoqué par l'influence magnétique exercée sur toute femme dans cette position.

Je pourrais ajouter, pour fortifier mon opinion, que, dans de semblables réunions, il ne se trouve que de jeunes femmes, ou du moins des femmes en âge de plaire. Junot nous trouva occupées, ma mère et moi, à faire ces remarques et en même temps à envoyer et à rendre de ces mêmes regards, de ces mêmes sourires qui sont si doux et si attrayans. Il était lui-même dans une situation d'esprit tout-à-fait particulière. Il était à la fois attendri et joyeux. Berthier, chez qui il avait dîné, lui avait rendu compte d'une conversation que le premier consul avait eue avec lui relativement à Junot. Ses paroles avaient été si bienveillantes, si amicales d'intention et de fait immédiat, que Junot éprouvait un attendrissement profond, et pourtant

un bonheur qui provoquait une certaine humidité dans ses yeux, en même temps qu'un sourire sur sa bouche. Il était loin de se douter que la mort avait failli l'atteindre deux minutes plus tôt.

Les trente premières mesures de l'oratorio étaient à peine jouées, qu'une forte explosion, comme un coup de canon, se fit entendre.

« Que veut dire cela? » dit Junot avec émotion. Il ouvrit la porte de la loge, et regarda dans le corridor s'il ne voyait pas un officier de la place ou l'un de ses aides-de-camp. « C'est étrange! poursuivit-il. Comment aurait-on tiré le canon à cette heure? Et puis, je l'aurais su. Donne-moi mon chapeau, dit-il à son frère : je vais savoir ce que c'est. »

Tout aussitôt la machine de Chevalier me revint à la pensée; je saisis la basque de l'habit de Junot : il me regarda avec colère et tira son habit de ma main avec une sorte d'impatience. Dans ce moment la porte de la loge du premier consul s'ouvrit, et lui-même parut avec le général Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc. Il salua en souriant cette foule immense qui mêlait presque des cris d'amour à ses applaudissemens. Madame Bonaparte le suivit à quelques secondes de distance : elle était avec le colonel Rapp, madame Murat, qui était grosse de près de neuf mois, et mademoiselle de Beauharnais. Junot allait rentrer dans la loge pour voir lui-même l'air serein du premier consul que je venais de remarquer, lorsque Duroc

se présenta à nous avec une physionomie fort troublée et l'air presque égaré. Ce que je vais dire fera comprendre son état.

« Le premier consul vient d'échapper à la mort, » dit rapidement Duroc à Junot ; « descends auprès de lui, il veut te parler, mais sans affectation. Il est impossible que la chose ne soit pas sue d'ici à un quart d'heure, mais il désire ne faire aucun événement par lui-même : ainsi, viens avec moi. Laisse-moi prendre ton bras pour m'appuyer, car je suis tremblant. Ma première bataille m'a causé moins d'émotion. »

Tout cela fut dit à voix basse, et nous n'entendîmes rien. Ce fut le soir que Junot me répéta cette conversation en me disant : « J'aime Duroc. Il est attaché au premier consul presque autant que moi et Marmont (1). » Junot me dit adieu en courant, et partit avec Duroc.

Pendant le court entretien des deux amis, l'oratorio avait été commencé ; mais les belles voix de mesdames Branchu et Walbonne, et celle de Garat, n'absorbaient pas encore l'attention. Tous les yeux étaient tournés vers le premier consul, et lui seul occupait en ce moment deux mille personnes. Je n'avais pas parlé à ma mère de la machine infernale de Chevalier, ainsi que je l'ai déjà dit ; mais mon beau-frère connaissait toute cette affaire ; je

(1) Ces paroles sont textuelles et de ce même jour, du 3 nivôse.

lui dis un mot à l'oreille pour l'engager à aller aux nouvelles. J'avais le pressentiment de quelque malheur. Au moment où Duroc avait parlé à Junot, celui-ci était devenu pâle comme un spectre, et je l'avais parfaitement vu porter sa main à son front avec un mouvement de surprise et de désespoir. Néanmoins, ne voulant pas alarmer ma mère et les personnes qui étaient dans les loges voisines (1), je me contentai de dire tout bas à mon beau-frère, M. Junot, d'aller aux informations.

Mais avant son retour nous fûmes instruites. Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

« Le premier consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, » disait-on.

Bientôt la nouvelle véritable circula dans la salle; à l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, *je l'ai vu*, et je ne l'ai pas vu *seule*. Il existe peut-être dans Paris plus des deux tiers de ceux qui étaient à l'Opéra le 3 nivôse; ils peuvent *ne pas oser* dire les premiers ce qui arriva dans cette soirée : mais en les interpellant, qu'ils répondent si je ne retrace pas fidèlement ce qui eut lieu au moment où la nou-

(1) Ma loge était alors aux troisièmes, à l'Opéra. On sait quelles n'étaient point fermées; il était donc facile d'entendre ce qui se disait de l'une à l'autre loge.

velle fut connue. Quelle agitation précéda l'explosion de la colère nationale qui était représentée, dans ce premier quart d'heure, par cette foule dont la fureur pour un attentat si noir ne peut être exprimée par des mots ! On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indignation, quelle que fût la bannière qu'ils suivissent, et s'unissant du cœur et du bras, dans cette circonstance, pour prouver que les différences d'opinion n'apportent pas avec elles de différence dans la manière de comprendre l'honneur. Je regardais pendant ce temps dans la loge du premier consul, qui, étant immédiatement au-dessous de moi, me permettait de voir et d'entendre presque tout ce qui s'y disait. Il était calme, et paraissait seulement fort ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Madame Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée ; son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri ; et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait ; quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles, et lorsqu'elle regardait le premier consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à madame Murat, le caractère de la famille paraissait en elle : quoique

son état lui permît de manifester un trouble et des inquiétudes bien naturelles à la sœur du premier consul, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée.

Junot, après avoir pris les ordres du premier consul, remonta pour nous dire de ne pas l'attendre, et repartit aussitôt pour aller à son devoir. Il y avait aussi long-temps que le préfet de police, dont la loge était à côté de la mienne, l'avait quittée pour courir à la préfecture. Lorsque Junot fut parti, ma mère, qui maintenant connaissait toute l'affaire, me dit que, dans la loge à côté d'elle, un jeune homme qui paraissait militaire venait de dire aux dames qui l'occupaient, que les auteurs du complot avaient d'abord voulu mettre le tonneau d'artifice à la porte de l'Opéra. « La salle entière aurait alors sauté, » avait ajouté le jeune homme. Ma mère me dit de le regarder, et de voir s'il méritait quelque croyance. C'était M. Diestrich, aide-de-camp du général Vandamme. Les dames de la loge étaient sa mère et sa sœur. Je l'avais vu quelquefois chez moi, les jours où Junot recevait; et l'avant-veille il avait dîné chez le général Mortier, le même jour que moi. Je le priai de me dire s'il pensait qu'il y eût quelque nouveau malheur à craindre.

« Il est difficile, me répondit-il, de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. J'observerai seulement que ces misérables ont voulu mettre, comme chance plus certaine, leur charette contre la porte de l'Opéra.

Le factionnaire, n'obéissant qu'à une consigne générale, qui est de ne laisser stationner aucune voiture près d'un théâtre le jour d'une première représentation, a éloigné la mort de tout ce que renferme cette salle. Mais, ajouta M. Diestrich en baissant la voix, aucun des auteurs de ce crime infâme n'est encore arrêté ; qui peut répondre qu'au moment de la sortie du premier consul, un autre coup ne soit pas préparé, dans le cas de la nonréussite du premier? Quant à moi, je viens chercher ma mère et ma sœur ; lorsqu'elles seront en sûreté chez elles, je reviendrai, parce que le bras d'un homme est toujours nécessaire au milieu d'un tumulte. » Il me demanda s'il pouvait m'être utile en quelque chose. Comme j'avais mon beau-frère, je le remerciai, et quelques instans après, nous le vîmes sortir en effet avec sa mère et sa sœur, qui était une fort jolie et fort agréable personne. Elle avait seulement une chose que je n'ai vu qu'à elle : c'est un œil bleu et un œil brun. Cela ne nuisait en rien à son regard, et lui donnait même une expression singulière qui n'avait rien que de piquant (1).

« Je veux aussi m'en aller, me dit ma mère. Ce monsieur a parfaitement raison. Donne-moi mon

(1) Les Diestrich sont, je crois, de Belgique ou de Hollande. Cette famille est riche, honorable, et la jeune personne dont je parle est aujourd'hui l'une des femmes les plus considérables de Bamberg, où elle s'est mariée.

châle ; mets le tien et partons. » Je paraissais hésiter. « Eh bien ! à quoi peut-on réfléchir dans une semblable affaire? Je ne te dirai pas : Je m'en vais, et tu feras ce que tu voudras ; mais : Je m'en vais et tu vas me suivre. Allons, allons, Laurette, ton châle et partons. Il peut arriver un malheur, et c'est une chose plus que probable : en l'honneur de quoi serions-nous des victimes de plus dans le sacrifice ? Tu vois bien que ton hésitation n'a pas de bon sens. »

Ma mère, depuis mon mariage, et même dans beaucoup de circonstances antérieures, m'avait toujours reproché ma partialité pour le général Bonaparte, et surtout cette passion pour sa gloire qui me faisait sentir aussi vivement ses triomphes que s'il eût été mon frère, cet enthousiasme qui me faisait mettre en commun alors les intérêts de la France et ceux de Napoléon. Tout ce que je sentais, tout ce que je voyais, n'était pas comme ce que *voyait* et *sentait* ma mère : aussi bien souvent avions-nous de petites contestations, telles que nous pouvions les avoir. Ce soir du 3 nivôse, ma mère, qui m'avait vu pleurer et qui jugeait que je souffrais véritablement, ne comprit pas d'abord ce qui causait mon inquiétude présente. Pour les larmes, je ne les nie pas ; elles étaient provoquées par l'horreur d'un forfait tellement atroce que l'être qui a pu l'exécuter doit être voué à l'exécration des siècles. Mais dans le moment où ma mère me parlait, j'étais dans un état violent, à la pensée que

Junot courait des dangers inconnus, d'autant plus à redouter, que les misérables qui en voulaient d'une manière aussi acharnée à la vie du premier consul, devaient, pour arriver à lui, sacrifier ses plus fidèles serviteurs. Cette idée me torturait, et je ne le disais pas, parce que je craignais de paraître trop faible. Je sentais bien qu'il fallait que ma mère s'en allât : mais moi j'aurais voulu savoir où était Junot, et ne pas le perdre de vue. Il me paraissait assez vraisemblable qu'il ne quitterait pas le premier consul dans un pareil moment. Ce n'était pas à lui à courir dans les quartiers perdus de Paris, pour découvrir les conspirateurs dans leurs différentes retraites, et je devais croire qu'il resterait dans les environs de l'Opéra. Comme ces idées me passaient rapidement dans l'esprit, ma mère mettait sa palatine, son châle, et m'enveloppait aussi dans mes fourrures; tout-à-coup la porte de la loge s'ouvrit, et Junot avança la tête pour me dire rapidement : « Va-t-en avec ta mère. Lorsque tu l'auras remise chez elle, demande-lui de te prêter sa voiture pour te mener chez madame Bonaparte, tu renverras après la voiture de maman; je serai là et je te ramenerai. » Et il s'en fut en courant. Il était baigné de sueur, malgré le froid rigoureux qu'il faisait.

Nous partîmes; mon beau-frère vint avec nous. Après avoir remis ma mère chez elle rue Sainte-Croix, sa voiture nous mena aux Tuileries. Le premier consul était revenu de l'Opéra, et tout parais-

sait aussi calme à l'extérieur que s'il n'y avait rien eu ; mais dans le salon c'était une autre chose. Il y avait plusieurs autorités, comme les ministres, les consuls, le général commandant de Paris, le général Mortier, commandant la division, etc., etc. Le premier consul, qui jusqu'alors avait montré une sorte d'indifférence pour tout ce qui avait été tenté sur lui, fut cette fois sans aucune indulgence, et il avait plus que raison. Madame Bonaparte était accablée; elle pleurait constamment. Indépendamment du péril auquel avait échappé le premier consul, elle-même avait failli être la victime de l'explosion. Voici comment elle y échappa.

Elle allait monter en voiture, lorsque Rapp, qui n'avait pas l'habitude de remarquer l'accord parfait des couleurs dans la toilette d'une femme, fit l'observation que le châle que portait madame Bonaparte n'allait pas avec sa robe ou avec les bijoux qu'elle portait. On sait comme elle était élégante, et surtout élégante dans l'arrangement complet de tous les accessoires de sa toilette. Elle remonta les huit ou dix marches de l'escalier de Flore pour réparer une faute. Elle fut à peine trois minutes, mais ce temps fut suffisant pour que sa voiture se trouvât séparée de celle du premier consul qu'elle devait suivre immédiatement. Ce délai la sauva ; l'explosion eut lieu comme la voiture de madame Bonaparte arrivait sur le Carrousel. Les glaces furent brisées, et les morceaux tombèrent sur le col et les épaules de mademoiselle de

Beauharnais, qui était sur le devant de la voiture; et, malgré son châle, elle eut de légères coupures.

Je ne puis assez parler de l'impression que fit alors cet attentat dans toute la France. Bonaparte lui a des obligations; il lui a fait voir qu'il pouvait tout demander à un peuple dont il était aimé à ce point. Je voyais, et j'ai encore sous les yeux des rapports que la police militaire faisait tous les jours à Junot. Ces rapports n'étaient pas destinés à être vus : je les lisais, et bien souvent Junot lui-même me les ôtait des mains. J'y voyais des preuves d'attachement et de dévoûment de la nation, qui rendent peut-être Napoléon bien coupable d'en avoir abusé.

Parmi les détails peu connus relativement à la machine infernale, en voici un. On sait que le baril, ou plutôt le tonneau qui contenait la mitraille et la poudre, était posé sur une mauvaise petite charrette attelée d'une jument, dont le signalement contribua beaucoup à faire trouver les assassins. Cette charrette était posée de manière à embarrasser le chemin; et pendant que la charrette aurait été éloignée par les guides à cheval, l'explosion se serait faite, et tout aurait péri. On a dit ensuite que la vitesse de la course de la voiture avait sauvé le premier consul. Sans doute, cette rapidité n'y a pas nui; mais voici la vraie cause, et elle est encore plus que l'autre de pur hasard. Le piquet de chasseurs à cheval servant d'escorte au premier consul précédait et suivait sa voiture; un des guides

qui étaient en avant, apercevant cette méchante charrette qui obstruait la route, cria au conducteur de se ranger. Ne voyant personne, puisque l'enfant était caché par l'angle de la palissade (1), le chasseur donna un coup violent du plat de son sabre sur le dos de la pauvre jument, qui se rangea d'elle-même et avança de trois ou quatre pas, enfin ce qu'il fallait pour déranger la ficelle qui devait faire, à ce qu'il paraît, partir la soupape destinée à donner l'air et à faire l'explosion. C'était un moment presque indéfini. Mais il fut suffisant pour que le premier consul eût le temps de tourner dans la rue de Malte, et de là dans la rue de Richelieu. Le tonneau ressemblait à un mauvais tonneau de porteur d'eau. La jument fut tuée, mais nullement endommagée, de manière que son signalement fut affiché et sa propre personne déposée à la préfecture de police, afin qu'on pût aller la reconnaître, et dire peut-être en la voyant à qui elle avait appartenu. Elle était en fort bon état, grasse, assez forte, et point du tout une haridelle, ainsi qu'on

(1) A cette époque, la place du Carrousel et les rues environnantes étaient totalement différentes de ce que nous voyons aujourd'hui; on ne peut plus s'y faire une idée juste de l'ancienne localité. Il y avait surtout une quantité de palissades en planches. C'est derrière l'une d'elles qu'était Saint-Régent, qui mit lui-même le feu; il reçut de violentes contusions et fut lancé sur une borne presque sans connaissance. Le médecin qui le soigna fut compromis; je ne me souviens plus de son nom.

l'a publié. Comme le sort de tout ce qui a concouru à cet événement est de quelque intérêt, je dirai ce qu'était la jument, son *portrait* n'est pas privé de couleur; et enfin, si jamais on voulait retracer cet incident de la vie de Napoléon, le signalement exact de la jument qui portait sa mort peut être utile.

C'était une jument de trait, sous poil bai, la crinière usée, à queue en balai, nez de renard, flancs et fesses lavés, marquée en tête, ayant des traces blanches sur le toupet et sur les côtés, hors d'âge, et ayant quatre pieds six pouces de hauteur, et en fort bel et bon état.

La violence de l'explosion fut telle, qu'un morceau de la roue et l'un des cercles de fer qui entouraient le tonneau furent lancés par delà l'hôtel d'Elbeuf. Il franchit tout l'espace entre la rue de Malte et cette maison, et ne fut pas arrêté par la hauteur de l'hôtel, tant l'impulsion fut terrible. La curiosité des habitans de la rue Saint-Nicaise et de la rue de Malte fut bien funeste à plusieurs d'entr'eux. Madame Léger, la maîtresse du café d'Apollon, situé à l'angle des deux rues, entendant le galop des chevaux de l'escorte, sortit précipitamment de son comptoir, et courut à sa porte pour voir passer le premier consul, ce qu'elle faisait toujours lorsqu'il allait aux Français ou à l'Opéra. La malheureuse, étant sur sa porte, eut les deux seins emportés par un morceau de chaudron brisé qui, la frappant obliquement, lui laboura toute la poi-

trine. Elle ne mourut pas à l'instant, mais n'a pas survécu trois jours à l'hémorragie et à la souffrance. Les deux garçons du même café furent, l'un tué, l'autre blessé.

On a beaucoup exagéré le nombre des victimes qui périrent dans cette circonstance. Je crois être aussi bien informée qu'on peut l'être, et j'ai la preuve que le jour même il ne périt que neuf personnes. Quant aux suites, je crois que le nombre des morts s'est élevé à vingt-neuf ou trente : c'est immense sans doute; mais enfin, c'est encore moins affreux que si nous avions eu à pleurer sur la perte de deux mille personnes, ce qui serait arrivé si le factionnaire de la rue de Louvois ne s'était pas refusé à laisser placer la voiture à la porte de l'Opéra.

Jamais Napoléon ne fut peut-être plus intéressant à observer que dans les heures qui suivirent cette catastrophe. Je le regardais avec une attention qui redoublait encore en écoutant ce que j'entendais d'un autre côté. On avait beau me dire que j'étais partiale pour lui, je ne l'étais pas; et je savais au contraire faire une part égale dans tout ce que je voyais. Était-ce ma faute, à moi, si dans de semblables momens il mettait lui-même un poids immense dans sa balance de faveur?

Toutes les autorités, toutes les corporations, les tribunaux, tout ce qui pouvait se dire *constitué* même en une apparence de corps, vint présenter des félicitations au premier consul, et surtout lui

demander comme une grâce de donner plus de soins à sa sûreté. Le conseil-d'état, ayant Boulay de la Meurthe à la tête de sa députation, lui demanda *spécialement* de prendre des mesures pour le maintien de l'ordre public.

Mais l'adresse la plus remarquable fut celle de la ville de Paris. Elle avait son intérêt à être pressante, cette malheureuse cité qui se voyait exposée à devenir victime de quelques scélérats obscurs qui, pour accomplir leur crime, ne s'inquiétaient pas s'ils faisaient périr plusieurs milliers de citoyens innocens. Ce fut Étienne Mejean, secrétaire-général du département de la Seine, qui, à la tête des maires et du conseil-général, porta la parole à la place de Frochot, alors préfet, trop grièvement malade pour pouvoir remplir cette fonction. Je fais cette remarque, parce que j'ai vu dans deux mémoires contemporains, que le préfet du département avait présenté les maires au premier consul, en lui adressant un discours que l'on cite. La chose peut être indifférente ; elle peut aussi ne pas l'être : et, sachant la vérité du fait, je la dis comme elle est.

Le lendemain, 4 nivôse, l'agitation fut grande dans Paris. On avait bien su, dès la veille au soir, toute la noirceur de la nature du complot ; mais les détails étaient depuis le 4 au matin à la portée de tous, et l'indignation était générale ; je ne puis trop le répéter, ainsi que je ne puis assez dire combien l'intérêt pour le premier consul était extrême.

Je n'appris qu'en rentrant chez moi, le 3 au soir, le danger qu'avait couru Junot. En sortant de chez le ministre de la guerre, il donna ordre à son cocher de le conduire à l'Opéra ; à cette époque le ministère de la guerre était rue de Lille, à l'hôtel d'Avray. En passant sous le guichet du Carrousel, Junot pense qu'il n'est que sept heures, que le premier consul n'est pas parti pour l'Opéra, et qu'il peut descendre aux Tuileries, afin de remercier le premier consul par un seul mot des bontés dont il lui a fait donner l'assurance par Berthier ; il tire le cordon. Nous avions alors les plus beaux, les plus excellens chevaux de Paris. Junot les avait achetés pour son mariage ; ils étaient admirables : les quatre avaient coûté 10,000 francs. Ils étaient jeunes, pleins d'ardeur ; et lorsqu'ils étaient lancés, n'ayant après eux qu'une légère petite voiture coupée, ils allaient comme le vent, et n'étaient surtout pas faciles à arrêter à l'instant. Le fameux Coco était une des quatres belles bêtes.

C'était deux d'entre elles qui étaient attelées ce même soir du 3. Les chevaux étaient lancés d'une telle vitesse que le cocher ne fut maître d'eux que près de la rue Saint-Nicaise. Il fallait revenir sur ses pas, tourner au travers de ces palissades, de ces murs de planches ; Junot aimait ses chevaux, et puis il voulait arriver à l'Opéra aussi, lorsque son domestique, ouvrant la portière, lui demanda ses ordres : « Va-t-en au diable ! lui dit-il impatienté ; pourquoi n'a-t-il pas arrêté tout de suite ? A l'Opéra. »

Si le cocher avait retenu ses chevaux à temps, Junot trouvait le premier consul au moment de partir pour l'Opéra. Il ne serait pas monté dans sa voiture, parce que Napoléon avait avec lui l'aide-de-camp de service, le commandant de sa garde et un de ses ministres (1). Il eût donc suivi dans sa voiture; et comme elle n'aurait été qu'en suite du détachement de la garde du premier consul, il sautait sans pouvoir l'échapper; le dernier homme de l'escorte eut son cheval tué. Le péril de Junot dans cette soirée ne frappa que moi et son cocher. Cet homme fut pendant plus d'un an à ne pas pouvoir passer sans émotion sur la place du Carrousel. Quant à Junot, il me défendit, je ne sais pourquoi, de parler de cette circonstance; et pour lui il n'y attacha pas plus d'importance que s'il eût passé près du jardin des Plantes, au lieu de froisser de ses vêtemens, pour ainsi dire, cette machine de mort.

On pense bien que toutes les autorités civiles et militaires furent aussitôt dans une activité qui n'avait nul besoin d'être stimulée. Mais les opinions étaient différentes pour diriger les recherches. Junot et Fouché, quoique habituellement ils ne fussent pas d'accord, l'étaient parfaitement sur un point: c'est que la force motrice de ces fréquens attentats avait son foyer loin de la France et en même temps en France. Le premier consul préten-

(1) Lauriston, Lannes et Berthier.

dait que non. « C'étaient, disait-il, ces mêmes en-« ragés dans le nombre desquels on compte une « foule de *septembriseurs.* » Et rien ne pouvait le faire changer d'opinion. Cependant il était notoire que ces hommes n'étaient que le rebut d'un parti : ils étaient mis en agitation ; un autre parti s'en servait comme le singe de la fable se sert du chat. Dubois ne voulait pas contrarier le premier consul, mais on voyait qu'il pensait comme Junot et Fouché. « C'est une poignée de misérables qui ont ca-« lomnié la liberté par des crimes commis en son « nom, disait le premier consul. Voilà les coupa-« bles.

— Voilà les agens, disait à son tour Fouché ; mais ces hommes-là sont incapables d'imaginer. Ils exécutent comme le cheval qui traînait la charette, et voilà tout. Je ferais de la belle besogne, si j'allais me borner à courir après ces hommes de l'Abbaye-aux-Bois (1). Il ne faut que me laisser le temps, et je dévoilerai bien des choses.

Pendant deux jours Junot ne prit que des instans de repos. Il ne croyait pas devoir laisser à des soins subalternes une affaire aussi importante que celle de la recherche des misérables qui avaient exécuté cette atroce tentative. A peine était-il jour qu'il se levait, allait à l'état-major de la place, et de là di-

(1) L'Abbaye-aux-Bois était alors le chef-lieu de la plupart des rendez-vous de conspirateurs *enragés;* on ne s'en doute guère aujourd'hui.

rigeait lui-même tout ce qui se faisait dans sa juridiction. On ne peut donner trop d'éloges à M. Doucet, adjudant-général en chef de l'état-major de la place. C'était un homme remarquablement actif et intelligent, et je puis dire honorablement dévoué.

Le 5 au soir, après avoir couru toute la journée à cheval, à pied, en cabriolet, Junot rentra excédé de fatigue. Il n'était que dix heures; mais, quoiqu'il m'eût promis de venir me prendre chez ma mère, il ne put résister à la fatigue qui l'accablait; il fit mettre les chevaux et chargea mon domestique de me dire de revenir sans l'attendre.

J'avais eu dans le courant du mois de novembre une petite fièvre miliaire dont j'étais alors convalescente. Pendant le peu de jours qu'avait duré cette maladie, on avait tendu un petit lit de camp pour Junot tout à côté du mien; depuis que l'affaire du 3 l'occupait, il avait donné l'ordre qu'on laissât ce lit de camp, afin d'être plus à portée de se lever sans m'éveiller. Harassé de fatigue, il s'était couché et dormait profondément; mais son sommeil, assez ordinairement agité, l'était encore plus dans ces momens de troubles et d'inquiétudes : il faisait des rêves affreux; c'étaient des poignards entourant le premier consul, un assassin le terrassant, une nouvelle machine au moment d'éclater. Enfin tout ce que les songes ont de plus effrayant, joint à tout ce que le pressentiment a de plus sinistre, l'entourait de ses prestiges; il était sous la puissance du plus intense des cauche-

mars. En arrivant chez moi, je trouvai ma femme de chambre qui m'attendait dans une première pièce : elle me dit que mon mari s'était couché et qu'il me priait de lui dire bonsoir avant de m'endormir. Je marche la première, j'arrive dans ma chambre à coucher avant elle, et m'approchant du lit de camp sur lequel était couché Junot, je me penche sur lui en disant : « Eh quoi! déjà endormi! »

Dans ce moment il rêvait qu'il était dans le cabinet du premier consul, que plusieurs assassins s'y étaient introduits, et que l'un d'eux allait mettre le feu à une machine placée sous le bureau de Napoléon. C'est alors que je lui parle ; il s'éveille, mais pas assez pour me reconnaître ; le feu qui brûle encore dans la cheminée est pris par lui pour la mèche allumée que tient l'assassin ; cet assassin c'est moi. « Je n'ai pas d'armes, s'écria Junot ; mais je vais te terrasser. »

Et avant que j'eusse le temps de renouveler ma question, il m'avait appliqué son pied dans la poitrine, et la violence du coup m'avait envoyée tomber à l'extrémité de la chambre. Tout ce que je viens de décrire avait été si prompt que ma femme de chambre, que j'avais laissée dans le premier salon, arrivait seulement alors avec sa lumière.

J'avais jeté un cri perçant : ma voix avait achevé d'éveiller Junot, qui était pâle et glacé d'horreur dans son lit. Il croyait m'avoir tuée, et n'osait pas descendre de son lit pour venir à moi. J'étais, dans

le fait, dans un état pitoyable; la violence du coup m'avait non-seulement meurtri la poitrine, mais je crachais du sang avec assez de force. On soupçonnait une grossesse, et dans ce cas cet accident pouvait avoir des suites graves. Junot était comme un homme privé de sa raison; je fus obligée, quoique je souffrisse beaucoup, de ne lui en rien montrer, car il serait tombé dans un désespoir qui lui aurait enlevé ses facultés d'agir dans un moment où il en avait un bien grand besoin. On fut chercher M. Baker, quoiqu'il fût onze heures du soir; il vint: et lorsque nous lui eûmes expliqué comment la chose s'était passée, lorsqu'il eut surtout examiné la position de Junot et la mienne, il nous dit que, si Junot avait été deux pouces plus éloigné de moi pour donner plus d'extension à sa jambe lorsqu'il la lança sur moi, j'étais morte: il m'aurait brisé la poitrine.

❋

CHAPITRE VII.

Mes visites aux Tuileries après le 3 nivôse. — Conversation avec le premier consul. — Inutilité d'une victime de plus. — Opinion de Bonaparte sur le salon de ma mère. — Son jugement sur les émigrés. — M. Roger de Damas, terme de comparaison de bravoure. — Le cheval et le manteau. — Madame Murat à l'hôtel de Brionne. — Promenade à Villiers. — M. Baudeloque et madame Frangeau. — *Nous ne sommes pas riches !...* — Opinion du premier consul sur les auteurs de la machine infernale. — Les républicains et les enragés. — Scène remarquable à la Malmaison. — Discussion animée entre Bonaparte et Fouché. — Énumération de crimes contemporains. — Madame Bonaparte et la conciliatrice éconduite. — Suite et fin d'une longue discussion entre Fouché et le premier consul. — *Le Turc et le militaire français.* — Metge et son arrestation. — Le tribun Duveyrier. — Tribunaux spéciaux. — Portalis à la Malmaison, et le discours préliminaire du Code civil. — Les papiers de Junot.

Dans les jours qui suivirent l'explosion de la machine infernale, nous fûmes encore plus assidus que de coutume à nous rendre aux Tuileries; ma mère elle-même m'engageait à n'y pas manquer, et souvent, quelque désir qu'elle eût de

m'avoir auprès d'elle, elle me forçait à la quitter pour aller au château.

« Tu auras grand soin, me dit-elle, de bien exprimer au général Bonaparte tout le mal que m'a fait cette horrible affaire. Ne va pas arranger cela comme une adresse du tribunal ou du conseil-d'état, mais peins-lui avec vérité ce que j'ai ressenti le soir et la nuit du 3 nivôse. »

Ma mère avait beaucoup pleuré en rentrant chez elle, où j'ai déjà dit que je n'avais pas pu la suivre; et dans la nuit elle avait eu un violent accès de fièvre. Ma mère pouvait bien dire ce qui lui déplaisait relativement au premier consul; mais il était l'enfant qu'elle avait élevé, et la nature était plus forte que toutes les petites rancunes auxquelles l'esprit supérieur et la belle ame de ma mère ne donnaient au reste accès chez elle que pour couvrir une juste dignité d'amitié offensée. Elle était attachée à Napoléon; plus d'une fois je suis sûre qu'elle s'est repentie d'avoir été si sévère pour celui qu'elle avait aimé comme ami, et dès sa naissance comme le fils d'une de ses plus chères amies. La tentative du 3 nivôse la fit frémir; elle ne me le témoigna pas à l'Opéra, parce que *là* elle craignait pour moi et que cette crainte absorbait toutes les autres : mais quand elle fut rentrée chez elle, et que l'horreur du forfait avec ses affreuses conséquences lui apparurent dans toute leur vérité, elle pleura beaucoup, comme je l'ai déjà dit, et fut très-malade pendant deux jours.

Lorsque je m'acquittai de sa commission auprès du premier consul (1), il me répondit de manière à vivement étonner toute personne qui ne l'aurait pas connu comme moi. Il me regarda bien attentivement, arrêta sur moi ce regard plein de feu et de plomb avec lequel il neutralisait le vôtre par son action vive et pressante, et me fit répéter ce que je lui disais de la part de ma mère.

« J'ai eu l'honneur de vous exprimer au nom de ma mère, général, le vif intérêt qu'elle a pris à ce qui s'est passé l'autre jour. Elle espère que vous n'en doutez pas; et moi j'ajoute qu'elle peut y compter, n'est-il pas vrai ?

— « Cependant elle s'en est allée, ainsi que vous, « avant la fin de l'oratorio. »

Je ne répondis pas; mais je regardai le général Bonaparte avec une expression dont il traduisit probablement le texte *littéral*, car il ajouta, en cessant de me regarder et en allant vers la fenêtre, quoiqu'il fît nuit et qu'il ne pût rien voir dans la cour du château à cette heure :

« Au fait, il n'en serait rien résulté pour ma « sûreté quand une victime de plus se serait expo- « sée, dans le cas où il y aurait eu du péril pour « moi.

— J'ajouterai, général, qu'aux yeux de ma

(1) C'était à l'un des dîners du quintidi qui suivirent le 3 nivôse, celui du 15, je crois; car je me rappelle très-positivement que ce ne fut pas à celui du 5 suivant.

mère, c'était sa fille qui était exposée, et aux miens, c'était ma mère. Nous nous devions un mutuel intérêt de conservation. Quant à moi, je ne puis rien dire qui ressemble à de l'exagération, quand j'affirme que je ne me suis éloignée de l'Opéra qu'avec une grande répugnance. Je savais que dans le moment même où je le quittais, Junot courait aussi le danger qui pouvait menacer son général, et cette pensée me faisait mal. Mais je ne pouvais laisser ma mère courir cette même chance sans être, en quelque sorte, criminelle.

— « Eh! oui, sans doute, oui, sans doute, » répondit le premier consul avec une inflexion de voix que je ne puis rendre; « c'est moi qui suis un « homme tout-à-fait *ridicule* d'avoir dit ce mot « *d'exigence :* car vous allez l'appeler comme cela. « Je sais que dans la société de votre mère on « cherche à recueillir tout ce qui peut me faire « paraître sous un jour peu favorable.

— Général, » répondis-je fort peinée de cette persistance à croire que le salon de ma mère était un foyer où s'allumaient les haines contre lui, « comment puis-je faire pour vous dissuader? Je n'y parviendrai que par un moyen que Dieu seul pourra même faire réussir : c'est que l'accent de la vérité aille à vous. J'espère beaucoup dans cette vérité qu'on ne peut jamais feindre. J'ai l'honneur de vous dire, citoyen consul, que jamais il ne s'est prononcé dans le salon de ma mère une phrase injurieuse contre vous, sans que ma mère ou mon

frère ne se soient aussitôt emparés du privilége de maîtres de maison, pour imposer le silence aux personnes qui parlaient de vous dans un sens que l'amitié de ma mère pour vous et toute votre famille lui interdisait, non-seulement par *véritable attachement ;* car l'*amitié* de ma mère, poursuivis-je fort émue et presque en colère, n'est pas de ces affections vulgaires qui sont sacrifiées à la demande d'une convenance de salon.

— « Ah! dit le premier consul, vous convenez « donc que dans le salon de votre mère on reçoit « des gens qui ne m'aiment pas !

— Je vous ai parlé avec franchise, général; je continuerai de même. Sans doute, parmi les connaissances de ma mère, il en est qui n'aiment pas le gouvernement actuel ; je ne puis ni les blâmer ni les absoudre. Je sais qu'ils souffrent des suites d'un long exil, que leurs biens sont confisqués, que la plupart sont dans la misère, qu'un grand nombre gémit encore sous le ban qui a été prononcé contre eux ; mais tout ce mal ne leur a pas été fait par vous. Ils seraient donc absurdement injustes s'ils vous en voulaient de ce qu'ils souffrent. Mais d'un autre côté, je crois aussi... » Je m'arrêtai, et souriant à demi, je regardai le premier consul.... Il continua ma phrase.

— « Que je serais injuste à mon tour si je les « obligeais à crier vive la république? N'est-ce pas « cela que vous voulez dire, madame Junot? Mais « s'ils n'aiment pas ce nom-là, pourquoi rentrent-

« ils en France? Qui les rappelle? On n'a besoin « d'eux dans aucune des branches de l'administra- « tion; Fouché et Chaptal seront aussi bons mi- « nistres que M. le comte d'Entraigues, et Junot « et Lannes commanderont aussi bien mes soldats « que M. Roger de Damas, tout brave qu'il est (1).

— Mais, général, répliquai-je, le sol de la patrie n'est-il pas le bien de tous ses enfans? Un Français ne peut-il rentrer dans son pays que pour avoir une place? N'existe-t-il pas un attrait bien plus puissant? Je le sais par une expérience que présente ma propre famille. Mon oncle, M. de Comnène, est rentré en France pour vivre en paix, avec l'espoir d'un meilleur avenir. Et, certes, ce n'était pas la confiance en votre générosité qui

(1) Toutes les fois que Napoléon parlait de la bravoure des émigrés, il citait toujours M. Roger de Damas. Il racontait une certaine histoire, que je n'ai jamais connue que par lui, d'une tête de cheval entourée d'un manteau, et puis d'un saut dans la mer, homme et cheval; cela se serait passé à Quiberon. Mais comme Bonaparte n'était pas facile à suivre dans sa narration, et qu'on pouvait difficilement le faire répéter, je n'ai jamais bien su cette histoire. Ce que j'en ai recueilli, c'est que M. Roger de Damas, se voyant au moment d'être pris, avait entouré la tête de son cheval avec son manteau pour lui dérober la vue du péril, et lui enfonçant ses éperons dans le ventre, l'avait fait sauter dans la mer. Une personne de l'armée de Condé, à qui je parlai de ce fait, me dit qu'il était vrai, mais point arrivé à Quiberon. Je le donne comme je l'ai appris. C'est de Napoléon que je le tiens.

lui manquait, car il est revenu en France sans un passeport, sans une parole rassurante; et comme il était loin de s'attendre à trouver sa nièce fiancée à un de vos généraux, il ne comptait que sur la noblesse de la conduite du gouvernement à l'égard d'un homme qui se livre.

— « Il ne m'aime pas, votre oncle; et je puis « dire qu'il n'aime pas la république. Ensuite il a « émigré, et je regarde tout émigré comme un « enfant parricide. Cependant j'ai fait pour mon- « sieur de Comnène ce que Junot m'a demandé. « Car, ajouta-t-il, madame Permon se serait bien « gardée de m'adresser une pétition même en fa- « veur de son frère. »

C'était vrai; ma mère avait dit : s'il veut le faire, il le fera pour Junot; et s'il ne le veut pas, que puis-je en cela?

Ma mère se trompait. Le général n'aurait jamais refusé à madame de Permon ce que le premier consul de la république aurait cru de son devoir peut-être de ne pas accorder au général Junot.

Je me rappelle que ce fut ce même jour-là que le premier consul me parla de toute ma famille. Il s'informa si ma grand'mère vivait encore, me demanda ce qu'était devenu mon oncle l'abbé de Comnène. Il me parla aussi de mon frère et de ses bonnes intentions relativement à lui. Il ne fut pas question des parens de Junot : il ne me parla que des miens.

J'allais donc souvent, ainsi que je l'ai dit plus

haut, chez madame Bonaparte. Madame Murat, qui était au moment d'accoucher, y venait aussi, et je la retrouvais toujours avec plaisir. Elle était simple, bonne enfant; elle aimait passionnément son mari, et, en général, elle offrait en elle tout ce qui pouvait donner de l'intérêt. Un jour je fus la voir à l'hôtel de Brionne (1) où elle logeait alors. Elle occupait le rez-de-chaussée, et M. Benezech et toute sa famille étaient au premier. Lorsque j'arrivai, je trouvai madame Murat au moment de monter en voiture pour aller se promener à Villiers (Neuilly), que le premier consul venait de lui donner. Elle était au moment d'accoucher, et d'une énorme grosseur. Elle ne comptait plus; on lui recommandait de marcher, et, pour obéir à l'ordonnance de Baudelocque, elle allait en voiture jusqu'à Villiers, faisait deux tours d'allées, et puis elle revenait à Paris. Elle me proposa d'aller avec elle; j'acceptai, et nous partîmes en ayant la précaution de mener madame Frangeau dans la voiture, car madame Murat aurait bien pu accoucher en chemin.

C'était une drôle de femme que madame Frangeau, avec sa robe taillée à la mode de la régence, son petit bonnet monté, ses cheveux retapés, et

(1) Cette maison n'existe plus. Elle était située dans ce qui formait la cour des Tuileries, précisément en face du guichet du Pont-Royal. Lorsque madame Murat quitta cette maison pour l'hôtel Thélusson, elle fut occupée par monsieur et madame Maret.

autour de tout cela quelque chose de la mode de 1800. Elle était la favorite de Baudelocque, qui ne la donnait que dans les maisons que lui-même affectionnait. Madame Frangeau savait à quel numéro M. Baudelocque en était pour faciliter l'entrée dans ce monde à ceux qui veulent bêtement souffrir : elle vous racontait toutes les histoires de la jeunesse, de l'âge mûr, du commencement de la vieillesse de M. Baudelocque, et tout cela avec des notes et des additions que chaque *contage* augmentait de moitié. Qui de nous ne se rappelle madame Frangeau? Tout ce qui était alors jeune femme et accouchée par Baudelocque avait madame Frangeau et était pendant six semaines soumise à sa férule. Son souvenir m'est bien présent, et je suis certaine que la reine de Naples et la reine de Hollande, la duchesse de Frioul, une foule de jeunes mères à l'époque dont je parle, se rappellent madame Frangeau aussi bien que moi.

Ce petit voyage de Villiers m'est demeuré dans la mémoire, parce que les histoires que nous fit madame Frangeau égayèrent tellement la route que je craignis un moment que Caroline n'accouchât. Mais elle n'y songeait pas. Elle était bien autrement occupée, malgré ses rires, à manger dix ou douze grosses grappes de raisin de Fontainebleau, avec deux petits pains à la duchesse, qu'on avait mis dans la voiture par ordre de madame Frangeau. Je n'ai jamais vu un tel appétit.

« Veux-tu manger ? » me dit-elle en songeant

enfin qu'elle croquait ses petits pains depuis la barrière à elle seule.

Mais je refusai ; j'étais alors au commencement d'une chose qui se terminait pour elle. Je ne pouvais au contraire rien manger, et je vivais dans un état de mal de cœur continuel. Je l'exhortai donc à continuer. En arrivant à Villiers, il n'y avait plus ni pain ni raisin dans le panier. On prit chez le concierge du pain de ferme et des poires ; les vivres étant renouvelés, nous revînmes à Paris, après avoir parcouru le parc de Villiers, qui était encore charmant malgré l'époque avancée de la saison. Mais il y avait beaucoup d'arbres verts. Sa position est plus abritée que celle du grand Neuilly. « Le premier consul, en nous donnant cette campagne, me dit Caroline, a mis la plus généreuse bonté à faire ce cadeau.

« Nous ne sommes pas riches, me dit madame Murat ; et si mon frère ne nous avait pas mis à même de meubler la maison de Villiers et de l'entretenir, nous ne pourrions pas la garder. » Plus tard, lorsque Murat, à son retour d'Italie, revint habiter Paris et en prendre le gouvernement, au départ de Junot pour Arras, il n'était déjà plus question d'impossibilité de ce genre pour habiter et meubler l'hôtel de Thélusson.

Après l'explosion de la machine infernale, la France entière montra le plus vif intérêt pour le premier consul. Il est difficile de pouvoir rendre ce concours unanime de témoignages d'affection. De

toutes les provinces, de toutes les parties de la république, arrivaient les adresses, les vœux, et surtout les recommandations, souvent acerbes dans leurs formes, pour que le premier consul prît enfin toutes les mesures pour sa sûreté. Un seul cri exprimait toutes les pensées : *C'est l'intérêt de la France !*

Le soir on allait, même après le spectacle quand il n'était pas trop tard, chez madame Bonaparte. C'était là qu'on était heureux de rencontrer le premier consul. Sa conversation, toujours attachante par la profondeur de la pensée jointe à ce tour original que lui donnait son imagination si brillante et si riche, était bien plus intéressante encore dans un moment où l'on savait qu'il devait ne donner passage qu'à des idées dont l'influence était directe. J'avoue que je manquais rarement les dîners du quintidi par cette raison. Quoiqu'il y eût beaucoup de bruit et beaucoup de monde, et par conséquent du mouvement, il était toujours facile d'entendre le premier consul converser avec tout ce que la France avait alors d'habile et de savant. Les jurisconsultes les plus profonds, les financiers les plus forts, les diplomates les plus fins, venaient autour de lui pour l'entendre, et semblaient être là plutôt à la leçon que pour faire part de leurs lumières à un jeune homme dont le pâle visage accusait des veilles et des fatigues bien au-dessus des leurs, même depuis leur jeune âge.

C'était surtout à la Malmaison, ou bien à Paris dans le salon de madame Bonaparte, qu'il fallait

entendre le premier consul; mais jamais il ne fut une époque plus intéressante que celle que je viens de décrire, bien imparfaitement sans doute, lorsque je pense au coloris fort et vigoureux qu'il faudrait répandre sur tout ce qui se passait alors, puisque je le fais comparaître devant des yeux qui n'ont pas le même souvenir pour aider à la faiblesse du pinceau. Mais je suis convaincue, et c'est beaucoup pour peindre.

A l'époque de la machine infernale, on sait que le premier consul avait la persuasion que le coup avait été fait par les jacobins, ou plutôt par une classe de misérables usurpant le nom de républicains, et ne méritant que celui d'*enragés* que la police leur avait donné; et dans le fait, on ne vit parmi eux ni Thibaudeau, ni Daunou, ni Grégoire, ni Boissy-d'Anglas, ni aucun des républicains d'une opinion bien avouée avant le consulat. Nous avons eu des hommes obscurs, instrumens de crimes, souillés de sang, rebut de nos époques fatales de 93 et de 94: ces hommes, mécontens du retour de l'ordre, ainsi que le préfet de police l'avait dit dans plusieurs rapports faits en fructidor et vendémiaire an 9, conspiraient contre un gouvernement réparateur, sévère dans l'exécution des lois, et sous lequel ils ne pouvaient espérer de voir revenir l'anarchie. Il y avait parmi eux plus d'un Babœuf, et la conspiration du camp de Grenelle se renouvelait tous les jours autour de la personne du premier consul.

Mais lui-même était injuste lorsqu'il disait dans

le conseil-d'état: « Ce sont les hommes de la révo-
« lution qui font tout ce mal, ce sont les septem-
« briseurs. »

Ce pouvaient bien être ces hommes de sang qui, sous le nom d'*enragés*, avaient essayé d'entrer dans les souterrains des Tuileries en forçant les grilles, qui avaient *essayé* un assassinat, qui avaient *essayé* même une machine infernale; mais j'ai toujours pensé, et l'événement est venu me confirmer dans mon opinion, qu'il y avait d'autres mobiles qui les faisaient agir, et l'affaire de nivôse le prouve.

Long-temps le premier consul fut impossible à persuader. Je me rappelle qu'un jour, à la Malmaison, il eut une conversation avec Fouché, Junot, Cambacérès et plusieurs autres personnes, contre lesquelles il soutenait son avis. Déjà à cette époque la police commençait à tenir le fil de cette infamie, et Fouché était bien glorieux. Junot, qui ne l'aimait pas, était de son avis relativement à tout ce qu'il disait sur la machine infernale. Le premier consul discutait sans humeur; Cambacérès lui-même, avec sa figure habituellement aussi jaune que calme, recevait un peu d'émotion de la contradiction soutenue du général Bonaparte : lui seul était aussi tranquille que si la question agitée n'eût pas intéressé sa vie. Il n'y eut qu'un moment où il finit enfin par se fâcher.

Fouché prétendait avec raison que la Vendée, quoique pacifiée en apparence, était toujours en feu; que des bandes d'insurgés occupaient toutes

les routes, et que la Bretagne n'était pas habitable.

« Parbleu! » dit le premier consul en colère, « vous nous la donnez bonne; que venez-vous « nous parler de la Vendée et de la Bretagne? « Comment! vous qui êtes ministre de la police, « et qui savez dans quel état est le nord et le midi « de la France, vous venez parler de la Vendée « comme du point central vers lequel il semble « que toute la sollicitude, toute l'attention du « gouvernement devrait se porter! Quelles sont « les nouvelles de la rive droite du Rhin? Est-ce « un Vendéen, ce chef de bande qui a fait un vol « de 60,000 francs, à main armée, en germinal « dernier, dans l'intérieur de la France, dans le « département de l'Ourthe? Est-ce encore de la « Vendée, ces hommes qui viennent d'être arrêtés « à Châteaudun? ce sont des déserteurs conduits « par une femme habillée en homme. Dans le dé« partement du Gard, vous voyez que, depuis le « mois de germinal jusqu'au 10 nivôse, on a arrêté « soixante-huit brigands. Dans la Sarre, comment « appellerez-vous la bande du brigand Schinderanes? Dans l'Aveyron, dans les Basses-Alpes, vous « apprenez tous les jours quelques nouvelles arres« tations. Avant-hier encore, qu'est-il arrivé sur la « route de Rouen? la route de Rouen à Paris! j'espère « que ce n'est pas là un pays perdu? Eh bien! la « diligence est attaquée par huit brigands, malgré « l'escorte de quatre hommes, commandée par un

« sergent, et établie sur l'impériale. Sont-ce là des « Vendéens encore ? »

Le premier consul était presque en colère. Fouché, qui ne se démentait pas facilement, le regardait fort respectueusement sans doute, néanmoins avec une expression qui m'aurait impatientée si j'avais été à la place du premier consul, ce qui n'était guère possible.

« J'ai l'honneur de vous faire observer, général, dit-il au premier consul, que les brigands qui ont arrêté la diligence de Rouen ne sont pas autre chose que des chouans, qui eux-mêmes ne sont que des Vendéens rhabillés. Lorsque la diligence fut arrêtée, ils commencèrent, avant même de faire feu, par demander les fonds appartenant à la république ; et l'on sait que la formule des brigands de l'ouest n'est pas différente de celle-ci. Chassés, traqués, pour ainsi dire, par le général Bernadotte, ils refluent de notre côté ; mais ce sont des chouans, et je persiste à le dire. »

A cette nouvelle assertion répétée avec une expression tout-à-fait inconvenante, le premier consul s'avança vers Fouché avec une précipitation qui dénotait une vive colère. Il se planta devant lui, et se croisant les bras :

« Et moi je vous répète aussi, citoyen ministre « de la police générale, que vous vous trompez, « ou plutôt que vous voulez faire croire que vous « vous trompez. » Dans ce moment madame Bonaparte, qui aimait tendrement Fouché et qui lui

portait un très-profond intérêt, ce qu'il reconnaissait à sa manière, s'avança derrière Bonaparte et passa sa main dans son bras ; le premier consul dégagea doucement son bras de la pression de celui de sa femme, et lui dit sans humeur, mais assez péremptoirement :

« Je t'en prie, Joséphine, laisse-moi tranquille « lorsque je parle d'affaires sérieuses. »

Je n'oublierai jamais la figure décontenancée de madame Bonaparte. Elle retourna tranquillement à sa place, sans avoir seulement la pensée de répondre.

« Oui, citoyen ministre, » reprit le premier consul, « je vous le répète bien clairement : vous « vous trompez lorsque vous prétendez que le « poison domestique dont la république est mal- « heureusement atteinte a pour cause une autre « origine que cette vaste conspiration de brigan- « dage et de crimes, ourdie par une troupe de mi- « sérables, qui ne sont d'aucun parti, et qui désho- « noreraient celui auquel on les attacherait, mais « qui depuis quinze ans, toujours prêts à vendre « leurs bras, sont attentifs au moindre trouble « pour l'accroître et en profiter. Croyez-vous que « les hommes qui ont égorgé aux 2 et 3 septem- « bre ; ceux qui exécutaient à Nantes les mariages « républicains, et qui liaient dos à dos une jeune « fille de quinze ans avec un jeune homme de « vingt, en faisant les plus infâmes réflexions ; « ceux qui ont comblé les glacières d'Avignon avec

« des cadavres; les assassins des prisonniers de « Versailles ; les misérables qui ont vécu pendant « deux ans les pieds dans le sang jusqu'au-dessus « de la cheville, en signant les arrêts de mort de « vieillards de quatre-vingt-dix ans, comme l'ab- « besse de Montmartre (1), ou de jeunes victimes de « seize ans, comme les jeunes filles de Verdun; « croyez-vous, monsieur (et le premier consul avança de deux pas vers Fouché), croyez-vous « que ces hommes-là aimaient la liberté, la répu- « blique? Pouvez-vous me répondre OUI? Si vous « le faisiez, je vous dirais NON, MOI; je vous dirais « que ce sont des hommes voulant de la licence; « des hommes qui, la veille du jour où ils massa- « craient comme je viens de le dire, n'avaient pas de « quoi payer un pain, et vivaient dans l'opulence « six mois après, parce qu'ils n'avaient nul remords « de porter la chemise de celui qu'ils avaient égorgé « et de dormir dans son lit. Vous me direz peut-être « que parmi ces hommes on en a vu se retirer pau-

(1) C'était madame de Montmorency. Elle était tellement courbée par l'âge que le bourreau fut obligé de la redresser, ou plutôt de la *casser*, pour l'exécuter. L'infortunée était sourde et aveugle. Lorsqu'elle fut interrogée, comme elle n'entendait qu'à l'aide d'un cornet qu'on lui avait ôté, Fouquier-Tinville fut obligé de crier très-haut. Malgré cela, comme elle n'entendait pas, elle fut condamnée pour avoir *conspiré sourdement*. Lorsqu'elle fut dans la charrette, et que l'air frappa son visage, elle chanta le *Salve Regina* à demi-voix. Elle se croyait délivrée!...

« vres et sans bien? Peut-être cela est-il possible;
« mais la plupart d'entre eux a long-temps mangé
« du pain trempé de sang. Je sais ce que je sais, »
ajouta-t-il en secouant la tête.

Fouché était plus pâle qu'à son ordinaire, et l'on voyait que depuis long-temps il voulait répondre au premier consul. Lorsque Napoléon se fut retourné vers le feu, et qu'il se mit à tisonner selon son habitude, Fouché dit d'une voix évidemment altérée par la colère, bien que sa parole fût posée :

« Mais, général, vous me permettrez de vous dire que toutes les horreurs qui ont ensanglanté la révolution n'ont pas été commises par les *jacobins*, comme vous les appelez. On voit bien que vous n'avez pas assisté aux tragédies de Tarrascon, de Beaucaire, de Marseille, et de tant d'autres villes du midi, théâtres des hauts faits des compagnies de Jésus et de leurs collègues, enfin des assassinats royalistes. »

Le premier consul était encore courbé et occupé à tourmenter un pauvre tison; à ce mot de Fouché il se releva avec précipitation, et se retournant aussi vivement, il fut aussitôt près du ministre.

« Eh! pardieu! que venez-vous me conter là?
« Vous me donnez gain de cause; c'est ce que je
« vous dis depuis une heure. Ces monstres à figure
« humaine, qui retroussent les manches de leurs
« chemises, quand ils en ont, pour aller couper

« des têtes ou jeter les gens à l'eau, les jetteraient « dans le feu d'un bûcher de l'inquisition d'Espa- « gne, si le grand-inquisiteur les payait mieux que « leurs brigandages. Parbleu ! je le sais bien, qu'il « y a eu des assassinats royalistes ; je pourrais dire « que ceux-là étaient des représailles, et que les « glacières d'Avignon, le massacre de plusieurs « individus que j'ai moi-même particulièrement « connus, quoique bien jeune alors, et dont je « puis garantir la moralité, pouvaient excuser ceux « qui arrivaient après : mais je ne le dirai pas. Rien « ne peut autoriser la cruauté ; rien ne peut légiti- « mer le crime. Notre belle révolution n'est point « mère de ces infamies. Toutes les horreurs de 93 ne « pourront jamais ternir sa robe éclatante de blan- « cheur, lorsque, conduite par la liberté, ou plutôt « la tenant par la main comme une sœur, elle nous « vint délivrer en 89 de notre dur esclavage. Les « gens de mauvaise foi et qui n'aiment pas la révolu- « tion pourront seuls au reste confondre les époques « et les temps ; il est impossible de ne pas faire la « part de chacun. Mais il n'en est qu'une *seule* pour « les égorgeurs et les verseurs de sang : réprobation « sur eux ! La France ne veut plus de ce régime-là, « et l'anarchie est décidément en horreur. Il faut « mettre un terme aux brigandages qui désolent « l'intérieur de la république. C'est un rejeton des « fatales époques. La liberté publique est menacée, « et même déjà attaquée dans ses plus précieuses « garanties. Chaque membre de la grande famille

« de la société est à chaque instant frappé dans ses « moyens d'existence. La sûreté n'est plus qu'un « mot, et l'être le plus inoffensif ne sait, en se cou- « chant, si le lendemain il déjeunera dans sa mai- « son. Voyez ce bon Clément de Ris! (1) Et tout « cela se passe sous le régime d'un gouvernement « qui *veut* le calme et le retour de l'ordre. Il faut « que cela finisse. Je sais bien que le directoire a « préparé ces tristes héritages, par la détestable « organisation de ses provinces, surtout après la « première pacification de la Vendée. Mais on ne « répare pas le mal en le rejetant sur les autres. « Voilà maintenant que les misérables, non contens « de s'attaquer à moi, veulent faire sauter tout un « quartier de Paris. Si la sentinelle de l'Opéra « n'avait pas éloigné le tonneau, trois mille per- « sonnes étaient mutilées, assassinées, parce que « des monstres en veulent à ma vie. Je le répète, il « faut que cela finisse. Ce n'est pas au moment où « la république partout victorieuse dicte des lois à « ses ennemis au sein même de leurs pays, qu'elle « se laissera meurtrir sous les coups de quelques « scélérats obscurs, prenant comme par dérision « une couleur politique. Ce n'est pas dans de telles « ames qu'il y a place pour un sentiment aussi « noble que celui de l'amour de la patrie. Comme « ils volent les diligences et les receveurs des con-

(1) Nous verrons une étrange clarté luire sur cette histoire de Clément de Ris.

« tributions, parce qu'ils ont toujours une caisse « bien garnie, ces coquins-là disent qu'ils font la « guerre au gouvernement. Cela fait pitié!

— Citoyen consul, répondit Fouché, je ne puis répéter ici ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois, depuis le 3 nivôse. J'ai exprimé ma pensée intime, lorsque j'ai dit que ce forfait exécrable n'avait pu être commis que par des ennemis, non pas de la république, non pas de votre personne, mais des hommes. La convention a été attaquée par eux à main armée au 13 vendémiaire; ils ont été en conspiration permanente contre le directoire, non pas qu'il fût plus mauvais gouvernement pour eux que l'eût été celui de la convention ou bien des comités, mais parce qu'ils sont ennemis *de tout* gouvernement. Je sais bien la vérité de tout cela, citoyen consul; et la place que j'occupe me met à même, bien plus qu'un autre, de connaître toutes ces iniquités. Mais tout en convenant avec vous que quelques centaines de bandits sont répandus sur la surface de notre belle France, pour y faire le mal que nous leur voyons commettre, je dis que l'enfer qui vomit ces démons-là n'est pas 93. »

Le premier consul leva les épaules.

« Et *le Militaire et le Turc?* la plume qui a « écrit ce beau morceau est-elle dirigée par l'An- « gleterre ou par tout ce qu'il y a de plus enragé en « opinion démagogique?

— Voilà précisément ce qui vient à l'appui de

mon assertion, citoyen consul; Metge, l'auteur du libelle que vous venez de nommer, est un de ces hommes qui se montrent à toutes les grandes époques. Il ressemble à ces claqueurs en chef, connus pour faire réussir ou tomber une pièce nouvelle. On les prend à la solde de tel auteur pour un soir, et de tel autre pour le lendemain. Ces deux auteurs sont ennemis; cela importe peu au claqueur. Il en est de même de ces hommes de l'espece de Metge. Vous êtes dans une sphère, citoyen consul, de laquelle vous n'apercevez aucune de nos misères politiques. Vous ne voyez rien du *dégoûtant*, je puis dire le mot, de l'arrangement qu'il faut faire pour que toutes ces matières fétides ne sentent pas trop mauvais. Vous n'avez jamais eu besoin de vous servir de Metge; et Metge ne vous aime pas, parce qu'il sait bien qu'avec vous il ne peut espérer que la prison. Aussi a-t-il ouvert de grandes oreilles aux premières paroles, ainsi que les mains pour recevoir les belles guinées bien dorées qui lui ont été remises pour qu'il taillât sa plume afin de produire le beau chef-d'œuvre *du Turc et du Militaire Français*.

— « Allons! vous voilà encore avec votre *co-* « *mité anglais!* Certes, je n'aime pas l'Angleterre, « c'est-à-dire son cabinet; mais je crois que vous « êtes aussi par trop injuste pour lui.

— Citoyen consul, je ne suis plus assez jeune pour me laisser emporter par le feu de la prévention : je raisonne d'après des faits. Il y a long-temps

que je connais Metge, et que je puis résumer mes soupçons et mes doutes. Metge n'a aucun moyen d'existence, et cependant il fait de la dépense journalière assez considérable qu'il paie toujours comptant. Où prend-il cet argent? il faut qu'il soit à la solde des ennemis de la république.

— « Mais n'existe-t-il donc que l'Angleterre qui « puisse donner de l'argent pour troubler la tran« quillité de l'état? Vous avez vu que les soupçons « ont été fortement éveillés sur Félix Lepelletier et « sur Antonnelle : Metge n'a-t-il pas fréquenté ces « hommes-là? n'est-il pas connu aujourd'hui que « toute l'affaire de Ceracchi, Diana, Demerville, « Aréna, n'était pas étrangère à ce Metge? Il pa« raît même que le stylet qu'il portait devait me « servir dans l'occasion, si je me trouvais dans son « chemin. C'est un vigoureux compère, au reste, « que ce Metge; il paraît qu'il s'est défendu comme « un lion. Où donc fut-il pris?

— Au passage Feydeau : il était fort tard. Les hommes de la police chargés de le suivre l'arrêtèrent d'abord au nom de la loi, sans s'assurer immédiatement de ses mains. Il eut le temps de saisir un stylet qu'il portait toujours, et de frapper l'officier de police. Il lui porta plusieurs coups très-violemment, qui heureusement ne le blessèrent qu'à la main et au poignet. Une chose assez remarquable, c'est qu'il ne couchait pas deux nuits de suite dans le même endroit depuis plus de quatre mois. Il travaillait à Montmartre, dans une

petite chambre. C'était là qu'il composait les mauvais pamphlets qu'on lui payait bénévolement bien au-dessus de ce qu'ils valaient. »

Dans le même moment entrèrent deux tribuns. Le premier consul les accueillit avec une bonne grace tout-à-fait remarquable. La conversation continua sur le même ton. L'un des deux tribuns était Duveyrier. Le premier consul parla avec lui d'un rapport qu'il devait faire au tribunat, quelques jours après, relatif à l'établissement des tribunaux criminels spéciaux. Ces tribunaux étaient particulièrement destinés à punir immédiatement tous les voleurs et les brigands qui désolaient les routes de la république, et qui venaient enfin troubler la tranquillité intérieure des villes. Le premier consul reparla de nouveau sur cet objet, et fut admirable dans son discours. C'était dans de pareils momens qu'il fallait et le voir et l'entendre. Il y avait alors en lui un feu qui s'épanchait en vivifiant tout ce qui était autour de lui : je ne l'avais jamais vu sous ce jour lumineux; j'en étais plus qu'étonnée. Il me faisait un effet tout à la fois entraînant, comme charme d'attrait, et vivement agitant, comme éloquence unique, par sa concision concluante et parfaitement persuasive.

M. Portalis arriva ensuite. Le premier consul fut à lui, et, lui prenant la main, il le conduisit, pour ainsi dire, jusque auprès de madame Bonaparte. Il avait pour lui une profonde estime. Portalis n'avait pas à cette époque la triste infirmité

de la cécité. Il voyait déjà péniblement, mais cependant il n'avait pas besoin de guide. Le premier consul lui parla, aussitôt qu'il fut entré, du discours préliminaire du Code. C'était M. Portalis qui était chargé de le faire.

« Vous êtes paresseux, citoyen Portalis, lui dit « en riant le premier consul; mais il faut vous hâ-« ter. Voilà tout le monde qui crie après nous pour « ce Code; il faut aller vite en besogne.

— Ah! général, répondit le digne homme, en riant à son tour, vous croyez donc que tout le monde a votre féerie? Vous avez été doué en naissant, vous; mais nous autres, pauvres humains, il nous faut aller tout doucement dans notre route. Et puis, savez-vous, général, que notre Code n'est commencé que depuis un an? Savez-vous que c'est un immense monument à élever dans une nation, qu'un Code de lois? Vous y avez travaillé comme nous, et vous savez que c'est un écheveau difficile à débrouiller.

— « Oui, sans doute; oui, sans doute, répondit « le premier consul; mais il faut marcher, répétait-« il toujours; il faut marcher. Le discours prélimi-« naire est-il pret?

— Le premier consul est bien sûr que je ferai toujours non-seulement mon devoir, mais plus que mon devoir, pour seconder ses nobles et grands projets, ayant pour but le bonheur de la France, répondit Portalis. Le discours est fait.

— « Ah! vous êtes un excellent et bon Fran-

« çais! dit le premier consul ; à la bonne heure !
« Parlez-moi de gens comme vous et comme ce
« brave Duveyrier. Je suis heureux quand je vois
« des hommes comme vous autour moi. Étant
« ainsi secondé, je ne puis que bien faire. »

Cette conversation fut la première de ce genre que j'entendis tenir au premier consul après mon mariage. Elle me frappa d'autant plus que, dans la position où il était, cette liberté d'esprit pour raisonner de vie et de mort, quand il s'agissait de lui-même, me parut admirable. Cependant, quoique je fusse bien frappée de tout ce qui s'était dit dans cette soirée, je n'aurais pas pu rappeler ainsi jusqu'aux moindres mots du premier consul et de Fouché, si je n'avais trouvé cette conversation, écrite par mon mari, dans les papiers que j'ai conservés de lui. Il en est encore d'autres aussi curieuses que celle-ci, et faisant encore mieux paraître dans leur vrai jour les différens interlocuteurs.

❋

CHAPITRE VIII.

Lions nés à Paris le jour anniversaire du 18 brumaire. — Les déjeuners de femmes aux Tuileries. — Madame de Vaines. — La lionne en couche, et visite à la Ménagerie avec madame Bonaparte. — Le premier consul venant nous rejoindre au Jardin des Plantes. — Marengo, l'aîné des lions. — Bonaparte et le cornac Félix. — Le menteur pris sur le fait, et les crocodiles du Bosphore. — Souvenirs d'Égypte, racontés par le premier consul. — Les psylles et les serpens.

Les événemens importans dont je viens de parler m'ont fait oublier plusieurs anecdotes et quelques faits, non-seulement arrivés dans le mois de brumaire, mais le jour même de l'anniversaire du 18. L'un d'eux fut l'accouchement de la lionne du Jardin des Plantes, qui mit bas trois petits, vivans et à terme (1). C'était une chose intéressante, surtout pour les naturalistes, qui jusqu'alors n'a-

(1) Puisque nous en sommes sur l'article des bêtes se *naturalisant*, je dirai que les premiers singes qui soient nés en France, ont vu le jour dans un boudoir demi rond et tout doré, qui se voit du quai et se trouve dans l'hôtel Labriffe.

vaient pas pu observer ce qui était relatif à la portée et en général à tout ce qui tient à la gestation des animaux tels que la lionne et la tigresse. Une lionne avait mis bas, à ce qu'on prétend, à Londres, dans la ménagerie de la Tour : mais soit que les observations eussent été mal faites, soit que la bête ne fût pas à terme, on ne savait rien.

J'étais engagée à déjeuner chez madame Bonaparte aux Tuileries. C'était une habitude charmante, selon moi, que celle d'inviter ainsi de jeunes femmes, trop timides encore pour être aimables, dans un salon, au milieu d'hommes trop supérieurs pour ne pas leur imposer fortement. En causant avec madame Bonaparte pendant le déjeuner, repas toujours sans aucune cérémonie, de modes, de spectacles, de petits intérêts de société, ces jeunes femmes s'enhardissaient et devenaient bien moins *tapisserie* pour le salon du premier consul, lorsqu'il venait y chercher quelque distraction. Madame Bonaparte faisait les honneurs de ce déjeuner avec une grace charmante. Nous étions ordinairement cinq ou six, et toutes du même âge (excepté pourtant la maîtresse du logis). A la Malmaison c'était différent ; on était quelquefois douze ou quinze femmes à ce déjeuner, servi dans un petit salon rond donnant sur la cour, et que je vois encore quoiqu'il y ait seize ans que je n'y sois entrée.

Un jour que j'étais allée déjeuner aux Tuileries chez madame Bonaparte, j'y trouvai madame de Vaines, qui était fort en faveur auprès du premier

consul et de madame Bonaparte, et une autre personne dont j'ai oublié le nom; mais c'était une femme. Jamais il n'y avait d'hommes à ces repas du matin; le premier consul le défendait positivement. Madame Bonaparte nous dit qu'elle allait faire une visite de *femme* en couche, et nous demanda si nous voulions aller avec elle. Nous acceptâmes, en lui demandant à notre tour qui nous allions voir. Elle dit que c'était une personne qui pourrait nous manger, mais que dans ce moment elle avait l'humeur douce. Enfin c'était la lionne du Jardin des Plantes que nous allions visiter. Le premier consul, à qui madame Bonaparte fit savoir où elle allait, promit de s'y rendre s'il avait le temps : il y avait déjà été.

La lionne se portait fort bien. Elle avait l'*humeur languissante*, comme nous l'avait dit madame Bonaparte. Félix Cassal, son gardien, entra dans sa cage, prit les petits pendant qu'ils tétaient, et la pauvre bête ne fit même pas un mouvement. Elle paraissait l'aimer, et le prouvait en tournant sur lui des yeux fort doux et fort bien portans cependant. Elle était étendue dans sa cage sur une bonne litière, avec des tapis grossiers, mais bien épais, dans lesquels ses petits eux-mêmes étaient aussi chaudement que dans le plus beau des déserts d'Afrique; et en disant le plus beau, j'entends le plus chaud. Je ne sais pas si l'appartement qu'elle occupait était son appartement habituel : je ne l'avais pas encore vue.

Madame Bonaparte prit un des petits. Alors, la lionne commença à gronder. Félix lui parla, et tout aussitôt elle le regarda, mais son œil était plus allumé. Il se reporta sur-le-champ sur madame Bonaparte et recommença le même grondement. Elle eut peur. « Oh! ne craignez rien, dit Félix. Elle est derrière une bonne grille; et puis elle n'est pas bien forte à présent : elle ne ferait pas grand mal.

— Oh! dit madame Bonaparte, je vous dispense de lui faire essayer ses forces. Il y en aurait bien assez pour me faire repentir d'avoir caressé son fils. »

Ce Cassal était à sa manière un homme extraordinaire. Il contait des choses tellement étonnantes, qu'il prétendait avoir vues dans ses voyages, qu'il était impossible d'y croire. Cependant, comme il avait en effet beaucoup voyagé, et par conséquent beaucoup recueilli d'observations, même les plus ordinaires, sur les pays qu'il avait parcourus, il était toujours intéressant à entendre : tout ce qu'il disait ensuite n'était pas mensonge, si tout n'était pas vérité, et l'on trouvait à s'amuser et à s'instruire en l'écoutant.

Il avait acheté lui-même la lionne qui venait de mettre bas, à des Arabes, qui l'avaient prise dans les environs de Constantine. La bête avait six ans et demi, à ce qu'il nous dit, au moment de son accouchement. Elle a porté cent jours. Comme elle était pleine, et qu'un enfant lui ayant jeté une

pierre qui la blessa à l'œil, elle se mit dans une telle colère qu'elle avorta, et que ce fut immédiatement après qu'elle redevint pleine, on ne peut mettre la chose en doute. Voilà encore un démenti donné à Pline et à monsieur de Buffon. Le dernier pretend, je crois, que la lionne porte six et huit mois.

Elle ressentit les premières douleurs dans la soirée du 18 brumaire. Elle commença par mettre bas un de ses petits, puis les deux autres vinrent de deux heures en deux heures. Félix Cassal nomma le premier venu Marengo. N'ai-je pas été un bon parrain? dit-il à madame Bonaparte.

Il prit un des petits lionceaux et me le fit aussi toucher : la lionne s'était retournée et paraissait n'y plus penser; tout à coup elle se releva de toute sa hauteur et fit un *miaulis* à faire trembler les voûtes de la chambre. Félix lui parla, et tint lui-même le petit, en me disant de n'avoir nulle crainte. Je regardai alors plus attentivement le jeune lion. Il ressemblait plutôt à un petit tigre; son poil était roussâtre et taché par intervalle de larges points noirs; sa queue, ainsi que celles de ses frères, était longue, rousse, noire, et pas mal semblable à un petit serpent, parce que les anneaux noirs se dessinaient sur le pelage roux comme les anneaux d'un serpent sur sa peau. Félix nous dit que le premier consul, le jour où il était venu voir la lionne, l'avait caressée, et qu'elle-même l'avait fort bien reçu.

« Il s'est informé de l'heure de ses couches, nous dit Félix, de sa nourriture, de ce qu'elle buvait surtout ; et le général qui était avec lui m'a donné une belle pièce jaune pour que la lionne boive à la santé de la république. J'ai obéi à l'ordre. Oh ! il pense à tout, le citoyen consul ! »

Tandis qu'il parlait, je songeais à la destinée de cet homme étonnant, qui réunissait autour de ses propres merveilles les choses les plus extraordinaires de son époque. Sans doute, il ne lui était pas indifférent que cette lionne eût mis bas précisément le jour anniversaire du 18 brumaire, et je suis sûre aussi qu'il aurait voulu que les lionceaux vécussent.

Du reste, la lionne était fort bonne pour messieurs ses enfans. Elle prenait ses petits, les léchait continuellement avec une langue large d'un demi pied ; elle leur parlait, les appaisait comme le peut faire une nourrice lorsque les miaulemens des nouveau-nés lui indiquaient qu'ils souffraient ; et puis, lorsque le soleil ou le vent la gênait ainsi qu'eux, et qu'elle voulait les changer de place, elle les prenait dans sa gueule, absolument comme une chatte prend ses petits lorsqu'ils ne voient pas encore clair. Quant aux lionceaux, ils avaient leurs yeux très-bien ouverts ; leur taille pouvait avoir, autant que j'en ai pu juger, car il ne me plaisait pas de tenir trop long-temps ce roi des forêts dans mes mains, de 9 à 10 pouces à peu près.

Le premier consul vint avant que nous fussions

parties ; il était à cheval. Aussitôt que Félix le vit, il se hâta de lui donner le bulletin de la lionne, comme il aurait pu le faire pour une femme en couches : madame Frangeau n'aurait pas mieux fait. Il l'assura également que la lionne avait bu à sa santé et qu'elle s'en trouvait à merveille. Napoléon caressa la lionne et causa avec Félix sur toutes ces bêtes avec une aisance aussi grande, une connaissance de tout ce qui regardait leur hygiène et leur conduite, qu'en vérité on aurait pu croire qu'il avait fait de cette partie du savoir une étude particulière.

Félix, en se voyant aussi bien encouragé, se mit à raconter l'une de ses plus belles histoires ; mais comme il était au plus étonnant, comme il le disait, Napoléon lui dit en lui frappant sur la tête :

« Félix, tu mens, mon garçon ; il n'y a pas de « crocodiles dans l'endroit que tu désignes, et il « n'y en a jamais eu. Mais c'est égal ; continue « toujours ton histoire. »

C'était plus aisé à dire qu'à faire ; le pauvre Félix fut tellement déconcerté par l'apostrophe du premier consul, que jamais il ne put reprendre le fil de son aventure.

« Eh bien ! ce sera pour un autre jour, lui dit « Napoléon avec bonté. Seulement, tu te rappelleras « que les crocodiles ne mangent pas ceux qui se « baignent dans le Bosphore ; autrement il aurait « été bien plus facile de faire mourir Léandre de

« cette façon que de le noyer, parce qu'il n'avait « pas de barque, le pauvre garçon. »

Nous nous promenâmes dans ce beau jardin, dans les belles serres qu'il renferme : elles n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui ; mais cependant le Jardin des Plantes était dès-lors le plus complet établissement de ce genre qui fût en Europe. Celui de Madrid était plus riche en minéraux; celui de Lisbonne, en quelques objets du même genre qui n'existaient pas autre part ; mais le nôtre avait seul cette concordance générale qui depuis a fait de notre Muséum d'histoire naturelle un lieu unique pour y venir étudier la science. Napoléon nous dit ce même jour : « Je veux que cet endroit « soit le lieu le plus attrayant pour les étrangers « savans qui seront à Paris. Je veux qu'ils y vien« nent pour voir et admirer un peuple dans son « amour pour la science et pour les arts. Le Mu« séum d'histoire naturelle doit être ce que sera « aussi le Muséum des tableaux et des statues, « ainsi que celui des monumens antiques. Paris « doit être la première ville du monde : si Dieu « m'accorde une assez longue vie, je veux qu'il « devienne la capitale de l'univers par l'ascendant « de la science et du pouvoir. Nos peintres sont « déjà les premiers, les seuls de l'Europe : excepté « Canova et Appiani, l'Italie ne peut pas se vanter, « comme nous, de posséder autant de grands talens « en peinture et en sculpture. Leurs poètes ne valent « pas non plus les nôtres, et Cesarotti et Alfieri ne

« peuvent pas le disputer à nos jeunes écrivains (1).
« Enfin, je suis fort orgueilleux de ma patrie, pour-
« suivit-il, et je veux qu'elle-même n'oublie jamais
« ce qu'elle vaut et peut valoir. »

Nous allâmes visiter le cabinet d'histoire naturelle. Le premier consul, en remarquant la longueur d'un serpent de l'île de Java, qui est posé là comme un ruban sur l'une des corniches, nous parla des serpens de l'Égypte, et puis des *psylles*. Il plaisantait beaucoup sur Denon, qui avait voulu savoir quel goût avaient ces bêtes-là (non pas les psylles, les serpens). Junot prétendait que celui qu'il mangea, lors de son initiation, s'accrocha à son menton, et ne voulut pas lâcher prise, sa queue ayant fait cinq ou six tours après ce menton qui, dans le fait, était démesurément long. En parlant de serpens, le premier consul nous raconta, ce même jour, en nous promenant dans les allées dépouillées de feuilles du Jardin des Plantes, une petite histoire assez drôle, qui était arrivée dans sa propre maison, au Caire. Junot me l'a répétée depuis beaucoup plus en détail.

Un matin, étant à déjeuner, on vint à parler des serpens et des psylles. Le général en chef dit qu'il

(1) Napoléon n'aimait pas Alfieri, et cette âcreté dans son jugement est tout-à-fait partiale. Il ne faut pas la prendre pour guide. J'ai eu souvent des discussions avec Napoléon à cet égard, entre autres sur l'*Agamemnon* de Lemercier et sur celui d'Alfieri. La chose fut drôle, car il n'aimait ni l'un ni l'autre.

ne croyait qu'aux serpens. « Je crois bien, ajouta-« t-il, qu'il y a des charlatans en Égypte comme « partout ailleurs. Les psylles ont même plus de « facilité à exercer ici leur talent de jongleurs que « nos hommes à baguette de coudrier n'en ont en « France pour trouver un ruisseau; et, lorsqu'un « psylle dit qu'il va manger un serpent, je crois « qu'il trouve plus de badauds encore que l'autre « n'en attraperait sur le Pont-Neuf.

— Je vous assure, mon général, lui dit Junot, que j'ai vu faire à ces hommes-là des choses inconcevables. Croyez que je ne suis pas plus crédule qu'un autre. J'ai vu, entre autres, le chef de ces animaux-là faire des actions inimaginables.

— « Qui? le chef des serpens! dit le général en chef.

— Non, mon général, répondit Junot, le chef des psylles. Vous pouvez me railler, mais je vous réponds qu'il vous étonnerait si vous le voyiez opérer.

— « Je te dis que ce sont des charlatans, et pas « autre chose. Tiens! tu vas en avoir la preuve. « Allez sur-le-champ chez le chef des psylles, dit-« il à un domestique interprète; qu'il vienne avec « deux de ses gens. »

Le chef des psylles accourut à l'instant même. Aussitôt qu'il fut arrivé, le général en chef lui dit, par le moyen du truchement : « Il y a un serpent « dans cette maison; trouve-le, et tu auras deux

13.

« sequins (12 francs) (1) pour toi et autant pour tes « gens. »

Le psylle se prosterna et demanda deux baquets remplis d'eau. Lorsqu'ils furent devant lui, il se déshabilla en entier et demeura nu comme à l'heure de sa naissance : puis il remplit sa bouche d'eau, se coucha à plat ventre, et se mettant à ramper comme le reptile qu'il cherchait, il lançait en même temps, en serrant les dents, l'eau dont sa bouche était remplie ; ce qui imitait le sifflement du serpent. Lorsqu'il eut ainsi parcouru le rez-de-chaussée de la maison, il vint, tout nu, tout sale et tout crotté qu'il était, après avoir balayé avec son ventre toute une partie de la maison, et, se plaçant devant le général en chef, il lui dit en riant comme un vrai sauvage :

« Mafiche... mafiche (2).... » Ce qui signifie : « Il n'y en a pas. »

Le général en chef se mit à rire aussi, et dit : « Comment, diable! est-ce que cet imbécile-là au- « rait en effet quelque raison de faire le savant ? » Il recommanda à l'interprète de bien expliquer au psylle que l'on avait vu le serpent.

« Oh ! je le sais bien, répondit le psylle : je l'ai senti en entrant dans la maison.

(1) Le sequin *zemeraboub* du Caire vaut 180 parats, ou 6 francs 40 centimes.

(2) J'écris peut-être mal le mot, mais je ne suis pas forcée de connaître l'orthographe arabe.

— « Nous y voilà ! dit le général en chef ; voilà « la comédie qui commence. Eh bien ! cherches-le, « ton serpent, et, si tu le trouves, je te donne deux « sequins de plus. »

Voilà le psylle se remettant sur son ventre, et inondant la maison de son eau. Il grimpa, en faisant la même manœuvre, un escalier qui menait à un étage supérieur dans lequel logeait Bourrienne. Il y avait un long corridor fort obscur sur lequel ouvraient plusieurs chambres. Ce corridor n'était éclairé que par une lucarne qui donnait sur la campagne ; au bas de cette lucarne était une fontaine que les domestiques avaient placée dans cet endroit comme étant le lieu le plus frais de la maison. La lucarne, qui servait de fenêtre, était assez grande pour que l'on pût, d'une extrémité du corridor, distinguer l'azur parfait de ce beau ciel d'Égypte constamment bleu.

En arrivant sur le palier de ce corridor, le psylle s'arrêta et parut ému. Il était suivi de toute une troupe de curieux qui entouraient le général en chef. Quant à lui, il ne perdait pas le psylle de vue, et était bien décidé à le prendre sur le fait, s'il osait tenter une jonglerie. Lorsqu'il le vit frémir et fermer les yeux :

« Voilà ton homme qui entre dans son rôle, » dit-il à Junot.

En effet, le psylle était dans un état vraiment extraordinaire. Il était habituellement pâle, comme toutes ces peaux basanées ; mais il le devenait visi-

blement à chaque moment. Il redemanda de l'eau, s'en lava tout le corps, la relança de plus belle en sifflant, mais cette fois d'une manière particulière. Il regarda des deux côtés du palier, le corridor étant partagé en deux ; puis il fit un geste de la main pour recommander le silence, et se mit à ramper dans le corridor à droite, qui était la partie la plus sombre. Quand il eut fait, non pas quelques pas, mais quelques rampades, il dit tout bas, après avoir jeté une bouffée d'eau :

« Il est là !

— « Je serais charmé d'avoir le plaisir de lui « faire les honneurs de l'hospitalité, dit le géné-« ral en chef. Mais, mon ami, je crois que tu te « moques de nous. Savez-vous que cet animal, avec « ses chansons en sifflets, nous mystifie complète-« ment depuis une heure, en nous faisant courir « sans parapluie après son serpent imaginaire ? »

Le psylle allait toujours son train, rampant et sifflant : tout à coup, on vit se dessiner sur ce pur azur qui paraissait à travers la lucarne donnant sur la campagne, un corps noir et rond comme une branche d'arbre. A sa vue le psylle redoubla les immersions sifflantes, auxquelles le serpent (car c'était un beau serpent, point postiche, bien vivant, de six pieds de longueur environ) répondit en vrai confrère ; il déroula ses longs anneaux qui entouraient la fontaine, et s'avança vers le psylle en sifflant à son tour, mais d'une manière bien autrement aiguë. Junot m'a dit que les yeux du serpent

brillaient, dans le fond de ce corridor sombre, d'un feu presque sanglant. Il se glissa le long de la fontaine, et s'arrêta ; puis on entendit un petit bruit, c'était le reptile qui se levait. Le psylle ne pouvait pas se lever, parce qu'il n'avait pas de queue ; mais il se dressa à moitié, et ses deux acolytes l'imitèrent : alors il fit un mouvement. Le serpent s'élança sur lui ; le psylle, qui attendait, à ce qu'il paraît, que le serpent l'attaquât, le saisit au moment même avec une adresse toute particulière ; et, ce qui est peu facile à comprendre, il le prit d'une seule main en le serrant au-dessous de la mâchoire, avec une telle force, que le serpent fut contraint de l'ouvrir : alors le psylle lui cracha dans sa gueule. Cela seul fut, pour ainsi dire, d'un effet magique. Le reptile parut frappé de mort. Le psylle lui fit ensuite je ne sais quelle opération pour ôter de ses dents, ou plutôt de ses gencives, le venin renfermé dans de petites vésicules ; puis il prit le serpent, joua avec lui, le mit autour de son cou, le fit danser, et finit par le manger tout vivant.

« Eh bien ! mon général, qu'avez-vous à dire de cette aventure ? » demanda Junot au général en chef.

— « Que veux-tu que je réponde à un effet du « hasard ? Ton psylle est un heureux charlatan ; « voilà tout. »

CHAPITRE IX.

Étude d'hommes nouveaux. — Mes dîners. — Conseils du premier consul, et rapprochemens dans la société. — Les jours des consuls. — La maison de Cambacérès. — M. d'Aigrefeuille et M. Monvel. — Un dîner chez Cambacérès et les merles corses. — Les gastronomes dans l'exerciec de leurs fonctions. — Les solliciteurs chez le second consul. — Mademoiselle de Montferrier et M. Bastarrêche. — La *Belle et la Bête*. — Mot de Bonaparte. — *La cour* du second consul, et promenade au Palais-Royal. — Le futur et la dinde aux truffes. — M. de Souza et sa perruque. — Le diplomate en enfant de chœur. — Scène de comédie chez Cambacérès. — Le général Mortier et sa famille. — Les deux frères de Berthier.

Les Mémoires contemporains ne sont autre chose que de nombreuses galeries, dans lesquelles se trouvent, d'un côté beaucoup de portraits, et dans l'autre partie des fenêtres ouvertes sur le temps passé. Celui qui construit ces galeries, qui les orne, doit donc être bien attentif à faire ses personnages ressemblans, à multiplier les portraits et à ouvrir le plus de fenêtres qu'il peut sur le théâtre où se jouaient les événemens qu'il a vus. On rentre ainsi

dans la vie : c'est quelquefois, souvent même, sans plaisir et surtout sans bonheur, mais ce n'est jamais sans curiosité.

Pendant les trois mois qui suivirent mon mariage, il ne se passait pas un jour sans que Junot me présentât plusieurs de ses amis et une foule de ses connaissances. J'étais habituée à voir beaucoup de monde chez ma mère : sa société était nombreuse; mais ici c'était tout autre chose. Lorsque, par exemple, je donnais à dîner, la liste des invités n'était jamais moindre de vingt-huit ou trente personnes; et le soir, pendant trois heures, plus de cent figures presque inconnues passaient devant mon fauteuil, avec l'obligation imposée à moi par moi-même de recevoir une politesse. Ma mère, qui vint m'installer dans mes fonctions de maîtresse de maison, trouva que je ne m'en acquittais pas trop mal : « d'autant, me dit-elle, que je ne le conçois guère; car pour ma part je te promets que, comme spectatrice seulement, j'ai bien assez de la vue d'une seule de ces soirées. Je serais malade pendant huit jours, s'il me fallait être à une telle question. »

Pendant quelque temps je fus de l'avis de ma mère, je souffrais aussi de voir tant de visages différens qui ne m'offraient jamais une expression d'intérêt; et puis ce bruit de *vent* dans lequel n'existe aucun son, tout cela me fatiguait. Mais je changeai de sentiment. A peine un mois s'était-il écoulé, à partir du jour où je voulus voir tout ce

qui m'entourait sous un aspect brillant, et surtout brillant avec profondeur et non pas seulement en surface, que j'avoue que je fus non-seulement contente, mais heureuse du parti que j'avais pris. J'ai l'esprit observateur, quoique je sois fort vive; et c'est pour moi une véritable jouissance que de me mettre à faire le tour de quelqu'un que je vois pour la première fois, non pas par aucune intention maligne (mon caractère n'a rien de méchant), mais par une vive *curiosité*. Cette dénomination conviendrait peut-être mieux à l'esprit d'une femme, m'observera-t-on? soit; ce sera comme l'on voudra. Je ne tiens pas le moins du monde à ces petites choses que je vois mettre à si haut prix ou à si grande peine. Mon esprit sera curieux et point observateur, si l'on trouve qu'une femme ne doit pas s'aviser d'usurper, pour ce qui la regarde, de nom aussi respectable que celui d'observateur donné à son esprit. Quoi qu'il en soit, je me mis avec un plaisir véritable à la recherche d'une foule de renseignemens relatifs à tel ou tel individu qui m'était présenté, et dont le nom depuis long-temps frappait mon oreille dans le monde et mes yeux dans les journaux. Junot, à qui je confiai ma nouvelle manière de voir ma position, m'en félicita sincèrement, et me promit de m'aider lorsque je serais arrêtée dans mes recherches. J'acceptai; et dès le second mois de mon mariage, je me créai un monde dans ce même monde où je vivais quelquefois fort ennuyée en apparence et véritablement

fort divertie. Il existait alors peu de maisons ouvertes dans Paris : les ministres et les autorités avaient seuls ce privilége ; encore n'était-ce que par des réceptions dans le genre de celles du quintidi aux Tuileries que ces maisons se distinguaient des autres. Je voulus commencer une réforme, si je puis employer ce mot dans cette occasion ; et je le dis au premier consul, un jour où il me parlait de son désir de voir la société de Paris plus communicative entre elle et les personnes du gouvernement.

« Eh bien ! faites cela, et vous serez une aima-
« ble petite femme, me dit le général Bonaparte.
« Vous obtiendrez du succès, si vous le tentez ; car
« vous savez ce que c'est que de tenir un salon.
« Faites voir au citoyen Cambacérès qu'il ne suffit
« pas seulement pour cela de donner à dîner. »

Le consul Cambacérès avait pris deux jours dans la semaine pour recevoir, le mardi et le samedi. Le troisième consul avait aussi deux jours : je ne me rappelle plus lesquels. Quant à Cambacérès, l'ouverture de sa maison fit grand bruit ; et longtemps elle eut une réputation, qui a pu être méritée pendant les premiers six mois de l'an IX, mais qui devint ensuite fort usurpée. A cette époque, il n'y avait rien de semblable à l'hôtel du consul Cambacérès ; mais il fut bientôt non-seulement imité, mais surpassé.

On recevait ordinairement une invitation à dîner le surlendemain du jour où l'on avait été lui

faire une visite. Mais il faut dire quelques mots sur la manière dont sa maison était composée.

Il avait auprès de lui, immédiatement attachés à sa personne, M. de Lavollée et M. Monvel, tous deux en qualité de secrétaires. M. de Châteauneuf et M. d'Aigrefeuille n'avaient aucune fonction, mais ils avaient volontairement choisi celle de chambellan; et tout aussitôt qu'on annonçait une femme, l'un de ces messieurs accourait à la porte pour lui donner la main.

J'avais beaucoup d'amitié pour le consul Cambacérès; je la lui ai conservée lorsqu'il devint archichancelier de l'empire; et cette amitié a résisté à l'absence, à l'éloignement, et il l'a retrouvée de même lorsqu'il vint me voir à son retour de Hollande : mais je ne puis m'empêcher de dire que sa maison avait le pouvoir de frapper d'une sorte de léthargie, provoquée par un air tout imprégné d'ennui que l'on respirait aussitôt que l'on mettait le pied sur le perron de l'hôtel. Il était impossible cependant d'être plus poli, plus prévenant envers toutes les personnes qui allaient chez lui. Cette prévenance dans l'acceuil se rencontrait, comme cela se voit toujours, jusque dans le suisse de la porte, qui montre un bon visage au nez des chevaux, parce que le maître est poli et gracieux envers ses convives. Je dois mieux qu'une autre parler de cette bienveillance générale de la maison du second consul, car personne n'en ressentit l'effet plus que moi. Aussitôt que j'arrivais, M. d'Aigrefeuille me

prenait la main, me conduisait au consul, qui avançait de trois pas au-devant de moi ; et lorsque les complimens étaient échangés, il me trouvait la place la plus abritée dans l'hiver, la plus fraîche dans l'été, et la plus honorable en toutes saisons, parce qu'il avait pour moi une vieille et bonne affection. Je la rencontrais moins dans M. Duvidal de Montferrier, neveu ou plutôt petit-cousin du consul Cambacérès ; mais c'était cependant la même politesse dans les manières. En tout il est impossible de rencontrer un plus parfait accord pour bien recevoir et surtout pour témoigner qu'on le voulait, que dans la maison du consul Cambacérès. Eh bien ! malgré cela, c'était l'ennui le plus profond ; une sorte de sommeil s'emparait de nos yeux, comme si l'on fût entré dans le palais de Morphée. Au surplus, Cambacérès n'était pas exigeant. A peine le café était-il pris, qu'il vous voyait sans peine vous glisser derrière les groupes serrés de juges, de suppléans, de greffiers, d'employés à tous les parquets de la France, qui se seraient crus bien plus dignes d'être pendus que ceux qu'ils jugeaient tous les jours, s'ils avaient manqué un samedi ou un mardi de faire leur révérence au second consul ; il semble que dès cette époque ils préjugeaient l'archi-chancelier de l'empire. Il est vrai de dire que dès-lors aussi Cambacérès, en sa qualité du plus habile jurisconsulte de France, avec Tronchet et quelques autres, avait de fréquens rapports avec tous les légistes, les juges des diffé-

rens tribunaux, le sénat et le corps législatif. Les ministres y allaient bien, mais peu. Le troisième consul avait dans sa juridiction ce qui plus tard fut aussi son domaine, c'est-à-dire la partie financière et un peu la partie administrative. Que de figures originales ont passé devant mes yeux dans ces deux maisons ! Que de mécomptes j'ai éprouvés ! Quelquefois j'entendais annoncer un nom bien fameux dans nos annales révolutionnaires ; je l'examinais : je trouvais d'abord un extérieur repoussant. J'ai été souvent pendant tout le temps du dîner à côté du même personnage, et ce temps n'était jamais court chez Cambacérès ; je causais avec ce monsieur, je l'écoutais parler, et je demeurais stupéfaite en trouvant une nullité complète dans l'énonciation de la plus simple des choses. Cela me surprit. « Je dois me tromper, » dis-je à Cambacérès un jour, après avoir écouté pendant une demi-heure plus de balourdises qu'un homme n'en peut dire. « Pas du tout, me répondit-il. La réputation de cet homme a été faite par le hasard. Il s'est trouvé à côté de l'occasion, et, par une sorte d'instinct, il l'a prise aux cheveux. Mais à présent il n'est plus bon qu'à être greffier dans une justice de paix, et cependant il a de hautes prétentions, il veut être préfet. Ce moment est un de ceux qui nous donne le plus de mal, ajouta-t-il : *nous passons au crible.* — Eh bien ! lui dis-je, après avoir regardé attentivement cet homme, voilà un ennemi pour le gouvernement consulaire. Il est sot et il a l'air méchant ; c'est un

caractère à rancune. » Cambacérès prit son lorgnon (il n'y voyait pas à quatre pas), et se mit à rire après avoir considéré mon monsieur. « Vous avez raison, » me dit-il.

Cet homme a figuré dans la conspiration de George deux ans plus tard.

Cambacérès n'avait jamais plus de vingt-cinq personnes à dîner, peu de femmes, et jamais plus de deux de celles qui étaient considérables par la place de leurs maris, afin de ne faire aucune jalousie en ne plaçant pas auprès de lui une personne qui aurait pu y prétendre. Il m'expliqua cette petite observance très-régulière du protocole d'étiquette adoptée chez lui. A cette époque, son cuisinier était très-bon et ses dîners fort soignés. Le maître de la maison ne servait pas. Les valets de chambre et le maître d'hôtel étaient chargés de ce soin. C'était une grande innovation dans la manière de traiter ses convives. J'avoue, du reste, qu'elle me plaisait. On plaçait ordinairement devant Cambacérès un immense pâté aux truffes, soit de foies gras, soit de laitances de carpes, et alors il faisait la politesse d'en offrir à tout le monde, ainsi que d'un grand soufflé à la vanille au moment de l'entremets. Quelquefois il faisait les honneurs d'un plat de gibier rare pour la saison. Je me rappelle qu'un jour il me fit remarquer des perdrix et des bartavelles, ou je ne sais quels oiseaux fort estimés, que Joseph Bonaparte lui avait envoyés avec des merles de Corse. Ces derniers devaient être mangés immédiatement aussi. Dès que

le maître-d'hôtel eut placé le rôti devant Cambacérès, il me servit ainsi que sa voisine de gauche; puis prenant un des oiseaux :

« D'Aigrefeuille, dit-il en savourant du nez et des yeux le parfum beaucoup trop *parfumé* du merle et sa blanche et délicate graisse, je vous envoie un merle. Un merle, entendez-vous bien ?

— Je vous remercie, citoyen consul, tout à l'heure. »

Il était aux prises dans le même moment avec une dinde aux truffes presque de sa taille, dont il plaçait en sûreté *les sots l'y laissent* (1).

A ce mot de *tout à l'heure*, Cambacérès laisse presque tomber la fourchette à découper qui tenait le merle, et regardant d'Aigrefeuille d'un œil courroucé :

« Qu'est-ce à dire ? tout à l'heure!..... tout à l'heure!!... »

Je crus d'abord, comme tout le monde, que Cambacérès, très-pointilleux sur l'étiquette à observer à sa table, s'était formalisé du mot un peu familier de son vieil ami. Mais vraiment il pensait bien à cela.

« Tout à l'heure! reprit-il encore; » et remettant

(1) C'est une très-petite partie du dos de la bête, mais fort estimée. En général, les gourmands se la réservent toujours lorsqu'ils servent. Comme elle est fort connue maintenant, on l'appelle : *les sots l'y laissent*. C'est surtout excellent dans les bêtes truffées.

le merle sur l'assiette que présentait le valet de chambre :

« Il n'est pas ici question de dinde ni de truffes : il faut manger cette bête-là à l'instant même. Tout à l'heure ! Ce serait vraiment un beau morceau, tout à l'heure. »

Rien ne vaudra jamais, dans aucune des figures de Calot ou d'Hogarth, l'expression de celle de d'Aigrefeuille en mangeant le merle. Ses gros yeux ronds et verts roulaient avec un contentement d'une telle nature qu'il était difficile de n'en pas rire. Quant à Cambacérès, il prenait l'affaire au plus grand sérieux, et regardait opérer d'Aigrefeuille, son lorgnon braqué sur la face rubiconde et nourrie de bisques du vieux gourmand, comme il aurait examiné une nouvelle édition des Pandectes inconnue jusqu'à nous.

« Eh bien ! » lui dit-il enfin lorsque la dernière patte fut remise sur l'assiette.

« Parfait, succulent, délicieux !

— Alors, allez me chercher celui qui est à la broche, dit Cambacérès avec un accent de résignation vraiment comique ; je vais essayer d'en manger une aile ou deux ; mais je suis si malade, madame Junot, que je ne sais en vérité si je pourrai avaler une seule bouchée. » C'était son habitude de commencer à se plaindre en se mettant à table ; il disait tout ce qu'il avait souffert depuis le matin. C'était presque toujours des coliques ; il ne faisait grâce d'aucun détail, et surtout de ce qui l'avait

soulagé. Du reste, je n'étais pas privilégiée, et tous les convives ont eu les mêmes communications. Le résultat de tout cela, c'est qu'il finissait par dîner parfaitement bien.

C'était un homme remarquable comme jurisconsulte, ainsi que tout le monde le sait; mais ce qui est moins connu, c'est qu'il était d'une rare amabilité. Il contait avec grace, et mettait dans sa narration un tour neuf et gracieux, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans des phrases sortant d'une bouche de pain d'épice comme la figure à laquelle elle appartenait. Cambacérès était un homme aimable enfin. On a beaucoup parlé de sa conduite pendant la révolution; je ne chercherai pas à l'excuser. Je n'aime pas les années sanguinaires auxquelles se rattache son nom; je hais même tout ce qui peut les rappeler : mais je voudrais, quelque difficile que cela soit, que Cambacérès pût être justifié du reproche que peuvent mériter les hommes de cette époque. Napoléon n'aimait pas non plus 93; et j'ai entendu son opinion à cet égard relativement à Cambacérès et à son fameux vote. Napoléon l'excusait, en disant que la condamnation du roi une fois prononcée, l'intérêt de la France, et surtout de Paris, était que la sentence fût exécutée aussitôt. Il était fortement contre la sentence par exemple, et cela bien avant qu'il eût seulement la moindre pensée que sa cause à lui-même serait un jour celle des souverains; et jamais je ne l'ai entendu prononcer le nom de Louis XVI sans

qu'il y joignît l'épithète de *malheureux roi!* Il disait seulement, je le répète : qu'une fois la chose faite, c'est-à-dire la condamnation prononcée, le salut de la France dépendait de la conclusion de ce terrible drame. Mais il était contre cette même résolution, prise, disait-il, injustement envers un homme qui n'était coupable que du crime des autres. Je transmets ici son opinion, parce que je pense que sur une matière aussi grave et qui tient d'aussi près à ses destinées, puisqu'elle influe encore sur celles de la France aujourd'hui même, après trente-huit années d'intervalle, elle doit être pour nous d'un intérêt qu'il est difficile de décliner.

Mais tout en respectant beaucoup les opinions générales de Napoléon, parce que son vaste génie m'impose l'admiration et la docilité, lorsqu'il s'agit de décider sur des sujets à une portée à laquelle ma faible vue ne peut atteindre, je me réserve le droit d'être moi-même dans des circonstances où mon cœur, mon ame servent de fanal à mon jugement. Ainsi donc il m'est impossible de partager son opinion, lorsqu'il parle de la nécessité d'accélérer un événement déjà bien malheureux. Je laisse de côté toutes les considérations politiques, je n'en veux voir aucune. Que des hommes égarés par un fanatisme pur, un amour de la sainte liberté, aient été entraînés, comme Valazé, Vergniaud, Fonfrède, à donner leur voix dans le jugement de Louis XVI; ils étaient jeunes, en-

thousiastes ; ils rêvaient une utopie et croyaient y arriver par un sacrifice, et un holocauste dont ils gémissaient en l'offrant : mais que d'autres, plus sérieux dans l'emploi de la vie, abusent du droit que Dieu leur a donné d'exercer leur pouvoir d'homme pour rendre irréparable la perte d'un infortuné, voilà ce qui me trouve sévère, voilà ce qui me trouble et m'afflige ; car il m'est impossible de séparer cette pensée du jugement que je porte sur un homme que j'aime et dans lequel mon œil sans prévention a reconnu de grandes et de belles qualités : pourquoi les a-t-il ternies par une seule heure de sa vie ? On dit qu'il a eu de cruels remords ; oui, je le crois. Je crois que, dans la solitude silencieuse de ses nuits, il devait frémir lorsque trois coups venaient à sonner près de son lit ! Ils lui rappelaient cette veillée sinistre où, s'élançant à la tribune, il assena le coup sur la tête de la victime, en demandant l'exécution du décret de mort dans les vingt-quatre heures. Le plus grand des criminels obtient un pourvoi, ou du moins quelques jours, quelques heures de sursis : la motion de la nuit prévaut sur la demande qui en est faite, et Louis XVI ne put obtenir 60 heures de délai. Je ne suis pas assez habile en raisonnemens politiques pour comprendre la nécessité absolue d'une telle rigueur ; je ne cherche pas à la mettre à la portée de mon intelligence. Cette rigueur me fait mal ; je le sens, et voilà tout. Elle me fait ensuite plus souffrir, parce que je suis

obligée d'unir à cette souffrance le souvenir d'un homme que j'aimais et qui le méritait. Et puis il y avait une particularité que la malveillance n'a pas laissé échapper, et vraiment pernicieuse pour ses amis.

Cambacérès était conseiller en la cour des comptes, aides et finances du Languedoc. Lorsque M. le comte de Périgord (1) présida les états de cette province, dont il était commandant, en 1786, Cambacérès était dans un état malheureux. M. de Périgord, toujours bon et secourable, demanda et obtint pour le conseiller presque indigent une pension sans retenue de la modique somme de deux cents francs. Son père en touchait une autre en même temps, mais plus considérable; elle était de deux mille francs et affectée sur la loterie royale.

J'ai déjà dit que Cambacérès était fort obligeant. Tout ce qui arrivait à Paris, venant du Languedoc, était surtout accueilli par lui avec une aménité d'autant plus inappréciable qu'elle était dégagée de ce vernis de politesse du monde, fanal trop souvent trompeur qui vous fait chavirer quand vous croyez naviguer sur une mer amie. J'ai connu des Languedociens qui allaient d'abord à l'hôtel de

(1) M. le comte de Périgord, prince de Chalais, oncle de M. de Talleyrand et frère de l'archevêque de Reims. C'est de lui que j'ai parlé au premier volume de ces Mémoires. Il était ami intime de ma mère.

Cambacérès en descendant de la diligence. Il les accueillait parfaitement, lisait leur pétition, puis leur disait : Je ne puis faire ce que vous demandez, parce que j'ai promis à un autre ; mais voici comment il faut que vous fassiez pour réparer ce contre-temps. Et il leur expliquait comme quoi ils devaient solliciter à un autre ministère pour une autre place ; alors il les servait, les recommandait ; et les solliciteurs s'en retournaient heureux, même en n'obtenant rien, parce qu'ils n'avaient pas été trompés. Cette probité est rare dans un homme en place. J'ai beaucoup vécu dans cette région du pouvoir, et je crois avoir le droit de dire que Cambacérès était un honnête homme, parce que j'ai examiné ses pareils en puissance, et que nul ne m'a présenté cette bonne foi positive, dont au reste bien des voix peuvent comme moi rendre témoignage.

Sa figure était extraordinairement laide. Elle avait une expression unique dans son genre ; mais ce qui était plus original, c'est-à-dire moins connu, car le mot original ne lui va pas ; il donne l'idée d'une chose piquante, et ce n'est pas cela : c'est plutôt une chose habituelle à l'œil... je veux parler de son ensemble général. Cette démarche lente, régulière, cette parole accentuée par cadence, quoique méridionale, tout jusqu'au regard, mettant trois fois le temps des autres pour arriver au même but, tout allait admirablement avec sa longue figure dans laquelle se trouvait un long nez, un long menton, et puis cette peau jaune sans nulle apparence

qu'il y eût circulation d'une matière tant soit peu rouge sous son tissu cellulaire. Il existait ensuite autour de Cambacérès une conformité avec lui-même, dont certainement il est à croire que jamais il ne s'est occupé, mais qui ajoutait d'une manière fantastique à l'effet qu'il produisait. C'était la coupe et la couleur de son habit, la forme de sa perruque; ses manchettes, dans un temps où cela était tellement inusité, ainsi qu'un jabot, qu'il fallut en donner fort au long explication à la jolie dame de V.....s le jour où elle lui fut présentée. C'était sa maison, ses salons remplis de gens qu'on ne rencontrait jamais que là; c'était sa personne elle-même, se promenant gravement dans les galeries du Palais-Royal, qui alors était le palais *Égalité*, et par cette raison recevait sous ses arcades toutes les personnes joyeuses ou tristes qui voulaient bien y venir. C'était lui, Cambacérès, le second consul, ayant l'habit brodé, la manchette, la culotte courte, les bas de soie, le soulier ciré au vernis anglais, fermé de la boucle d'or, le chef couvert d'une perruque à queue et recouvert d'un chapeau à trois cornes, bien planté, bien établi, et narguant de là les titus et les petits chapeaux des incroyables. C'était d'Aigrefeuille portant son habit bleu de ciel en velours ras, aux boutons de strass, avec sa grosse et ronde figure toujours luisante comme s'il sortait de l'eau, regardant sous le nez les demoiselles de joie qui riaient au sien, avec ses gros yeux ronds et brillans comme ceux d'un chat. C'était Monvel habillé de noir de

la tête aux pieds, et à qui il ne manquait qu'une pleureuse à chaque manche pour lui faire demander lequel était mort de sa mère ou de son grand-père, d'autant que ce costume lugubre encadrait une figure qui n'était pas gaie, comme on sait. C'était Lavollée aussi avec sa jeune figure au milieu d'un habit habillé. Enfin tout cela formait, avec Cambacérès, un tout qui ne se divisait jamais : voilà pourquoi j'en ai parlé en continuant son portrait comme j'aurais décrit un accessoire à son habit ou à sa coiffure. Il est possible aujourd'hui d'entendre dire sérieusement qu'on est allé se promener au Palais-Royal, qu'on a traversé les Tuileries en habit habillé, en costume quelconque, sans être pris pour un mardi-gras. Mais au temps non-seulement du consulat, mais même de l'empire, rien ne peut donner une juste idée des mœurs de l'époque relativement à ce que je viens de raconter de Cambacérès; car je ne plaisante pas, ainsi que peuvent se le rappeler tous ceux qui vivaient alors, en disant que presque tous les soirs le second consul allait, soit aux Tuileries, soit au palais Égalité, et cela en sortant du théâtre des Variétés ou Montausier, comme on l'appelait, ou bien encore de l'Opéra : car il ne manquait pas un soir d'aller au spectacle. Je demande en même temps à ceux qui l'ont vu comme moi, quelle immense et choquante disparate cela faisait avec tout ce qui entourait cette étrange troupe de cinq ou six hommes, marchant gravement à la suite de leur chef, devisant avec

un parler aussi lent, aussi retenu, que s'ils eussent été des disciples de Platon le suivant à Sunium. A cette époque, le costume des hommes était surtout en opposition entière avec l'habit habillé. Il y avait toute la jeune génération, par exemple, qui ne connaissait ce costume que pour l'avoir vu au théâtre; et encore Molé ne l'avait-il repris, ainsi que Fleury, que depuis très-peu de temps. Le premier consul avait quelquefois de l'humeur de ce qui lui revenait à l'égard de Cambacérès. Je l'ai vu même une fois en colère en écoutant la traduction d'un passage des journaux anglais. On ridiculisait le second consul, et du second au premier la distance n'étant pas longue, le journaliste ennemi ne l'avait pas regardé comme obstacle. Le premier consul frappa du pied, et dit à Joséphine :

« Il faut te mêler de cela, entends-tu? Il n'y a « qu'une femme qui puisse dire à un homme qu'il « est ridicule. Si je m'en mêle, je lui dirai, moi, « qu'il est fou. »

Je ne sais si madame Bonaparte a réussi à bien dire au consul Cambacérès qu'il était ridicule; mais ce que je sais, c'est que, tout en étant toujours un homme fort distingué par son savoir, sa politesse et ses dîners, il est toujours demeuré ce qui fâchait si fort le premier consul.

Cambacérès avait une nièce charmante qu'on appelait madame Bastarrêche. Elle était fille de M. Duvidal de Mont-Ferrier, et par conséquent sa petite-cousine. J'ai toujours été étonnée qu'il ne la

chargeât pas de faire les honneurs de sa maison. Mais peut-être était-il effrayé à l'aspect de son acolyte qu'il était difficile d'exclure ; car c'était le mari, et pourquoi ne pas dire le magot? le plus jaloux qui fût sur la terre. Dans les choses que notre esprit peut difficilement comprendre, il en est de plus obscures encore que les autres, et celle-là est du nombre ; je veux parler du mariage de mademoiselle Rose de Mont-Ferrier avec monsieur Bastarrêche, banquier de Baïonne, mais établi à Paris, associé de M. Jubié, possesseur d'une grande fortune, et le plus effroyable des monstres.

Il est impossible de faire un portrait ressemblant de ce qu'était mademoiselle Rose de Mont-Ferrier à l'âge de dix-huit ans, parce que le charme de sa personne était surtout dans une taille de nymphe et une fraîcheur qu'aucune comparaison ne peut peindre. C'était de cette fraîcheur, que devait donner le fard de beauté, que *Plus belle que fée* allait chercher au péril de sa vie. J'aimais mieux son teint (celui de madame Bastarrêche : je n'ai pas connu *Plus belle que fée*) que celui de madame Murat. Il y avait dans la peau de madame Bastarrêche une animation, une chaleur de coloris, qui rappelait sans métaphore la fleur dont elle portait le nom, et le velouté de la pêche. Et puis elle avait l'esprit d'avoir, dans ce frais visage, des yeux et des traits qui enfin faisaient d'elle une charmante jeune fille. Cambacérès étant parvenu à une haute fortune, tout faisait présumer que mademoiselle

de Mont-Ferrier ferait un brillant mariage, lorsque tout à coup le bruit courut que M. Duvidal de de Mont-Ferrier, en allant à Montpellier, s'était arrêté dans un château enchanté, qu'il avait vu un bon souper, qu'il n'avait pu résister à la tentation; mais qu'au milieu de l'expédition d'une superbe dinde aux truffes, il avait vu arriver un monstre effroyable qui lui avait dit qu'il eût à lui donner sa fille pour femme, ou qu'il allait le manger tout à l'heure; qu'il était précisément gros et gras, et que cela ferait même mieux son affaire que la jeune fille. M. Duvidal de Mont-Ferrier objecta en tremblant qu'il ne serait certainement pas aussi bon, ni aussi tendre, ni aussi bien truffé que l'individu dont il n'avait encore levé qu'une aile, et que, si sa grandeur voulait, il allait lui servir l'autre : mais le monstre ne voulait pas de dinde; il voulait une jolie et spirituelle personne. Et le père, craignant d'être croqué, s'empressa de dire *oui*; et le mariage se fit.

Croyez-vous que ce soit moi qui aie fait ce petit apologue? point du tout; c'est le premier consul lui-même. Je ne sais comment ce mariage de mademoiselle de Mont-Ferrier lui mit la bile en mouvement. Mais bien long-temps encore, même après la mort de M. Bastarrêche, il ne pouvait pardonner à Cambacérès d'avoir laissé faire ce mariage : « C'est la Belle et la Bête, » disait-il. Mais un mot charmant du premier consul, relativement à ce même mariage, fut celui qu'il dit en appre-

nant avec surprise, ainsi que tout Paris, que la jeune personne épousait M. Bastarrêche sans répugnance. Avec cette nouvelle circulaient les détails de la corbeille, du trousseau; on ne parlait que des diamans, des perles, des bijoux sans nombre donnés par *Azor:* « Ah! dit le premier consul, « *le présent fait oublier le futur.* »

La première fois que je vis M. Bastarrêche, il me fit peur. Sa laideur était non-seulement des plus amères, mais il était monstrueux de difformité, et puis l'expression de sa figure avait quelque chose de véritablement effrayant. Il était placé à côté de moi chez le consul Cambacérès, un jour où j'y dînais. Je me rappelle ce quart d'heure de supplice, avec d'autant plus de raison que j'étais enceinte et que la vue de cet homme me faisait peur à en devenir pâle. Ajoutez à toutes ses perfections qu'il tuait les perdrix au vol.

Il avait été mis au court-bouillon, je crois, dans son enfance; du moins ai-je entendu dire qu'étant un jour dans une baignoire faite en sabot, de ces baignoires qui ont le fourneau servant à chauffer l'eau par dessous la baignoire même, il fut fort échaudé. La bonne avait, dit-on, un amoureux qu'elle allait entretenir, selon la louable coutume des bonnes, tandis que son enfant était dans le bain. Comme il n'avait que sept ans, elle inspecta la hauteur de l'eau afin que le petit ne se noyât pas. Mais comme on ne pense pas à tout, elle ne songea pas qu'il pouvait rôtir : le moyen, dans le fait,

d'aller s'imaginer qu'on va rôtir dans un bain? Ce fut cependant ce qui arriva au pauvre petit Bastarrêche. Le feu avait été oublié dans le fourneau de la baignoire; la bonne une fois partie et la porte fermée, l'enfant ne s'aperçut pas d'abord de la chaleur croissante de l'eau, mais bientôt elle le brûla. Il appela; on ne l'entendit pas. Il voulut sortir de la baignoire; mais il était trop petit. Enfin l'eau venant à frémir, et le pauvre enfant ne pouvant plus supporter son martyre, poussa de tels cris qu'on vint à son secours, mais il était trop tard : M. Bastarrêche était cuit; il n'y avait plus qu'à dire : Servez chaud. Cependant il n'en mourut pas, et même on voit qu'il ne s'en portait pas plus mal, puisqu'il voulait se marier. Il était effrayant. Non-seulement il était contrefait outrageusement, mais sa bouche avait tourné, son nez s'était aussi mis de la partie, et de tout cela il résultait deux inconvéniens dont l'un était funeste pour autrui, c'était celui des parfums; l'autre faisait le divertissement des auditeurs, c'était la parole de Polichinelle dans sa plus grande exactitude. Cette douce et agréable voix disait des injures habituellement pour toutes paroles; car il faut ajouter à toutes les perfections de laideur que je viens de signaler, que le petit *rôti* était méchant comme un âne galeux. Enfin il avait probablement un talisman, car mademoiselle Rose Duvidal l'épousa sans trop pleurer; et en vérité je pleurais, moi, pour elle lorsque en sortant de l'Opéra je la voyais, si jeune, si

fraîche et si belle, s'appuyant sur la bosse de devant ou sur la bosse de derrière de son mari, et présenter ainsi l'image des deux extrêmes du beau et du laid.

Il faut, avant de quitter la maison du consul Cambacérès, dans laquelle je suis demeurée pendant tout ce chapitre, parce que son maître est un des personnages marquans de l'époque, que je raconte une petite aventure qui s'y est passée l'un des samedis de réception.

Il venait d'arriver à Paris un Portugais nommé don Alexandre de Souza, qui allait en ambassade à Rome, ou bien qui en venait; je ne me rappelle pas bien cette partie de sa position politique : il me souvient bien mieux de celle dans laquelle je l'ai vu.

Ce M. de Souza était un petit homme, haut de quatre pieds dix à onze pouces, ayant dans toute sa fluette personne une exiguité toute particulière : il était non-seulement maigre, mais sec à prendre feu. Il avait du reste tout-à-fait l'air d'un gentilhomme, et ses manières étaient celles d'un homme de qualité. Les autorités l'accueillirent avec toute la cordialité qu'on devait témoigner à *un ami* de nos *ennemis ;* et M. de Souza n'eut certes pas à se plaindre des Français, lors de son passage à Paris.

Le second consul ne voulait pas laisser échapper cette occasion de donner un dîner d'apparat. Il invita non-seulement les autorités qui pouvaient y prétendre par *hiérarchie de position,* mais bien aussi les personnes qu'il aimait le plus. Junot et

moi nous fûmes du nombre des admis, ainsi que quelques autres, tels que Duroc, Lannes et le général Mortier, aujourd'hui duc de Trévise, alors commandant la première division militaire. Je n'ai pas encore parlé de cet excellent homme et de sa femme, si bonne, si simple et si douce. C'est un sujet qui mérite une attention particulière. Je dirai seulement maintenant que le général Mortier était le chef de Junot, comme commandant la première division militaire, et Junot n'étant que commandant de Paris. Nos rapports étaient bons et nos relations amicales. Le général Mortier était ce qu'il est encore, le plus digne et le meilleur des hommes. Seulement à cette époque il était rieur comme un enfant, et souvent la dignité de l'épaulette de général commandant s'en trouvait compromise.

M. de Souza dînait donc un samedi chez le consul Cambacérès, et le général Mortier et Duroc y dînaient ainsi que nous. M. de Souza portait un magnifique habit de drap de Ségovie, brodé en or dans une perfection que nous ne pouvons atteindre en France. Un jabot de fine batiste sortait d'une manière imperceptible par le haut de l'habit, à la mode anglaise; et sur sa tête on voyait une perruque faite *à la Pitt*, pour bien mettre en principe que le Portugal était non-seulement le très-humble serviteur de l'Angleterre, mais encore qu'il serait bien fâché de ne pas être servilement celui du ministre.

Monsieur de Souza était assis à table à côté de

moi et de madame Jolivet, femme d'un conseiller d'état. L'étranger voyageur, malgré toutes les politesses dont il était comblé, ne se livrait pas le moins du monde. Il était phlegmatique par *raisonnement* dans la maison où il se trouvait. L'ennui qu'il paraissait éprouver sur cette terre républicaine se communiquait autour de lui sans faire néanmoins participer à sa nature; j'étouffais des bâillemens en répondant à quelques questions assez ridicules, et j'étais bien loin de me douter que le dîner se terminerait plus gaiement, lorsqu'un incident, que Cambacérès n'avait certes pas mis sur le menu de son maître d'hôtel, changea la tournure que prenaient les choses. Il était temps, car avec le *gourmage bonhomme* du second consul, d'un côté, et le *gourmage courtisan* de M. de Souza de l'autre, c'était pour tourner à la mort.

Le consul Cambacérès avait depuis long-temps mis sa maison sur un pied respectable de représentation. Ses domestiques avaient tous la grande livrée des consuls, et les maîtres d'hôtel avaient eu dans le commencement des habits noirs habillés, comme les valets de chambre et les huissiers; mais depuis quelque temps Cambacérès avait augmenté de magnificence, et ses maîtres d'hôtel portaient un habit de drap marron avec des boutons guillochés en or. Cette remarque est de rigueur pour l'intelligence de ce qui suit.

Il y avait toujours deux services chez le second consul; et comme chaque service se composait de

dix-huit ou vingt entrées ou entremets, on conçoit que le bras du maître d'hôtel passait et repassait bien des fois entre chaque convive pour enlever les plats. Lorsqu'il arrivait à Junot, à Duroc ou bien au général Mortier, par exemple, il passait entre eux et non par dessus. Mais M. de Souza était tellement petit, qu'on ne pensait seulement pas qu'il se trouvât là. Le premier service fut enlevé sans événement, mais l'entremet fut plus orageux. En passant au dessus du Portugais, l'*officier de bouche* rase d'un peu trop près la tête de l'étranger : l'un des boutons guillochés du parement de son habit, qui se trouvait défait, accroche la perruque de l'ambassadeur dans le toupet *à la Pitt*, et ramenant le couvrechef, avec un gros nougat qu'il avait été chercher, le maître d'hôtel laisse M. de Souza comme un enfant de chœur de cinquante ans.

Il est impossible de rendre le changement subit de la physionomie de cette petite figure sèche et morose, devenant tout à coup effarée, anxieuse, et, par conséquent, tout-à-fait bouffonne. Le coup de théâtre fut rapide, mais il eut un effet complet. Cependant tout le monde se serait encore assez décemment comporté, si M. de Souza s'était levé de table pour aller remettre tranquillement son gazon dans la pièce voisine; mais au lieu de suivre sa perruque dans son ascension, il se mit à regarder où elle pouvait être et ce qu'elle était devenue; pour y parvenir il regardait en l'air, et s'il faut dire la vérité, la perruque avait été comme tirée par un

hameçon ; personne n'avait vu comment elle avait ainsi changé de place, et ce ne fut qu'après avoir fait quelques pas que le maître d'hôtel lui-même s'aperçut de son larcin involontaire. Pendant le court espace de temps employé par M. de Souza à chercher en l'air, du côté du lustre, comme si la perruque avait pris son vol, les yeux de trente personnes, qui n'avaient aucune raison pour être bienveillans, s'attachèrent sur cette figure effarouchée, et finirent par lui donner un embarras qui acheva de le rendre burlesque. Il voulait être digne dans son infortune, et crut imposer probablement beaucoup, en disant au maître d'hôtel qui venait en toute hâte s'excuser :

« Monsieur, voulez-vous me rendre ma perruque ! »

Et il se mit en devoir de la replacer. Mais le trouble où il était, quoiqu'il fît le brave, l'empêcha de bien juger de la place qu'il fallait donner à la huppe *à la Pitt*, et voilà la perruque remise à la grâce de Dieu, et pour mon éternelle joie, tout-à-fait de travers, de manière que la huppe se trouvait juste à l'oreille droite. J'avais évité de regarder mon mari et surtout le général Mortier ; j'étais sûre d'éclater ; mais enfin il fallait ou mourir ou rire, c'était un vrai supplice. Il paraît que ce besoin dominait tous les convives, car aussitôt que l'éclat que je contenais à grande peine fit enfin explosion, un rire fou, inextinguible, partit de tous les coins de la table. Mais celui qui était au dessus de tous les

autres fut le général Mortier. Enfin cela vint au point qu'il fut obligé de se lever de table. Junot le suivit, et j'avoue que ce ne fut qu'avec le secours de toute ma raison que je pus modérer cette joie folle produite par la vue extraordinaire de la figure de M. de Souza. Enfin sa voisine, madame Jolivet, avec cette autre figure que nous lui avons tous connue, et qui n'avait nul besoin de n'avoir pas de perruque pour être extraordinaire, lui dit avec une expression encore plus maussade que de coutume, parce qu'elle avait de l'humeur de l'incivilité de son voisin qui ne lui avait pas adressé une seule parole depuis qu'il l'avait conduite à table : « Monsieur, votre perruque est de travers. »

Et tout en lui disant cela d'un ton bourru, pour l'obliger elle porta la main à la tête du petit homme, qui fit un bond qui fallit me jeter à terre.

Toute cette petite scène est longue à décrire, et tout s'est passé en deux minutes. Pendant ce temps-là, le second consul, dont la vue était presque celle d'un quinze-vingts, n'avait pas pu juger de la bouffonnerie de la chose. Il se contentait de lorgner très-attentivement. Seulement lorsqu'il sut ce que c'était, il fit des excuses sans nombre à M. de Souza, que j'entendais souffler de colère comme un requin, tout en s'inclinant pour répondre que ce n'était rien. Mais la malheureuse perruque était toujours de travers, malgré les soins officieux de madame Jolivet, et les révérences de M. de Souza n'en étaient que plus bouffonnes ; mais c'était surtout son sérieux qui

augmentait le comique et diminuait la dignité du caractère d'étranger, que nous aurions respecté s'il avait seulement voulu rire un moment avec vous. Il ne nous plaît pas d'être *nargués*, mais faire *foin* de notre gaîte, oh ! nous ne le pardonnons pas ; c'est un crime.

M. de Brancas était bien meilleur enfant lorsque, sa perruque s'acrochant à l'un des lustres du Louvre, un soir où il allait faire sa cour à la reine-mère, il riait avec les autres, en cherchant quel était le chef auquel manquait sa couverture, tandis que c'était le sien. Mais il ne fit que rire de plus belle en découvrant et la vérité et sa distraction. M. de Souza ne fit pas de même, et se fit moquer aussi complètement qu'homme puisse l'être. Quant au général Mortier, je suis sûre que même aujourd'hui il se rappellera ce dîner et le bon rire qu'il lui fit faire.

Puisque j'ai parlé du général Mortier, il faut que j'achève de tracer un portrait *ami*. Le général Édouard Mortier, à l'époque où je l'ai connu, en 1800, avait l'âge de tous les officiers-généraux de l'armée. Cet âge, à peu d'années près, était le même pour tous, et cela est tout simple, parce que la même époque vit partir de leurs foyers et entrer au service les jeunes gens qu'embrâsait l'amour de la patrie et le désir de la défendre. Alors, je ne crains pas d'affirmer que cinquante mille bras dirigés par cinquante mille têtes, sans doute un peu exaltées, mais avec des ames vraiment patriotiques, se seraient offerts à la Pologne opprimée ; mais leur offre

n'aurait eu lieu qu'aux portes de Varsovie. C'est là qu'ils auraient été, en déclinant peut-être l'autorité, mais au moins pour une cause juste et sainte, et surtout une cause qui était devenue la nôtre. Ces jeunes gens-là quittaient des familles chéries, des fortunes brillantes, leur offrant toutes les jouissances du luxe, pour aller coucher sur la dure et manger un pain de munition qu'on les voyait emporter fiché dans la baïonnette, en chantant gaîment la *Marseillaise*. Mais pas un seul jeune homme de toute cette brillante et valeureuse troupe n'a été vu courant Paris pour exciter le peuple à la révolte, criant dans des clubs, cassant des réverbères, et faisant enfin des actions de gens tout à la fois mal intentionnés pour l'ordre public, et celles de vrais insensés. J'ai vu toute la révolution; et jamais, je puis le dire, je n'ai vu aucun des caractères dont elle s'honore dans tout ses fastes, tenir la conduite que je vois donner pour règle et être mise en pratique même par plusieurs individus qui se croient chefs de parti avec des noms inconnus à la banlieue même, parce qu'ils ont des moustaches, un habit boutonné, et qu'ils portent un stylet. Tout cela fait pitié. La Pologne est tombée sous le stylet bien autrement agissant des Russes, tandis qu'elle aurait été sauvée si cinquante mille braves Français avaient été la secourir. Mais, dira-t-on, nous ne pouvions pas passer. — Eh bien! il fallait forcer le passage. Voilà un motif de révolte contre l'autorité lorsqu'elle se montre injuste, et nòn pas de ces émeutes

continuelles qui donnent la fièvre lente à un empire, qui privent l'ouvrier de son pain parce qu'elles le privent de son travail, et portent ainsi des coups redoublés au tronc de l'arbre de nos vraies libertés. Tel est le malheur de cet état violent, continuellement agité, jamais uniforme, surtout dans ses paroxismes, et encore moins conséquent dans ses vouloirs, parce que nulle marche n'est suivie pour arriver à ūn but médiat, et qu'une carrière politique est bientôt terminée lorsqu'on prend de l'intrigue pour de la gloire, et du bruit pour de la renommée. On ne fait qu'entreprendre sans obtenir de résultat. Me voilà bien loin de mon ancien ami; me voilà bien loin de ce qu'il peut me rappeler surtout. Mais, dans ce moment, je lis le détail des derniers désastres de la Pologne, et je pleure d'indignation autant que de douleur. Néanmoins cette douleur et cette indignation ne portent pas sur des êtres de raison; elles accusent ceux *qui pouvaient faire* il y a huit mois, et qui, soit incapacité, soit égoïsme ou intérêt d'ambition plus immédiatement excité, se sont bornés à des cris impuissans, à des discours verbeux et nuls. Lorsque l'Amérique appela l'Europe à son secours, nos pères ne se sont pas seulement employés pour elle en lui disant: Nous irons! *ils y ont été*. Au lieu de porter des crêpes à leur chapeau, de faire des souscriptions, de donner des bals, des dîners, qu'on mangeait tandis qu'ils souffraient de la faim, les malheureux! nos pères et nos frères leur portaient avec leur

sang prêt à être versé pour eux, des armes, des munitions, et les plus riches leur portaient leur fortune (1). Il n'y a pas d'exemple que les têtes les plus chaudes de cette époque (et il y en avait) aient cassé un seul réverbère, brûlé une seule botte de paille, lorsqu'on mit un moment entrave au départ de ces braves paladins. Mais ils s'échappaient, gagnaient un des ports de France, et puis s'embarquaient sans laisser en arrière des décombres ensanglantés, et ne voyaient ainsi devant eux que des lauriers bien verdissans, bien noblement acquis, survivant aux années, aux coups du sort. Voyez tous ceux qui ont fait cette campagne d'Amérique, sans parler enfin pour une fois de M. de Lafayette, car il n'est pas tout seul, voyez quelle reconnaissance ils ont laissée dans les cœurs de ces hommes qu'ils ont sauvés. Leur volonté d'obligeance a été productive au moins; et si, en 1775, toute notre jeunesse s'était bornée à crier tous les jours sous les fenêtres du roi, ou bien devant l'hôtel des ministres, les Américains, trompés par un vain espoir, abandonnés à leurs propres forces, seraient peut-être aujourd'hui ou détruits, ou bien habitant, comme esclaves, les retraites les plus sauvages de l'Irlande, en pleurant leur patrie. Qui donc auraient-ils accusé? M. de Maurepas? M. de Mont-

(1) Mon père et mon frère ont fait la guerre d'Amérique. Mon frère était fort jeune, mais il n'en avait pas moins la pensée bien pénétrée de la noble entreprise à laquelle il était associé.

barry? — Oh! non pas! Ils auraient dit: « En nous adressant à la nation française, en invoquant sa généreuse bravoure pour venir à notre aide, avons-nous songé que la nullité d'un ministre, la vénalité d'un autre, pourraient mettre obstacle à ce que nous fussions compris par toute une nation? La voix gémissante d'un peuple opprimée parle plus haut que d'aussi vaines considérations. C'est une femme attaquée dans un bois, et qui demande du secours à ceux qui passent sur la route. » Voilà ce qu'auraient dit les Américains; et je suis presque sûre que voilà ce que diront les pauvres victimes qui auront survécu. Maintenant, ce qu'on peut ajouter, c'est qu'à cette affaire il s'en vient joindre une autre qui complique tout à la fois la question en la rendant plus claire, parce qu'elle est générale. Comme ce n'est pas ma mission d'écrire l'histoire de nos misères actuelles, je prends ma plume pour retracer de meilleurs jours.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le général Édouard Mortier commandait la première division; il logeait dans un grand hôtel, rue des Capucines, avec sa femme, sa belle-sœur, et toute une jeune famille intéressante. Il y avait dans la même maison madame César Berthier, dont le mari était sous les ordres du général Mortier, ainsi que le général Menard, et puis encore quelqu'autre personne dont j'ai oublié le nom. Le général Mortier était marié avec une jeune et charmante femme (1) qui m'inspira de

(1) Elle est, je crois, alsacienne.

la bienveillance et de l'amitié le premier jour où je la vis. Sans être extrêmement jolie et remarquable dans aucune partie de sa tournure, madame Mortier plaisait, et plaisait par une expression de douceur, un ensemble de grace qui prévenait à l'instant où l'on était présenté à elle. Bonne mère, aimant son intérieur dont il était très-difficile de la faire sortir, elle s'occupait avant tout du bonheur domestique de son mari et de sa famille. Elle avait une sœur agréable aussi, peut-être même plus jolie qu'elle, mais qui me plaisait beaucoup moins, étant bien plus maniérée que madame Mortier, et plus occupée d'elle-même. Enfin dans cette maison, aussitôt que l'on y entrait, on y respirait un air de paix et de bonheur. Je me trouvais l'ame à l'aise aussitôt que je montais l'escalier; mais il ne fallait pas pour cela me tromper de porte et entrer au rez-de-chaussée : c'était un sabat à faire croire qu'on était en enfer. Le général César Berthier, frère du ministre de la guerre, pouvait être un fort bon militaire, un bon sabreur, je ne me mêle pas de ces jugemens-là; tout ce que je puis dire, c'est qu'il avait une fort gentille et fort aimable femme, qu'il rendait malheureuse avec si peu de mystère, que j'en parle ici tout aussi naturellement que lui-même en parlait devant moi, qu'il connaissait à peine. Madame César Berthier était sœur de madame Léopold Berthier. Les deux frères étaient différens dans leurs manières : Léopold avait plus d'aménité dans le langage et plus d'intention de plaire que César.

Il ne paraît pas cependant qu'il ait eu beaucoup de pouvoir sur le cœur de madame Léopold, car elle divorça avec lui pour épouser le général Lassalle, le plus amusant comme le plus brave des *hussards mauvais sujets*. Léopold avait de l'esprit; César en avait peu, et la bredouillerie, la brusquerie de sa parole altéraient encore ce qu'il en avait. Madame César et madame Léopold étaient toutes deux de Versailles; elles s'appelaient d'Aiguillon, mais n'étaient pas même parentes de la maison ducale d'Aiguillon. Madame César avait dû être charmante; elle était d'une taille agréable, avait un petit nez retroussé et de jolies dents, des cheveux blonds, des bras et des mains à remarquer; mais à l'époque où je l'ai connue, elle commençait à devenir bourgeonnée: en tout, comme elle était encore jeune, son ensemble offrait celui d'une jolie femme; elle était élégante, aimait la toilette, et y réussissait bien. Sa fille, madame Bruyères, est une charmante femme.

La réputation militaire du général Mortier n'a nullement besoin de ma plume pour que son lustre soit dans toute sa pureté. Je voudrais cependant bien parler ici de sa belle conduite en Hanovre, dont au reste les lignes éloquentes de M. Bignon constatent doublement maintenant une glorieuse époque, et une foule d'autres momens brillans de sa vie. L'estime que j'ai pour lui me fut d'abord inspirée par mon mari. Junot portait une haute considération au général Mortier; il tenait en grande

estime et son caractère civil et ses talens militaires. Sa probité et son honneur s'alliaient avec ses autres belles qualités. Quelquefois Junot, qui était rétif au frein et ne savait obéir qu'à un seul homme, se trouvait en discussion avec son chef: cela le désolait. Souvent je le voyais repentant après avoir écrit une lettre, et avec la noble franchise de son caractère la désavouer le moment d'après. Eh bien! j'ai été constamment témoin de la bienveillance de caractère du général Mortier. Quoique jeune, il l'était moins que Junot, et cette légère différence l'autorisait seulement à lui faire en riant quelques remontrances fraternelles, et à lui épargner auprès du premier consul quelques désagrémens provoqués par sa tête chaude, et grandement accrédités par des hommes comme Bourrienne, Fouché et quelques autres, qui, par leur position près du premier consul, arrivaient directement à son oreille pour nuire à tous ceux qu'il aimait. Le général Mortier pouvait beaucoup par sa place, et jamais il n'a été nuisible à qui que ce fût. Junot avait commencé en 1803, lorsqu'il était à Arras, une notice renfermant les biographies (1) de plusieurs de ses amis. Son jugement à cet égard est tout-à-fait impartial; et certes on ne peut douter de la vérité de ce qu'il

(1) Junot avait commencé ce petit ouvrage, que la franche bonté de son caractère et son esprit fin, et très-fin surtout comme observateur, aurait rendu vraiment remarquable. Mais il l'abandonna en Espagne. Je l'ai recueilli et j'ai tenté de le continuer dans mon journal.

dit à cet égard, car enfin les militaires sont comme nous autres femmes, ils ont entre eux leurs petites jalousies, leurs querelles, leurs petites passions, qui devraient cependant être dominées par la plus grande de toutes, par la gloire; mais elles surgissent au-dessus tout.

Mortier se distingua dès qu'il fut au service. Il alla d'abord à l'armée du Nord, ensuite à l'armée du Rhin; puis ensuite, lors de nos malheurs, il seconda vaillamment Masséna dans la déroute de l'armée austro-russe. Il eut, dans le Moutta-Thal, près de Schwitz, un combat remarquable, dans lequel il repoussa le général Rosemberg, venu d'Italie avec des troupes russes, pour fondre sur nous. Je cite ce fait plus en détail, parce qu'il eut une influence directe sur notre sort. La France doit être bien reconnaissante envers tous ceux qui ont fait partie de cette armée du Danube. Sa campagne de l'électorat de Hanovre, car on peut donner ce nom à cette conquête, faite par une armée inférieure de plus de deux tiers en nombre a celle des ennemis; la convention de *Sühlingen* est un monument honorable que le maréchal Mortier a élevé à la gloire de sa patrie en même temps qu'à la sienne. Plus tard, n'ayant avec lui que cinq mille hommes de la division Gazan, il se trouve à Dierstein (1), sur les bords du Danube, dans une position des plus périlleuses. Rencontré

(1) Dans la campagne de 1805.

par l'avant-garde russe, que commandait le prince Bagration, forte de vingt-cinq mille hommes, non-seulement il résiste, mais il force le passage, et rejoint le gros de l'armée sur la rive opposée du fleuve. Chef du huitième corps, dans la campagne de l'année suivante, en 1806, il attaque l'électeur de Hesse-Cassel, et dans un jour, pour ainsi dire, toute la Westphalie tombe en notre pouvoir, avec les trésors, les vivres et les approvisionnemens des ennemis. Mortier sera plus riche *de gloire* après cette action; mais autrement, n'y comptez pas. Il s'en remet à sa patrie du soin de le récompenser. Quelques semaines plus tard, il va prendre possession, au nom de la France, de l'électorat de Hanovre, que son épée lui conquit deux ans auparavant; eh bien! quoique maréchal commandant en chef, et, pour ainsi dire, proconsul trois fois puissant, il pût exercer le pouvoir comme il aurait voulu le faire; demandez aux habitans. Ils vous répondront, *même aujourd'hui*, que Mortier s'est conduit en honnête homme. Vint ensuite la journée de Friedland, à laquelle il contribua vaillamment. Puis, du pôle, il s'en alla commander dans la péninsule. La victoire d'Ocana, en détruisant la plus forte des armées des insurgés, composée de cinquante mille hommes, tandis que les Français ne sont que vingt-cinq mille, est d'une importance immense dans les intérêts de la France, en ce qu'elle décide l'invasion de l'Andalousie. Après avoir percé, pour ainsi dire, la Sierra-Moréna, il

ne s'engage pas dans ses défilés, il laisse ce soin au maréchal Victor ; mais traversant l'Estramadure espagnole, il va cerner Badajoz, le prend après cinquante-quatre jours de siége, et fait sept mille prisonniers. De là, retournant en Russie, à la tête de la jeune garde, il va donner des preuves de dévouement à sa patrie et à son chef, que son noble cœur ne sépare pas l'un de l'autre ; il se multiplie dans les soins qu'il donne à cette jeune troupe qui veut égaler les exploits de ses vieux maîtres. Arrive ensuite la campagne de 1813 : toujours commandant la jeune garde, Mortier se conduit comme par le passé, FIDÈLE et BRAVE, Lutzen, Kœnigswartha, Bautzen, Hochkirch, Wurtschen, Reichenbach, ont vu ses efforts, moins heureux quelquefois, mais jamais impuissans. La bataille de Dresde le voit encore mériter des louanges. Il défend pied à pied le terrain de la patrie contre un ancien frère d'armes. Écrasé par le prince de Suède et le général Bulow, il ne combat pas moins à Craonne, à La Fère, à Provins, à Nagis, à Meaux, à Lagny, à Saint-Mandé, et enfin, Paris!!!...

Retiré dans sa terre du Plessis-Lalande, le maréchal Mortier a pu considérer, pendant beaucoup d'années, les malheurs progressifs de sa patrie, de cette patrie qu'il servit si bien et si glorieusement en même temps. J'ai éprouvé un moment de bonheur à rappeler à mon souvenir une vie aussi belle. Elle n'a pas beaucoup de sœurs.

CHAPITRE X.

Le quintidi et la parade aux Tuileries. — Le jeune homme et la pétition. — Le premier consul et le sang du jeune homme. — Le gouverneur de la Bastille et la pension. — M. Delatude et quarante ans de cachot. — M. de Sartines et les ricochets. — Vincennes, la Bastille et Bicêtre. — Santerre. — Le dynamomètre. — La jeune fille et le village brûlé. — M. de La Rochejaquelin et M. de Massuire. — Rossignol et Ronsin. — L'armée révolutionnaire et les colonnes infernales. — Le vieillard et la jeune fille. — Le général Charbonnier et l'aide-de-camp. — Es-tu bon patriote ? — *Pomper les huiles.* — Le général Vandamme et le coup de sabre. — La grande route sur l'Escaut et le village *Ultérieur.*

Un quintidi, au moment où le premier consul descendait pour passer la revue dans la cour des Tuileries, il arriva un événement assez singulier pour attirer l'attention et exciter l'intérêt. Dans la foule pressée qui bordait le haie, était un jeune homme de quinze ans à peu près, vêtu d'un habit noir tout usé, mais propre, et indiquant que son maître n'était pas d'une classe mercénaire. Sa figure était intéressante; il était pâle, tremblait violemment, à ce que remarquèrent ses voisins,

mettait souvent la main dans son sein, et paraissait fort impatient de voir arriver le premier consul.

Lorsqu'on battit aux champs, l'émotion du jeune homme devint si forte qu'on voyait sa poitrine se soulever du battement de son cœur. Le premier consul descendit, et, lorsqu'il fut vers le milieu du vestibule, le jeune homme se précipita au-devant de lui en lui présentant un papier. Il y avait à cette époque tant de complots, de tentatives contre la vie du premier consul, que vingt personnes étrangères à sa suite se saisirent de cet enfant, qui, la main toujours élevée, et attachant un regard suppliant sur le premier consul, lui présentait toujours sa pétition.

« Laisse ce jeune homme, » dit le premier consul; « je vais lui parler. » Et, s'avançant vers lui :

« Que me voulez-vous, mon enfant? » lui dit-il.

Le jeune homme ne put répondre; mais tombant à genoux, il présenta sa pétition. Le premier consul la lut avec une expression de physionomie qui frappa tous ceux qui l'entouraient. Ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune homme avec un sentiment de pitié profonde, et, comme il était toujours à genoux :

« Levez-vous, mon enfant; on n'est à genoux « que devant Dieu. Votre mère est-elle toujours à « Paris? »

Un *oui* presque étouffé sortit de la bouche du jeune homme.

« Annoncez-lui qu'elle a une pension de douze « cents francs : on lui comptera six mois échus. »

En entendant ces paroles, le pauvre fils retomba sur ses genoux. Il leva à la fois vers le premier consul des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes qui cherchaient à prendre la sienne. Mais l'émotion fut trop vive. En apprenant la grâce faite à sa mère, sa pâleur, qui était extrême, avait encore redoublé. Bientôt il devint pourpre; les veines de son front se gonflèrent à faire croire qu'elles allaient se rompre. Ses yeux se fermèrent, il tomba sans connaissance aux pieds du premier consul, et la nature se secourant elle-même, une abondante hémorragie eut lieu, et Napoléon fut couvert du sang du pauvre enfant.

« Un chirurgien! » s'écria-t-il aussitôt; « un chirurgien! » Mais la joie n'est jamais funeste, dit-on; cependant j'ai vu souvent des effets du contraire. Quoi qu'il en soit le jeune homme reprit ses sens, et fondant en larmes, il prit presque de force la main du premier consul et la baisa avec une sorte de transport.

« Vous êtes un dieu pour ma famille! s'écria ce jeune homme; je prierai tous les jours pour vous.... »

Le premier consul sourit en serrant la main du jeune enfant, et continua son chemin pour aller passer la revue. Mais avant de monter à cheval il recommanda le jeune garçon à Junot et au ministre

de la guerre, puis il lui fit un salut amical en lui disant :

« Si vous voulez entrer au service, adressez-« vous au général commandant la ville de Paris ; il « en parlera au ministre de la guerre, et nous « verrons à faire quelque chose pour vous. »

Le jeune homme ne répondit que par une profonde inclination ; il suivit le premier consul jusques sur les marches du perron. Il vit amener le beau *Désiré*, le général s'élancer dessus avec légèreté, et bientôt galopper au milieu des rangs pressés de ses soldats, suivi d'une troupe nombreuse et brillante qui l'entourait comme les satellites d'un astre tournent immédiatement autour de lui ; et puis ces grenadiers encore tous noirs de la poudre de Marengo, avec ces hauts bonnets à poil ombrageant leurs visages, ce beau régiment des guides commandé alors par Eugène Beauharnais, ces uniformes dorés, ces chevaux, cette musique militaire ; et puis le magicien qui fascinait de son regard de feu tout ce qui approchait du cercle dans lequel il était..... Le jeune homme s'écria :

« Oui, je veux servir ! je veux aussi être soldat pour qu'un rayon de cette gloire tombe sur mon front. »

Ce jeune homme si malheureux, si reconnaissant, était le fils de monsieur Delaunay, le gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789.

Junot me dit un jour : « Il faut que je te fasse causer avec un homme dont bien sûrement tu as

entendu parler; et dont tu as même sans doute lu les mémoires : c'est monsieur Delatude; le connais-tu ?

— Ah, mon Dieu! m'écriai-je, monsieur Delatude! et tu me demandes si je le connais? Je ne le connais pas personnellement; mais je connais ses malheurs, auxquels je prends un tel intérêt, que je ne puis exprimer à quel point je serais charmée de le voir lui-même. »

Deux jours après, Junot me dit : « Ce matin M. Delatude viendra déjeuner avec nous. Il nous amènera madame Lemoine. Il ne marche pas plus sans elle que sans son échelle.

On sait que M. Delatude, étant fort jeune, fit la mauvaise plaisanterie d'écrire une lettre signée de lui à madame de Pompadour, pour lui annoncer que le hasard venait de lui faire découvrir que madame la marquise devait être empoisonnée au moyen d'une boîte de confitures qui devait lui être adressée ce jour même. La boîte arrive; les confitures se trouvent être des confitures d'abricots, ainsi qu'on l'avait désigné dans la lettre d'avis. On mande M. de Sartines; on lui fait une scène horrible; comment a-t-il pu laisser découvrir un tel complot à un étranger, un inconnu? Voilà monsieur le lieutenant-général de police accusé au premier chef et presque en disgrâce. Il rentre chez lui furieux, gronde, tempête, crie après le premier commis, le premier commis crie après le second, le second après le troisième, et de tous ces rico-

17.

chets il résulte qu'on découvre que le personnage qui a mis en rumeur tout le château de Versailles, tous les courtisans d'une courtisane, n'est lui-même qu'un intrigant, qui voulant obtenir une grâce, avait imaginé, le pauvre imbécile, que de rendre un service lui vaudrait, sinon de la reconnaissance, au moins un faux semblant. Mais vraiment il fut bien question de reconnaissance, lorsqu'il fut constaté que M. Delatude avait imaginé ce beau plan. Pour qu'il eût plus de vraisemblance, il avait mis de l'émétique dans un pot, de l'ipécacuanha dans l'autre, bien sûr de prévenir un mal qui n'existait pas; il avait ensuite expédié sa boîte. La vengeance de M. de Sartines fut proportionnée, non pas au délit, ce qui est ordinairement la manière de punir, même chez les sauvages; mais le coupable avait fait craindre à M. de Sartines pendant quelques heures d'avoir perdu la faveur de la *favorite*, et ce crime-là devait être expié par des tourmens réels. L'infortuné fut mis en prison à Vincennes, sans aucune forme judiciaire; rien qui pût être pour lui guide ou lumière dans ce dédale où il était lancé. Au bout de trois ans il s'échappe du donjon avec une échelle faite des *fils* de ses draps, de ses vieux bas, de son vieux linge, c'est-à-dire de ce qu'il en peut soustraire; de ces chiffons il forme une corde, puis l'attache à des petits bâtons qu'il tire des bûches qu'on lui donne pour se chauffer. Il n'a pas de scie pour scier un barreau; un flambeau de fer est transformé par lui en une petite scie

qui met à bas l'un de ces barreaux; il descend du haut du donjon dans un fossé à l'aide de son échelle de corde; il s'échappe, est repris et mis à la Bastille. Il y reste dix ans! Il s'échappe encore. La police, active et terrible pour servir la vengeance d'un homme qui ne peut pardonner qu'on l'ait fait craindre, retrouve l'infortuné Delatude, et il est jeté de nouveau dans un cachot. Mais cette fois, c'est à Bicêtre qu'il est conduit, et recommandé avec la plus grande rigueur aux administrateurs de la maison. Enfin, la captivité de ce malheureux a duré trente-sept ans, tant à la Bastille qu'à Bicêtre; et en y ajoutant les quatre années de Vincennes, M. Delatude a été en prison AU CACHOT pour avoir fait une plaisanterie, qui dans un régiment n'aurait pas été punie même des arrêts, si elle avait eu la femme du colonel pour objet, dès qu'il était prouvé que les confitures ne contenaient rien.

Je connaissais tout ce que je viens de raconter, parce que Brunetière avait eu des relations avec M. Delatude, lors de sa sortie de prison. Mais il l'avait ensuite perdu de vue, à mon grand regret, car je ne désirais, je crois, rien au monde comme de voir M. Delatude.

Lorsqu'il arriva, je fus au-devant de lui, avec un respect, un attendrissement vraiment édifiant. Je le pris par la main, je le conduisis à un fauteuil, je lui mis un coussin sous les pieds, enfin il aurait été mon grand-père que je ne l'aurais pas mieux traité. Ma sollicitude s'étendait jusqu'à ma-

dame Lemoine (1). Au déjeuner j'en eus un tel soin que je ne m'occupai de personne. Mais mon enchantement ne fut pas à l'épreuve de l'ennui le plus conditionné que j'aie jamais été appelée à souffrir. Je vis un vieillard radoteur, et surtout rabâcheur avec une telle prolixité que c'était pour en mourir. Il ne s'était jamais vu de personne plus décontenancée que moi. Junot savait ce qui me devait arriver, et riait comme on rit lorsqu'on se moque de quelqu'un. M. Delatude avait bien été arrêté, emprisonné, mais il contait cela si lourdement, si sporifiquement, que de désespoir je me rejetai sur madame Lemoine. Ce fut bien autre chose : madame Lemoine était une mercière, une lingère, je ne sais trop lequel des deux, retirée du commerce ; elle s'était dévouée au sort de M. Delatude et ne devait plus le quitter. C'était elle qui l'avait délivré, aussi ne l'appelait-il que mon *ange libérateur*, et cette partie obligée de l'ennui qu'il importait avec lui n'était pas peu de chose. Elle nous raconta, tant bien que mal, qu'un jour étant dans la rue Saint-Denis, elle trouva un assez gros paquet à ses pieds. C'étaient des tablettes de mie de pain du pauvre prisonnier sur lesquelles il avait écrit avec son sang. Sa plume était une grosse arête

(1) Elle s'appelait et s'appelle même encore madame Lemoine ou madame Lenoir. Il y a si long-temps que je n'ai pensé à cette histoire, que j'ignore à présent le vrai nom de cette femme ; mais je crois bien que c'est Lemoine : aussi est-ce celui que je lui laisse.

de poisson. Il avait appris que M. de Sartines était mort, et il sollicitait de revoir enfin le ciel. Madame Lemoine fut elle-même chez le lieutenant de police ; fit valoir la mort de madame Pompadour, arrivée quelques années après la réclusion du pauvre Delatude , et cette femme faisant aussi survivre sa vengeance. Le lieutenant de police , qui était , je crois , M. Lenoir, *eut égard* à une aussi *longue détention* (1); M. Delatude fut mis en liberté, et on lui accorda une petite pension. Il avait mis en commun ce qu'il avait avec le peu que possédait cette femme , et ils paraissaient tenir l'un à l'autre par des liens presque aussi intimes que ceux d'un père et de sa fille ; c'était là le côté le plus respectable de l'histoire de M. Delatude. J'appris de Junot qu'il faisait au vieux prisonnier libéré une pension de 200 francs sur des fonds dont il avait la disposition. Dans sa reconnaissance , M. Delatude voulait me donner *son coffre;* mais j'aurais été une personne bien indélicate si j'en eusse accepté une partie. A vrai dire , ma générosité n'était pas bien méritoire, car je ne fis pas grand cas de la plupart des choses qu'il contenait, l'échelle exceptée.

Cette échelle était véritablement le chef-d'œuvre de la patience humaine. Quand on réfléchit à ce qu'il a fallu de temps pour parfiler d'abord une portion de bas , de mouchoirs , de draps , de ser-

(1) J'ai vu moi-même l'ordre de mise en liberté. Il contient cette propre expression : *d'une longue détention.*

viettes, d'habits !... et puis ensuite le filer, en faire une corde de la grosseur de mon pouce au moins!... Mais les échelons étaient encore, selon moi, une plus étonnante besogne. Couper dans des buches avec un mauvais canif (on ne leur laissait pas de couteau) plus de cent morceaux de bois destinés à supporter le corps!... M. Delatude m'a raconté que lorsqu'il s'est sauvé du donjon de Vincennes, à sa première évasion, il n'avait pas pu calculer la hauteur juste de l'élévation du donjon, et il se trouva que son échelle était trop courte de près de quinze pieds : il sauta, et se démit le poignet. Une chose assez bizarre et dont il me donna une assez mauvaise explication, c'est qu'il n'avait pas mis dans sa notice tout ce qui lui était arrivé tel qu'il me le racontait par exemple. Cela m'étonna ; il me donna pour raison que le gouvernement, quoique plus indulgent sous Louis XVI que sous Louis XV, ne lui aurait peut-être pas accordé sa pension s'il avait témoigné trop de mécontentement. J'avoue que M. Delatude fut jugé par moi aussitôt qu'il m'eut dit cette parole. Comment, un homme qui est demeuré *quarante-et-un ans* dans les cachots d'un pouvoir arbitraire, et qui accepte une faveur de ce gouvernement avant d'en être vengé, peut-il encore trouver du péril à se plaindre hautement? En tout M. Delatude me fit une impression qui me fit de la peine, parce qu'elle détruisait une illusion. Je m'étais représenté M. Delatude comme un homme respectable, une victime ayant des manières capa-

bles d'inspirer de la pitié et du respect; il parlait de ses souffrances, mais avec une loquacité effrayante, qu'il ne quittait plus une fois qu'il avait commencé. Madame Lemoine nous dit que le premier consul avait voulu voir M. Delatude. Je pensai aussitôt combien il avait dû l'ennuyer, lui qui ne pouvait tolérer, même dans ceux qui étaient le plus dans son intimité, non-seulement de longues phrases, mais *trop de phrases*. Madame Lemoine me demanda d'aller prendre une tasse de café à la crème chez elle. Le vieux libéré me le demanda avec tant d'instance que je fus obligée de promettre, bien déterminée à ne pas y aller. J'en avais bien assez.

Il existe en France un homme qui s'est échappé de prison dix-sept fois, et qui sans doute ne sera jamais repris (1); d'abord il connaît trop bien toutes les ruses de la guerre de ceux qu'il appelle *ses ennemis*. « Et puis une fois enfermé, qu'est-ce donc qui payerait pour moi? » me disait-il lorsque je lui parlais de sa position. Quand à M. Delatude, cette *touchante victime du despotisme,* j'ai parlé de son affaire avec des personnes qui le connaissent particulièrement; elles m'ont dit que M. Delatude était un intrigant, qu'il l'avait été dans sa jeunesse, té-

(1) Il existait au moins, en 1816, dans le département de l'Yonne, auprès de Sens. Il s'appelait *Jacques Hardouin*. Il n'est pas voleur en titre ni en nom, mais, comme la blonde Senantes aurait, si elle avait voulu, pu passer pour rousse, Hardouin pouvait d'autant mieux passer pour voleur qu'il volait.

moin ce qui l'avait fait arrêter, et que depuis sa sortie de prison il ne cessait de chercher à faire des dupes. Il a voulu voyager en Europe dans l'année même de sa sortie, mais le ministère d'alors ne le voulut pas, dans la crainte qu'il ne publiât les détails de sa captivité avec cette exagération qu'il mettait à en parler en France. Je ne prétends en aucune manière excuser l'indigne arbitraire de son arrestation et de sa longue détention, comme le disait M. Lenoir; mais je dis qu'il est bien moins pitoyable et bien moins fait pour éveiller des cœurs endormis et des ressentimens engourdis. Après cela, ses quarante-et-un ans de captivité le rendent aussitôt le plus intéressant des hommes. Aussi s'était-il partagé la narration avec madame Lemoine, et gardait-il pour lui tout ce qui perdait à être raconté par un autre que le héros. J'ai ensuite évité le brave couple le plus qu'il m'a été possible; je savais qu'il n'avait aucun besoin, et il m'ennuyait aussi avec trop de licence : il n'y avait pas moyen d'y résister.

J'éprouvai, dans la même semaine, une surprise d'une autre nature, aussi pour une personne que je n'avais jamais vue, et dont le nom me semblait comme un cri de carnage.

Un matin, tandis que nous étions à déjeuner, il se présente un homme, grand, d'une tournure dont il n'y avait rien à dire, et d'une expression de visage qui me revenait assez. Junot le salua, mais je m'aperçus que son salut était contraint. Cet homme portait un habit bleu tout uni, un pantalon de drap

bleu également uni, pareil pour sa teinte à l'habit, une cravate noire et des bottes à la hussarde, avec un gland d'or qui battait sur la jambe; chapeau rond, et une canne à pomme de commandement. Nous avions fini de déjeuner, et nous passâmes dans le salon. Ce monsieur qui venait d'arriver, et que Junot avait appelé *général*, mais avec un sourire, se mit à marcher d'un pas ferme et résolu, et passant devant moi, il faillit me faire tomber. Voilà un étrange personnage, me dis-je à moi-même. Junot lui offrit du café; il refusa en disant : « Non, merci, mon général; je ne prends jamais la demi-tasse le matin; le petit verre, je ne dis pas..... et si ma'm'selle veut permettre.....

— C'est ma femme, dit Junot avec un ton fort sérieux.

— Ah! c'est la citoyenne Junot!... » Et le personnage se mit à me regarder avec une attention qui me faisait plutôt rire qu'elle ne fâchait. Il était évident que cet homme, tout en étant malhonnête parce que c'était sa nature, n'avait pas du tout l'intention de l'être. « Ah! c'est la citoyenne Junot!... diable! mon collègue, vous n'avez pas mal jeté vos aplombs! »

Je demandai tout bas à Junot de me dire le nom de ce *général;* car enfin il avait la prétention de l'être, à ce qu'il paraissait.

« Non, me répondit Junot; il faut que tu devines; c'est un nom prodigieusement connu, ainsi tu ne peux prétendre ignorance de cause. »

Pendant ce temps-là le grand homme causait avec M. de Laborde, le premier aide-de-camp du général Junot depuis qu'il était commandant de Paris. Quoique l'écorce de De Laborde ne fût pas aussi rude que celle du général inconnu, il se trouvait avec lui dans un état beaucoup plus naturel pour tout. J'avais beau écouter tout ce qu'il disait, j'entendais des mots absurdes et presque toujours risibles, des solécismes, des mauvais arrangemens de discours; mais quelque indication de nom, pas du tout.

Il y avait sur la table un instrument inventé et confectionné par Reigner, l'armurier mécanicien; c'est pour essayer les forces humaines. En serrant avec les deux mains deux bandes de cuir, entre lesquelles se trouve une plaque en cuivre jaune de forme demi-ronde, sur laquelle sont gravés des chiffres que parcourt une aiguille comme un cadran solaire; l'aiguille marche à mesure que la pression agit sur les deux bandes de cuir, et le numéro sur lequel elle s'arrête indique le degré de force de la personne qui fait l'épreuve. Junot prit le dynamomètre, et de ses deux mains pressant les bandes de cuir, il fit marcher l'aiguille si rapidement et d'une telle force qu'elle fut presque frapper l'autre extrémité du dynamomètre; ce qui indiquait une force de poignet peu commune. Le général visitant prit l'instrument; mais au lieu de s'en servir, il le regarda, et dit en riant :

« Tiens, ça ressemble à ces outils que j'ai em-

portés avec moi quand je suis allé là-bas dans l'ouest, avec Ronsin et Rossignol. J'avais un aide-de-camp qui était savant, il était mathématicien. N'est-ce pas comme ça que vous nommez ces instrumens-là? Eh bien, quand la convention m'a nommé pour aller commander une des armées républicaines, je ne voulais pas y aller parce que je me connais, et que je sais que je ne suis pas fort sur l'article des manœuvres : j'ai refusé; oui, mais pas de ça; ce que la convention voulait, elle le voulait. J'ai été forcé d'aller prendre le commandement d'une des colonnes invincibles; Ronsin en commandait une autre, et puis ce pauvre Rossignol avait la troisième, lui. Eh bien, je vous disais donc tout à l'heure que j'avais un aide-de-camp avec moi qui était un savant. Il a déclaré à la convention que j'avais besoin, pour faire la campagne, de tous les instrumens dont il donnait la liste; on m'a tout donné. Il y en avait deux petits chariots remplis. J'ai emporté tout cela, moi; mon aide-de-camp Platière (1) s'en servait, et puis je les ai vendus. »

Et il riait d'un gros rire. Pour moi, je ne riais plus; ce qu'il venait de dire me l'avait fait reconnaître. C'était Santerre! Santerre, ce brasseur du faubourg Saint-Antoine, qui fut nommé le 11 août 1792 commandant de la garde nationale parisienne,

(1) Neveu de Roland le ministre, dont le nom était Roland de la Platière.

qui eut la garde immédiate de la famille royale au Temple, qui commandait les troupes le 21 janvier 1793; qui fut ensuite dans la Vendée comme général commandant un corps, avec ces deux misérables qu'il venait de nommer devant moi (1). Je savais, par des habitans de Saumur, de Mortagne et d'autres villes voisines, des détails affreux sur tout ce qu'avait fait Santerre dans la Vendée pendant qu'il y était. Santerre, quoique ce nom soit connu parce qu'il se rattache à une grande tragédie politique de notre époque, Santerre compte peu de lignes où ce nom figure dans l'histoire, excepté une ou deux pages où les taches de sang qui les maculent empêchent encore de pouvoir bien distinguer les actions auxquelles il n'est pas étranger. J'en connaissais beaucoup, mais j'avoue que j'étais bien loin de m'imaginer que cet homme lui-même prendrait la parole pour me donner de nouvelles lumières sur les horreurs commises dans la Vendée, par ce qu'on appelait les *colonnes infernales* commandées par lui, Ronsin et Rossignol. Santerre ne se fit pas prier pour raconter comme quoi c'est lui qui a écrit au ministère de la guerre, en même temps qu'aux autorités, pour conseiller

(1) C'était d'abord Rossignol qui commandait en chef, ayant pour lieutenant le général Canuel, celui qui fut compromis, en 1817, dans un procès fort indécent qui eut lieu entre M. de Se.......le, le général Canuel, M. le colonel Fabvier, et puis encore une autre personne dont j'ai oublié le nom.

d'envoyer des chariots remplis de matières combustibles afin d'incendier les taillis, les genêts, les bruyères, les bois, enfin de détruire les retraites des Vendéens. « C'est toujours une idée terrible à faire tolérer par sa raison, dit Junot quand cet homme fut parti, et cependant il est vrai de dire que c'était peut-être la seule à suivre par l'humanité même, pour finir en six mois ce qui en a duré quarante. Cela eût été plus humain que de lâcher sur eux comme des chiens de chasse, les garnisons capitulées de Mayence et de Valenciennes, et puis ces colonnes infernales menées par la lie des plus abjects jacobins. »

Je demandai à Junot pourquoi il n'avait pas voulu me nommer Santerre.

« Ma foi, parce que je ne me souciais pas de te faire cette belle présentation-là; il ne me plaît guère qu'il vienne chez moi, aussi n'y vient-il pas souvent. C'est un homme amphibie; il n'est ni militaire, ni civil, ni bourgeois, ni ouvrier; il a abandonné son état, et tous les états à la porte desquels il a été frapper n'ont pas voulu de lui. Il n'est guère possible que moi, tout républicain que je suis, j'aille donner ma main au milieu du jardin des Tuileries à Santerre, *général révolutionnaire* (1). Cette épithète veut dire : généraux commandant

(1) Junot, Lannes, Bessières, plusieurs généraux de Napoléon, étaient connus pour la même manière de voir et d'agir.

l'armée révolutionnaire où la guillotine marchait toujours dressée comme une pièce de canon mêche allumée. Je n'aime pas ces caractères-là, pousuivit Junot, il y a du sang dans toute cette conduite, et dès lors je m'éloigne. Je suis républicain par goût et par système; mais j'ai horreur du sang et des massacres, des confiscations et de tout cet affreux régime de terreur sous lequel la France a gémi pendant plusieurs années. Santerre est un misérable ; il est sous une sorte de surveillance relativement à l'état-major de la ville de Paris, auquel il est forcé de se présenter, je crois, tous les quinze jours. Eh bien ! voilà un homme qui, je suis sûr, dit maintenant que je suis fier, hautain, que je n'ai pas fraternisé avec lui ; non, sans doute, parce que je ne l'estime pas. »

Je demandai s'il était brave. Plusieurs officiers qui étaient arrivés depuis le départ de Santerre, me répondirent que non, c'est-à-dire que sa réputation était fort douteuse ; que dans la Vendée précisément il avait laissé commettre des horreurs, piller, voler, et passer même au fil de l'épée, exécution inconnue à l'armée aujourd'hui, ajoutait-on..... Quelles époques !

Un jour, il lui arriva la même aventure qu'au juge avec le pré (1). Mais les suites en furent plus

(1) On sait que le juge s'étant endormi, on fut aux voix pendant son sommeil. Le bruit des votes l'éveilla en sursaut; alors il s'écria : Qu'on le pende ! — Qu'on le pende? mais c'est un pré! — Eh bien, qu'on le fauche !

terribles. Il s'agissait de la première affaire de Mortagne. On tint conseil ; les bleus étaient en petit nombre , et l'attaque pouvait être dangereuse. Kléber, qui était à l'armée depuis quelques jours , proposa une manœuvre qu'il croyait devoir réussir, et insista vivement pour la voir adopter. Santerre s'était endormi ; il s'éveille au moment où Kléber, insistait le plus fortement pour prendre un chemin détourné dans les bois et surprendre ainsi les Vendéens. Santerre frappe un coup violent sur la table avec son poing , et s'écrie :

« Silence ! vous êtes tous , *tous*, entendez-vous , des s..... aristocrates. On me l'avait bien dit ; mais je ne le croyais pas à ce point-là. Taisez-vous tous; et toi aussi, dit-il à Kléber (1) dont la figure de Mars le frappait malgré lui. Je suis le maître ici ; je commande au nom de la convention , notre maîtresse à tous. Eh bien ! jamais je ne ferai marcher une armée sous mes ordres , au nom de la république , dans un *chemin détourné*. »

Le lendemain , l'armée bleue prit gaîment la grande route de Mortagne , parce que les Français, même allant à la mort, sont toujours contens, pourvu qu'ils trouvent l'ennemi ; mais cette fois ils furent abîmés.

(1) Après être rentré au service de France, ayant quitté celui de l'Autriche auquel il était attaché , Kléber ne fut pas de suite chargé de mener nos troupes à la victoire , comme général en chef. Il servit pendant quelque temps comme général de brigade.

Les *colonnes infernales*, comme leurs chefs les nommaient eux-mêmes, commettaient tous les crimes. Ronsin, général en chef de cette armée de cannibales, appelée armée révolutionnaire, se livrait à une fougue qu'il était triste de ne voir se tourner que vers le vol, le brigandage et tout ce qui peut déshonorer l'humanité.

Santerre écrivait un jour à la commune de Paris : « Apprenez que j'ai brûlé TOUS les moulins, à « l'exception *d'un seul;* et encore, il l'a échappé « belle. J'ai heureusement appris avant de mettre « le feu qu'il appartenait à un patriote. »

Dans un hameau des environs de Savenay, Santerre voit une jeune fille qui lui plaît ; il le lui dit ; elle lui répond à l'instant qu'elle est Vendéenne, et que non-seulement il est bleu, mais le chef des bleus, et qu'ainsi, entre elle et lui, il y a des obstacles qui ne seront jamais franchis. Cette fille avait des parens, entre autres un vieux grand-père âgé de plus de soixante-quinze ans. Le chef bleu fait de nouveau cerner le village ; on recommence des recherches. Chaque botte de foin, de paille, chaque meule fut retournée, et les perquisitions recommencèrent avec une telle ardeur qu'enfin on trouva un jeune chef, M. de Massuire, et l'un des La Rochejaquelin. Santerre fit brûler le hameau, et partit avec sa troupe. Ronsin emmena les deux chefs, qui s'échappèrent heureusement. Quant à la jeune Vendéenne, Santerre l'emmena de force avec lui, et le vieux grand-père aussi. Le vieillard était

attaché à la queue d'un cheval. Il mourut comme hébété, comme en enfance, d'avoir vu sa petite maison brûlée, son seigneur prisonnier, son enfant déshonorée, et lui traîné comme une bête de somme qui ne peut plus travailler, et qu'on remorque, en attendant qu'on la tue. Pauvre vieillard! Pauvre France!

A cette époque de ma vie je comprenais plus rapidement encore qu'à présent. Je jouissais par de doubles facultés, pour ainsi dire, et c'était Napoléon qui nous faisait éprouver ces sensations rapides et inconnues dans leur impression. Il ne se passait pas de jour alors que je ne le visse, à moins que ma mère ne fût tres-malade, et précisément alors elle était mieux. Eh bien! il m'était impossible de ne pas chercher à parler au premier consul de ce que j'avais vu, de ce qui m'avait frappé. Il aimait aussi lui-même à m'interroger sur ce que j'avais vu. Aussi, la visite de Santerre ne fut pas ignorée de lui. « Comment cela? dit Napoléon; je le croyais mort depuis plus de quatre ans. Eh bien! qu'en dites-vous? n'est-il pas aimable et beau? Voilà les honnêtes personnes qui voudraient revoir les beaux jours de 93. M. Santerre trouverait charmant de gagner les épaulettes de lieutenant-général comme il a gagné celles de général de brigade, en menant à l'échafaud des hommes qui valaient mieux que lui. Avez-vous connu Rossignol? » Je ne l'avais jamais vu, mais je le connaissais parfaitement au bout d'un quart d'heure; car cette ques-

tion avait rappelé au premier consul une foule de détails sur cet homme et sur deux autres qui sont vraiment curieux. Junot acheva de me les donner, non-seulement sur Rossignol, mais sur Ronsin et surtout sur Charbonnier.

« C'est une des preuves les plus remarquables à « opposer à tout ce que les manifestes ont dit sur « nous et contre nous, » nous observa le premier consul, lorsque quelqu'un vint à parler du général Charbonnier. « Cet homme a commandé une armée, « celle du Rhin, à une époque où nous pouvions « tout craindre, où la France et où nos frontières « étaient ouvertes comme une ville démantelée « après un assaut. Eh bien ! jamais peut-être au- « cunes victoires n'ont été plus belles que celles « remportées à cette époque, par de jeunes soldats « sans pain, sans souliers, sans argent, sans habit, « et avec un général comme Charbonnier, et plus « loin, comme Rossignol, Ronsin et Santerre. « Rossignol, qui parlait des Échelles de Savoie, et « qui un jour, au comité de salut public, leur disait « fort sérieusement :

« Je comprends très-bien que mon infanterie « pourra passer, parce que des hommes peuvent « monter à une échelle, quoique chargés. Mais ma « cavalerie et mon artillerie, quand mille diables « d'enfer s'en mêleraient, ils ne feront pas monter « une échelle à un cheval ! »

Une personne bien amusante à entendre sur le général Charbonnier, c'était M. Diestrich, ce jeune

officier spirituel, que j'avais rencontré à l'Opéra le jour de la machine infernale. Il avait servi en Hollande, lorsque Vandamme s'y trouva heureusement pour l'armée. Il servait dans son état-major. Un matin, on apprend que les Anglais ont débarqué; M. Diestrich est sur-le-champ envoyé au quartier-général du général en chef, et c'était le général Charbonnier. Il le trouve à table, quoiqu'il fût à peine neuf heures, et déjà à moitié ivre.

« Mon général, dit-il au général improvisé, les Anglais ont débarqué; il est urgent de donner des ordres; veuillez me les remettre, et je repars à l'instant. »

Le butor d'homme de guerre postiche regarda M. Diestrich avec des yeux déjà un peu troublés, et lui dit :

« Es-tu bon patriote?

— Oui, mon général.

— Eh bien! mets-toi là, déjeune et envoie-les... au diable. »

M. Diestrich était jeune, il avait alors dix-huit ans, il était gai et rieur, et certes l'occasion était belle; mais il craignait le général Vandamme, qui aurait été capable de lui faire sauter la tête, s'il avait failli dans quelques parties de son service. Il connaissait la gravité de la position; et, tandis que le général en chef avalait des douzaines d'huîtres d'Ostende, il lui faisait un discours en trois points pour le déterminer à donner l'ordre à des régimens de marcher. Enfin, il allait se décider à laisser le

général en chef pour chercher le chef d'état-major, lorsque Charbonnier, comme tous les ivrognes ayant une idée fixe, le rappela et lui dit :

« Reste là. Je vais te parler. Bois un coup.

— Merci, mon général. Il est de trop bonne heure ; je n'ai encore ni soif ni faim.

— Comment! il est de *trop bonne heure!* J'ai donc tort de boire, *moi!* et de déjeuner? Eh bien! tu n'es qu'un blanc-bec... Bois un coup, je te dis. »

M. Diestrich but à sa santé pour l'amadouer et se tirer de ses pattes ; mais c'était plus facile à vouloir qu'à exécuter.

« Ainsi, dit le général, tu es bon patriote?

— Oui, mon général, très-bon patriote ; mais il n'est pas malheureusement question d'une chose aussi peu importante. C'est un objet bien grave qui m'amène. Le général Vandamme m'attend, et il m'attend exposé au feu de l'ennemi. » On était convenu d'une heure sans tirer (on se battait déjà depuis le matin) afin d'attendre le retour de M. Diestrich. Vandamme était un des hommes les plus braves qui fussent au monde, mais emporté, bouillant et capable de venir tuer le général Charbonnier. Ces réflexions se pressaient en foule dans la tête du jeune officier et le préoccupaient. Il espérait que le général Charbonnier sortirait enfin de table, et que le café le dégriserait peut-être. De toute manière, il hâtait de ses vœux la sortie de table du général en chef. Tout-à-coup il entend le canon et

une vive fusillade ; il fit un bond de dix pieds en l'air.

« Entendez-vous ? entendez-vous ? Au nom du ciel, mon général, appelez un de vos officiers, envoyez des ordres. Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu!

— A qui en as-tu? Laisse-moi tranquille, toi et ta... république. Laisse-moi faire mon déjeuner comme il convient à un général en chef...

— Mais, mon général...

— Ah! cela devient trop fort; je te répète encore une fois de me laisser tranquillement pomper les huiles et chiquer mes légumes (1).

— Mais, mon général, vous exposez l'armée aux plus grands malheurs...

— Bhrrr... Et il se mit à chanter.

— La division du général Vandamme ne pourra pas tenir à elle seule. Elle sera forcée de quitter le terrain. Où voulez-vous que ses soldats trouvent un asile (2), s'ils doivent fuir?

— Ah! eux en fuite!... eux!... Oh! que non pas; et puis d'ailleurs, laisse-les faire, les farceurs connaissent bien les chemins. »

Au même instant on entendit le galop précipité d'un cheval; une minute après le général Van-

(1) Manière de parler la plus basse, la plus ignoble en usage parmi les soldats. Les sous-officiers ne parlent pas ainsi ; même il n'y a que ce qui est tout-à-fait *soldatesque*.

(2) Le pays n'offrait aucune retraite.

damme était dans la chambre, faisant siffler son sabre aux oreilles de Charbonnier.

Il est difficile d'être plus beau que l'était à cette époque le général Vandamme; cette tête régulièrement belle de perfection, de traits, cette belle chevelure bouclée, ces yeux flamboyans aussitôt qu'il était ému, cette belle tournure, cette main-modèle, tout formait un ensemble complet à opposer à celui tant ignoble du général Charbonnier. Vandamme, justement irrité, était là devant la bête brute et abrutie, faisant tourner son sabre autour de sa tête, en lui disant de se recommander à Dieu.

« C'est ta dernière heure, misérable! Comment! tu peux avoir l'ame assez lâche pour laisser massacrer tes camarades par des ennemis, et par des Anglais encore! Que tout soit réglé à l'instant même; que les troupes marchent... ou plutôt reste ici à cuver ton vin : l'armée n'a pas besoin de toi pour vaincre. »

Et repoussant le *Charbonnier* qui alla tomber à l'extrémité de la chambre, il sortit avec Diestrich, et tous deux s'élançant sur leurs chevaux, ils furent rendus au milieu des coups de fusil, au moment où la canonnade s'engageait. Vandamme était de la plus brillante valeur, dans une circonstance dont la gravité doublait en raison de la sottise ou de la trahison de Charbonnier. L'incapacité de cet homme pouvait perdre l'armée; Vandamme la sauva. Ceci s'est passé avant l'arrivée de Brune en Hollande, à

l'époque d'une première tentative de descente par les Anglais. Ce fut Vandamme qui sauva ce jour-là les troupes françaises. Lorsqu'il fut loin, Charbonnier qui était resté là où il l'avait jeté, commença peu à peu à se dégriser. Tout à coup le canon est tiré à de si fréquens intervalles qu'il ne doute pas que l'armée entière ne soit aux mains. Au milieu de cette vie crapuleuse, de cette croûte épaisse qui lui-bouchait tout passage à la moindre conception, il avait cependant conservé un peu de cette bravoure qui l'avait fait remarquer et nommer pour commander l'un des proconsulats militaires. Il se plongea la tête dans une cuvette d'eau, et s'élançant sur son cheval il courut au feu. Mais le général Vandamme avait tout réparé. Plus tard, lorsque l'ordre vint enfin nous retrouver, le premier consul rendit à chacun la justice qui lui était due. Charbonnier rentra dans son grade de chef de bataillon, et fut fait commandant de place. C'était ce même général Charbonnier qui, recevant un jour une dépêche de la convention, et trouvant qu'il lui fallait attendre des ordres ultérieurs, a passé huit jours à chercher le *village Ultérieur* sur la carte.

Une autre fois il devait partir d'Anvers pour aller je ne sais où, et il donnait des ordres pour que sur la route on fît telle chose surtout bien exécutée, et il faut remarquer que c'était pour de la cavalerie. Le commissaire des guerres qui recevait les ordres et suivait le doigt de Charbonnier sur la carte, lui demanda où il voyait une route.

« Comment ! dit le général, vous ne voyez pas ce chemin ?

— Je ne vois rien du tout, mon général.

— Comment, et il frappa du pied, car il était colère ! comment, vous ne voyez pas cette route ? elle est pourtant bien assez large, elle est superbe. Je suis sûr qu'elle a plus de cent pieds de large. »

Je le crois bien : c'était l'Escaut.

❋

CHAPITRE XI.

M. Charles et les réputations par reflet. — Antécédens indispensables. — Madame Bonaparte au palais Serbelloni. — Madame Leclerc observatrice. — Les yeux de Bonaparte et la police de la salle du trône. — Arrestation de M. Charles à Milan. — Conversation avec Pauline Bonaparte. — La compagnie Bodin. — Afflictions et consolations réciproques. — Les premiers temps de madame Bonaparte à la Malmaison. — Madame la générale. — Sœur Rosalie et l'aumônier de l'armée d'Égypte. — Le maître en l'absence du maître. — Conseil de divorce de Gohier à madame Bonaparte. — Retour de l'armée d'Égypte, et éloignement de M. Charles. — Bonaparte et Duroc sur le boulevart, et rencontre inopinée. — Amitié de Junot et de M. Charles. — M. Collot. — Les vrais amis de Junot.

Parmi les amis que Junot me présenta, il y en avait dont le nom, lorsqu'il le prononçait, attirait davantage mon attention. Parmi ceux-là on pense bien que je remarquai surtout M. Charles.

M. Charles, qui n'a pas d'autre nom que celui de *Charles*, était, à l'époque dont je parle, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Petit, fort bien fait, ayant tous les traits bien, et cepen-

dant ayant le malheur beaucoup plus commun qu'on ne le croirait, de ne pas être du monde élégant. Je ne veux pas en cela dire de M. Charles et de ceux qui lui ressemblent une chose peu obligeante; non certainement : mais je dis ce que je pense, et les femmes qui seront de bonne foi le diront comme moi.

M. Charles est un personnage presque historique; il figurera toujours à côté d'un grand nom; et c'est merveille que de voir comment s'enchaînent les unes aux autres des réputations inconnues, s'éclairant du jet d'une grande lumière, d'un reflet; puis s'illuminant tout-à-fait à ce grand fanal de gloire, devenir eux-mêmes un flambeau auquel on demande de la clarté. C'est là que l'on peut étudier le ricochet dans toute sa pureté.

Monsieur Charles est né à Romans, d'une famille bourgeoise fort ordinaire. Son frère, qui s'appelait Charles comme lui, parce que, comme je l'ai dit plus haut, c'est le nom de la famille, était adjudant de place à Marseille, à peu près à l'époque de la guerre d'Italie. Pour lui, il prit parti dans une compagnie de guides à cheval qui fut formée à Besançon, dès les premiers temps de la révolution. Cette compagnie, dirigée plus tard sur l'Italie, devint ensuite le noyau des guides du général Bonaparte. Arrivé à Milan, monsieur Charles, déjà lieutenant, fut attaché comme adjoint à l'adjudant-général Leclerc; et lorsque celui-ci, en épousant mademoiselle Pauline Bonaparte, fut

nommé général de brigade, monsieur Charles fut aussi promu au grade de capitaine et fait aide-de-camp du général Leclerc.

Madame Bonaparte (Joséphine) arrivait alors à Milan. Elle logeait au palais Serbelloni et tenait déjà état de souveraine. Monsieur Charles lui fut présenté comme tous les officiers de l'armée; étant attaché au beau-frère du général Bonaparte, il demandait et obtint plus d'attention que les autres. Le général en chef, sans cesse absent, soit qu'il fût à Milan, soit qu'il fût en tournée, ne voyait alors et n'entendait que ce qui lui arrivait immédiatement sous les yeux et dans les oreilles. Mais sa sœur, madame Leclerc, n'était pas de même. D'abord elle était *inoccupée;* et comme de tout temps ce fut une personne très-laborieuse, elle voulut à sa manière prendre quelque occupation; et celle d'observer la conduite d'une belle-sœur quelle détestait en était une comme une autre, d'autant plus qu'elle pouvait espérer son salaire sans aller bien loin. Mais je crois qu'elle s'est trompée en cela. Elle ne fut donc pas très-long-temps à s'apercevoir que monsieur Charles et madame Bonaparte étaient fort liés ensemble, et que cette liaison, qui pouvait et qui même bien sûrement n'était pas autre chose qu'une tendre amitié, les occupait beaucoup. Monsieur Charles était charmant alors, comme je viens de le dire tout à l'heure. Il avait de beaux habits de hussard, bien chamarrés d'or, tenus avec beaucoup d'élégance parce qu'il était soigneux

comme les Dauphinois, et, comme eux, avait la volonté d'être bien. Il déjeunait au palais Serbelloni aussitôt que Napoléon partait pour quelque ville environnante; alors c'était un vrai bonheur dans cette relation tout amicale. Madame Bonaparte lui était attachée avec l'intérêt le plus vif. C'était une chose qui n'était inconnue de personne à l'armée et dans la ville de Milan. Je crois que les sources de Messouh-diah étaient alors bien loin des oreilles de Napoléon; et cependant il savait déjà ce qu'il *a su, prétendent* les Mémoires contemporains, deux ans plus tard. Mais nous allons avoir affaire ensemble, les choses faussement rapportées et moi; il vaut mieux que cela n'aille pas plus loin.

Le général en chef fut instruit. Par qui? par ses yeux probablement : ce qui est fort présumable; car il avait un regard investigateur, qui faisait la police de la salle du trône, aux Tuileries, avec une telle clarté et une telle précision, qu'il fallait se mettre dans le coin le plus obscur de la salle si on voulait échapper à son inquisition. Toujours est-il qu'au quartier général de l'armée d'Italie, le bruit courut tout à coup que le général en chef avait fait arrêter monsieur Charles, et qu'en suite de cette arrestation il *serait fusillé*. Ce ne sont pas choses en l'air, ceci, comme par exemple celle de faire parler à Messouh-diah une personne qui *n'y était pas :* ce que je rapporte est exact. Ensuite je ne réponds pas du sujet de la colère du général Bonaparte contre monsieur Charles, *je narre;* et, quand

comme Werther, je le *renarrerais* pour la dixième fois, je ne pourrais dire que ce que je dis. C'est que monsieur Charles fut arrêté malgré et même peut-être à cause de madame la générale en chef; ce qui leur fut très-amer à tous deux, du moins je le présume. Madame Leclerc, qui, comme on le sait, *était la bonté même*, me disait :

« Enfin, imagine-toi, Laurette, que ma belle-sœur a failli en mourir de chagrin, et que certainement on ne meurt pas de chagrin de quitter ses amis. Il faut qu'il y ait plus que de l'amitié là-dedans. Moi, j'ai consolé mon frère qui était bien malheureux. Il savait tout cela (je l'ai vu, moi), quand il est venu à Paris, avant de partir pour l'Égypte. Pauvre frère! »

Et la bonne pièce plaignait son frère du mal que peut-être elle-même lui avait causé. C'était une bien drôle de personne à étudier, que madame Leclerc. Au surplus, elle a été bien dessinée, bien peinte; mais ce caractère était tellement étrange, que jamais on n'a pu en former un tableau bien complet.

Revenu à Paris, car il fut forcé de quitter l'armée d'Italie, M. Charles se trouva associé à l'entreprise des vivres de la compagnie Bodin (Louis Bodin) : c'était madame Bonaparte qui lui avait fait obtenir un intérêt dans cette affaire. Voilà quelle est l'origine de la fortune qu'il a eue, fortune qui fut long-temps fort belle, mais qui s'est ensuite dérangée; et non pas un héritage recueilli dans sa

famille, comme on l'avait dit d'abord dans Paris. La fortune de sa famille était plus que modeste; ses parens sont de petits bourgeois de Romans.

Il tenait un fort bon état de maison; il allait dans le monde financier, qui à cette époque était le seul qui reçût d'une manière régulière, lorsque madame Bonaparte revint d'Italie et que son mari partit pour l'Égypte. Alors madame Bonaparte acheta la Malmaison, et s'y établit comme une dame châtelaine l'aurait fait au temps jadis, lorsque son seigneur et maître partait pour libérer le tombeau du Christ. Alors, comme à présent, il y avait toujours un page, un écuyer, un cousin, un neveu, un garçon enfin; eh, mon Dieu! disons-le bien bas, quelquefois même un damp abbé. Demandez au petit Jehan de Saintré, qui prenait soin de la douleur de la veuve tandis que le mari s'affligeait à sa manière sous quelque palmier, à la vue du saint lieu, comme pourrait le dire ce pauvre M. Fourès. Enfin de toutes ces consolations, ces afflictions, il résultait que personne ne pleurait pendant que cela durait, et que ce n'était qu'au réveil que les cris et les larmes se mettaient en exercice. Il semble, en pareille occurrence, que les hommes, les femmes aussi, soient comme ces enfans qui se donnent une tape contre une table ou bien une porte, ils ne le sentent pas quelquefois et continuent leurs jeux; mais les mères, qui sont toujours aux aguets pour surveiller et crier au loup, arrivent, prennent l'enfant, et lui font si

bien honte de n'avoir pas pleuré, que l'autre se met sur l'heure même en fonction de manière à rendre sourds Dieu et ses saints.

Quoi qu'il en fût de tout cela, comme je l'ai déjà dit, madame Bonaparte était établie à la Malmaison : elle y passait une grande partie de sa vie. Une amie de ma mère, dont sœur Rosalie élevait la fille, et qui habitait Ruelle alors, un peu au-dessous de mademoiselle Julien, nous racontait qu'elle voyait madame *la générale*, comme on l'appelait dans le village, se promener fort tard dans le jardin. « On la voit de la route, » nous disait Rosalie, qui cependant ne passait jamais dix heures hors de son lit, « et le soir au clair de lune, lorsqu'avec sa robe blanche et son voile elle s'appuie sur le bras de *son fils* qui est en habit noir ou bleu; cela fait un effet presque fantastique : on dirait que ce sont deux ombres. Pauvre femme! elle pense peut-être alors à son premier mari, que les bourreaux de la révolution ont tué! elle pense aussi à celui que Dieu lui a rendu, et qu'un boulet de canon peut lui emporter en un instant. Comment fait-il là-bas pour entendre la messe au milieu de tous ces Turcs, mademoiselle Laure? me demandait la sainte fille. — Mais je suppose, lui disais-je, qu'il a un aumônier. » Et, en vérité, dans ce temps-là je le croyais.

Madame Bonaparte passait donc une grande partie de son temps à la Malmaison; quelquefois elle venait à Paris, chez Barras, chez madame Tal-

lien, chez Gohier, dont elle aimait beaucoup la femme; ensuite elle voyait aussi ses beaux-frères et sa belle-mère, mais peu; elle ne les aimait pas, comme on sait. Au surplus, ce n'est pas eux qui ont commencé la guerre. A l'époque du départ pour l'Égypte, madame Bonaparte était en mesure d'hostilité vis-à-vis de Joseph, le plus doux, le meilleur des hommes; elle était aussi en attitude de guerre avec madame Bonaparte la mère et madame Lucien, ange de bonté et de perfection. J'ignore la cause de l'aigreur qui s'était élevée entre elles, mais j'ai assez connu Madame Lætitia et madame Christine pour répondre d'elles.

La Malmaison, à l'époque dont je parle, était une maison de campagne jolie, agréable à cause de ses environs, mais comme habitation tout-à-fait incommode, et de plus fort malsaine. Madame Bonaparte avait fait cette acquisition, à ce que m'a dit Brunétière, qui s'était trouvé mêlé dans cette affaire, comme un enfant qui achète une poupée qui lui plaît, sans savoir si elle s'en amusera longtemps. Le parc n'était pas grand : c'était un joli jardin anglais, et le château tombait de tous les côtés. Le parc était fermé par un mur qui se prolongeait sur la route de Saint-Germain, excepté au commencement, le long de la pelouse devant le château. Il y avait là un saut-de-loup, en haut duquel était une petite rampe en fer qui permettait de s'appuyer pour regarder sur la route; mais aussi on pouvait facilement voir de la route dans le parc.

Alors la grande plantation de tulipiers et de platanes qui entoure et le château et tous les bâtimens dépendans n'existait pas, ainsi que les propriétés de mademoiselle Julien et de M***. La Malmaison était donc une jolie maison de plaisance, et voilà tout.

M. Charles l'habitait tout-à-fait en maître : les amis ont des priviléges. Je sais que Gohier, qui était un songe-creux quand il venait à parler du 18 brumaire, mais qui ensuite était un honnête homme et un homme de grand sens, avait fortement engagé Joséphine à prendre un parti.

« Divorcez, lui avait-il dit, lorsque, tout en larmes elle se refusait au conseil qu'il lui donnait de rompre une liaison qui la compromettait par ses apparences ; divorcez. Vous me dites que vous n'avez que de l'amitié l'un pour l'autre, M. Charles et vous ; mais si cette amitié est tellement exclusive qu'elle vous fasse violer les convenances du monde, je vous dirai, comme s'il y avait de l'amour : Divorcez ; parce que l'amitié, aussi abnégative des autres sentimens, vous tiendra lieu de tout. Croyez que vous éprouverez du chagrin de tout ceci. »

Gohier avait raison ; il voyait en homme sage, et Joséphine n'y voyait pas du tout.

Lorsque, après le retour d'Égypte, Bonaparte fut au moment d'effectuer lui-même ce que Gohier conseillait quelques mois plus tôt de faire avec prudence et sans éclat, Joséphine cria, pleura et se

désespéra. Elle ne voulait pas divorcer quand Bonaparte était loin, et elle le voulut encore bien moins lorsque cette belle gloire resplendissante et lumineuse éclairait l'Europe de ses rayons; mais il y eut une condition : l'éloignement de M. Charles et la promesse qu'elle ne le reverrait jamais.

Napoléon détestait M. Charles. Jamais il n'en parlait, et jamais on n'en parlait devant lui. Mais je sais des traits relatifs à cette partie de sa vie qui m'ont même surprise à un point extrême, car je ne le croyais pas susceptible de s'affecter ainsi.

Un matin il était sorti avec Duroc, pour aller voir les travaux du pont d'Austerlitz, qu'on construisait dans ce temps-là; il donnait le bras à Duroc. Tout-à-coup un cabriolet qui allait fort rapidement passe sur le boulevart. Ils étaient alors devant la maison de M. Destillières. Duroc sent l'empereur lui presser le bras et s'appuyer sur lui de tout le poids de son corps; il était fort pâle. Duroc s'écria, mais l'empereur le fit taire : « Ce « n'est rien; tais-toi! » lui dit-il. M. Charles venait de passer dans son cabriolet. Napoléon ne l'avait pas vu d'aussi près depuis l'Italie, et l'impression fut vive au point de le faire trouver mal. Quel était le sentiment qui l'agitait? était-ce encore de l'amour pour Joséphine? Non, il ne l'aimait plus; il était alors amoureux d'une femme charmante, *la seule* qu'il ait aimée. Ce ne pouvait être un mouvement de cet amour-propre d'homme qui fait souffrir, même sans amour, de l'abandon d'une

femme, puisque personne ne le voyait en présence de son *ennemi*. J'ai mis ce mot ; et je ne l'ôte pas. Oui, Napoléon regardait cet homme comme son ennemi ; il le haïssait.

Junot avait été fort lié en Italie avec M. Charles. Cette liaison s'était formée sous les auspices d'un attrait prononcé et réciproque. Je dis les auspices, parce que je crois cet attrait mutuel encore plus nécessaire, peut-être, dans l'amitié que dans l'amour. Junot aimait M. Charles comme un frère, et celui-ci le lui rendait avec vérité et abandon. Lorsqu'il me fut présenté, Junot me dit : « C'est un ami comme Van Berchem : sois bonne pour eux. Il y a une grande différence entre ces hommes-là et une foule d'autres que j'appelle *mes amis*. Collot, voilà encore un véritable bon ami. Je te dis cela pour ta gouverne avec eux. » Junot n'avait pas besoin de me recommander cette attention. Mon œil avait, dès les premiers jours, su distinguer le regard d'affection ou d'indifférence avec lequel on répondait au sien. Je ne me suis jamais trompée ; et lorsque, plus tard, de fausses amitiés sont venues le blesser de leurs douloureux mécomptes, je ne lui ai pas répété cette inutile parole : « Je te l'avais bien dit ! » mais du moins n'ai-je pas été étonnée.

Dans ses amis militaires la même observation avait guidé mon esprit. J'ai été plus justement clairvoyante que lui ; il s'est abusé souvent ; et son amitié a été accordée à qui la trahissait, tandis

qu'il la déniait à de véritables amis. Que de peine il m'a fait long-temps avec Duroc ! mais enfin il était revenu à la raison. Duroc était le meilleur des amis.

Pour en revenir à M. Charles, j'ai dit, je crois, qu'il était petit, mais bien fait. Sa peau était fort brune, ses cheveux d'un noir de jais, ses dents et ses yeux passables, et ses mains et ses pieds fort petits et comme il faut. Il avait de l'esprit, mais un genre d'esprit qui n'aurait peut-être pas convenu à tout le monde, si l'on avait pu choisir le sien. Il s'exprimait, par exemple, toujours en calembourgs ; il faisait le polichinelle en parlant ; il était ce qu'on appelle un *drôle de garçon*, il faisait rire. Je ne blâme pas ce genre d'esprit ; je dis seulement que je ne le voudrais pas avoir.

M. Charles acheta dans l'année 1803 ou 1804 la terre de Casan. Il y passait une partie de l'année. Il voulut marier une fille naturelle qu'il avait, en 1822 ; mais il se trouva que ses affaires étaient dans un tel dérangement qu'il ne put faire ce qu'il avait résolu. Il en eut un grand chagrin, car il est bon père, bon ami, et son cœur est parfait. Casan fut vendu, et M. Charles est aujourd'hui retiré à Romans, sa patrie, où il vit modestement retiré et tranquille.

CHAPITRE XII.

Les détracteurs de Napoléon. — Sœur Rosalie et l'Antechrist. — Les hommes supérieurs appréciateurs de Bonaparte. — Beurnonville, et mot de Kléber sur le général Bonàparte. — Lettres de Kléber. — Les yeux de Bonaparte tournés vers l'Orient. — Projets d'un grand homme. — Désir de conserver l'Égypte. — Explication du retour d'Égypte, de Bonaparte. — L'armée de Druses. — Les successeurs de Kléber. — Le général Menou. — Junot, Lanusse et les suites d'un duel. — Inimitié de Bonaparte envers Tallien.

J'ai déjà dit, au commencement de ces Mémoires, que je n'étais ni accusatrice ni séide. Je raconte, comme je les ai vus, tous les événemens, les faits, les incidens dont j'ai été témoin pendant trente ans de ma vie. Dans le nombre, il y en a qui viennent heurter, je le sais, l'opinion ou plutôt la jactance de quelques individus. J'en suis fâchée ; mais l'on pense bien que la marche que je me suis tracée n'en souffrira ni dans sa direction ni dans le mouvement d'impulsion donné au moment du départ. Seulement, il m'arrivera d'être vraiment révoltée à la vue de choses plus ridicules

cependant encore que directement offensantes. Mais le moyen de garder de la mesure en écoutant, en lisant d'absurdes paroles ; en entendant japper, miauler, croasser, coasser après la mémoire d'un homme dont la hauteur est telle qu'elle donne le *torticolis* à ces pygmées lorsqu'ils le regardent pour en voir le sommet. Et voilà pourquoi ils la veulent diminuer, amoindrir. Que Napoléon ne soit pas aimé, je conçois que beaucoup de raisons peuvent être données à l'appui de cette opinion, ou plutôt de ce sentiment, pour parler plus juste ; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre. Ainsi donc, qu'il soit appelé l'Attila du siècle, le dévastateur du monde, ou bien même encore l'Antechrist, comme le disait ma pauvre sœur Rosalie, tout cela peut trouver sa justification dans plusieurs parties de sa vie. Mais que des êtres parfaitement inconnus, dont les noms sont encore dans la nuit des temps pour la patrie, mettant la tête à la fenêtre de leur obscurité, s'écrient de là : « Bonaparte ! qu'a-t-il donc fait ? le malheur de la France, voilà tout ! Mais ensuite qu'offre-t-il de si extraordinaire ? »

Pauvres gens ! il faut une autre aune que celle de vos paroles sans idées pour mesurer un tel homme. Vous ne le comprenez pas ; laissez-le dans sa gloire, et demeurez dans votre nullité : chacun chez soi. Cette gloire vous fatigue-t-elle ? n'allez pas la chercher. Mais c'est qu'elle vous entoure, vous presse de toutes parts ; elle jaillit en mille étincelles de ces masses de nos décombres

que vous fouillez tous les jours pour y prendre des matériaux dont vous voulez vous servir pour édifier une maison neuve. Vous la rencontrez partout, cette gloire, et Napoléon tient toujours à la France. A Lyon, les broderies et les soieries; à Rouen, les cotonnades et les filatures; à Douay, la fonderie de canons; à Bruxelles, les dentelles et les points; à Saint-Etienne, les manufactures de fusils; à Lille, les dentelles, commerce mort depuis quinze ans; à Valenciennes, les toiles et les batistes; à Angoulême, encore là fonderie de canons; à Saint-Quentin, les batistes et les organdis; à Grenoble, les ganteries et les soieries; et à Paris, l'immense commerce qui s'étend sur une si grande foule d'objets.

Une particularité qui ne m'étonne pas, mais que je prie de remarquer, c'est que tous les beaux talens de l'époque sont éloignés non-seulement de penser, mais de mal parler de Napoléon. Ils ont senti le ridicule de la position de l'homme qui ne le comprendrait pas. Voyez Châteaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, l'abbé de La Mennais : ces hommes-là ont jugé le colosse; ils ont vu et blâmé ses fautes, mais reconnu ses qualités. Leur forte prunelle a fixé l'astre lumineux, et leur langue vraiment savante, mais véridique, n'a pas épargné la critique parce qu'elle avait été juste dans l'approbation. La médiocrité seule l'a méconnu. Et à propos de cela je vais citer le mot un peu cynique d'un homme qui passait

pour ne pas l'aimer, mais qui l'admirait profondément; un homme dont le beau talent avait compris le grand homme. On me pardonnera la liberté du propos que je vais rapporter; il est ici à sa place comme renseignement historique, parce qu'il donne une certaine clarté à diverses parties du caractère de celui qui l'a tenu.

Kléber était à l'armée du Rhin (1). Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, faisait de l'ouvrage pour la postérité et en même temps pour la tranquillité de la France. Les généraux commandant en chef les autres armées étaient jaloux de cette jeune tête si habilement utile à sa patrie; toutes les fois qu'il y avait un dîner ou bien une réunion rassemblant une vingtaine d'officiers-généraux, il s'élevait presque toujours des discussions relativement aux opérations militaires du jeune général. Kléber, qui à cette époque ne le connaissait pas encore et par conséquent n'était pas en discordance avec lui, comme il l'était, du reste, toujours avec les généraux qui le commandaient, Kléber rendait alors pleinement justice à ses talens militaires et politiques, car il pouvait juger les deux hommes; et toutes les fois que Bonaparte était attaqué, c'était Kléber qui prenait sa défense, comme plus tard il a failli la prendre

(1) Ou à l'armée de Sambre-et-Meuse. Je ne me rappelle plus précisément laquelle; mais il importe peu pour le fait en lui-même, qui est de tout exactitude.

contre lui, et cela parce qu'il était sous les ordres de Bonaparte. Un jour, à un dîner où se trouvaient trente officiers-généraux, la conversation s'engagea d'une manière assez vive relativement aux opérations de la campagne d'Italie. Bonaparte, après un mouvement sur la Lombardie, s'était retiré vers le Piémont. Cette manœuvre avait été comprise par le talent de Kléber, et lui seul demeurait silencieux au milieu d'un concert de réflexions fort peu charitables sur « ce jeune général, disaient les uns, qui, après avoir annoncé qu'il allait conquérir l'Italie comme un autre Annibal, va comme lui s'endormir à Capoue.

— Ah! ah! disait un autre, ce fameux capitaine, qui n'était que *lieutenant* lorsque j'étais général, le voilà enfin sur le Pô, comme ceux qui ont été avant lui en Italie! Nous verrons, nous verrons comment il s'en tirera! » Et le nouveau frondeur se frottait les mains avec joie, comme si Bonaparte eût été Chinois, comme si l'armée qu'il commandait n'eût pas été composée de Français.

Ce général était Beurnonville. En entendant le propos qu'il venait de tenir, Kléber se retourne vers lui, et le toisant de la hauteur du demi-pied qui lui restait encore malgré la grande taille de Beurnonville, il lui dit avec une expression incomparable :

« S'il est sur le Pô, ce petit sacripant-là, ce n'est pas un pélerin comme toi, entends-tu? qu'il ira chercher pour relever ses culottes. »

J'ai mis la phrase *textuellement* pour lui conserver sa couleur. Il me semble qu'elle est caractéristique, et que rien ne peint mieux cette sorte de fluctuation dans sa manière de juger et d'apprécier Bonaparte. Kléber le défendait contre la médiocrité qui l'attaquait avec toute la force et la noblesse qu'une concurrence de talent et de courage lui donnait avec Napoléon. Je possède plus de quatre-vingts lettres originales de Kléber. J'en ferai connaître quelques-unes, et je me propose même d'en donner un *fac-simile* dans l'un de ces volumes. Ces lettres sont remarquables par leur concision, leur clarté, et surtout le talent admirable que montre cet homme dans le temps même où l'Angleterre le jugeait perdu et sans ressources. Junot avait contre lui cette sorte d'inimitié qu'il ressentait pour un homme qu'il savait ne pas aimer Napoléon ; mais il l'appréciait tout ce qu'il valait. Dans l'expédition de Syrie il fut toujours sous les ordres de Kléber, et fut à même de voir se déployer son mâle et beau caractère. C'est alors en grande partie qu'eut lieu la correspondance que je possède. Ces lettres sont précieuses comme matériaux même pour servir à l'histoire d'Égypte. Ces documens-là seraient autrement bons que ceux pris, comme on peut prendre des choses de ce genre, dans les bureaux de la guerre, d'après une autorisation de tel général, qui ensuite met son nom en tête du livre.

Nous avons vu un temps où il était de mode de contrôler Napoléon, non pas seulement dans ses

fautes, mais dans les années glorieuses de sa vie. On a dit que *sa fuite d'Égypte était une action indigne.* On aurait vraiment belle à répondre à de pareilles sottisses, *car cela donne de la colère à devenir canard*, comme disait M. de Torcy. Mais il vaut beaucoup mieux renoncer à une petite vengeance pour en avoir une pleine et entière. Il faut, la raison à la main, prouver ce qui aurait dû venir tout naturellement aux yeux de l'esprit de ces gens qui attaquent une réputation, par cela seul qu'elle est haute et brillante. Mais les rats ne peuvent ronger ni l'airain ni le marbre.

Depuis que j'ai eu l'âge de raison et que j'ai pu comprendre Bonaparte; depuis le jour où mes jeunes oreilles entendaient tous ses plans, ses projets, j'ai toujours vu et compris que son vœu le plus ardent était d'opérer une révolution, de faire un grand mouvement dans l'Orient. Lorsque plus tard l'expédition d'Égypte fut résolue, elle le fut par lui. Croit-on par hasard que c'est le directoire qui eut cette glorieuse idée d'aller porter le drapeau tricolore sur les Pyramides? c'est Bonaparte (1). Les idées de l'Orient l'obsédaient; il parlait quelquefois pendant trois heures sur ce sujet, et disait bien souvent des folies impayables avec un sérieux dont

(1) C'est-à-dire, qu'il en eut la glorieuse et grande conception. Le directoire, qui voulait se défaire de lui comme de Hoche, lorsqu'il l'envoya en Irlande, accorda tout à Napoléon, avec la pensée intime qu'il ne reviendrait pas de ces rivages empoisonnés.

on ne peut se faire idée; mais plus souvent aussi il jaillissait de ce volcan des flots d'étincelles qui précédaient la lave qu'il devait un jour répandre. Il parlait de l'Orient, bien souvent encore avec notre ami le contre-amiral Magon; il le questionnait sur l'Inde; il lui faisait des questions auxquelles l'autre, conteur comme un Scheherazade mâle, ne demandait pas mieux que de répondre. Napoléon écoutait avec avidité. Il regardait le contre-amiral, et semblait arracher ses paroles. Dans de certains momens il s'écriait :

« C'est cela ! c'est dans l'Inde qu'il faut attaquer « la puissance anglaise ! Voilà où il faut la frapper. « La Russie ne veut pas nous livrer passage pour « que nous allions en Perse : eh bien ! il y faut aller « par une autre route ; je la connais, et je la pren- « drai, moi. »

Dans l'origine, c'était en Turquie qu'il voulait aller; puis il eut des idées bien autrement arrêtées et embrassant un plan véritable. Lorsque l'expédition d'Égypte fut résolue, Napoléon dit à Junot et à quelques autres de ses intimes officiers :

« Je vais réparer, si je puis, les malheurs de « nos colonies ravagées ou perdues ; l'Égypte serait « une magnifique compensation. Voilà quel doit « être le but de cette expédition : acquérir ce beau « pays à la France. »

Et voilà quelle fut aussi son idée dominante pendant la traversée, à son arrivée et pendant son séjour. Combien il souffrit lorsqu'il vit sa flotte

brûlée, et tous les moyens de sûreté intérieure attaqués par cette perte! Comme je suis maintenant à l'époque du retour de l'armée d'Égypte, je dois tout naturellement suivre cet objet et fournir mes preuves.

Si beaucoup d'hommes qui, à cette époque, étaient dans les affaires et les connaissaient bien, tels que mon mari, mon beau-frère, Duroc, Berthier, Lannes, Bessières, et quelques autres qui, comme eux, savaient la pensée de Napoléon; si ces hommes-là répondaient à ceux qui sont venus prétendre que Napoléon s'est *s'enfui*, ils seraient bien victorieux. Il faut être soi-même un être bien peu digne dans ses conceptions, je dirai même bien peu habile; il faut être susceptible de passions bien petites, de sentimens bien rétrécis, pour supposer à un homme des intentions comme celles qu'on lui a attribuées en quittant l'Égypte; car on a été aux *suppositions* pour décider un aussi important sujet. Et en général lorsque le cas n'est pas évidemment en état d'être inspecté, il faut raisonner d'après les probabilités, ou bien l'on se perd.

Or que disent les probabilités? 1° Que le général Bonaparte venait en France pour chercher des secours que le directoire lui refusait depuis longtemps. 2° Que le général Bonaparte, informé de la cruelle situation de la France, écoutant l'ambition que quatre années de triomphes continuels ont allumée, est parti pour l'Europe afin de saisir

le pouvoir en l'arrachant à ceux qui accablent sa patrie sous un sceptre de fer.

Voilà deux versions : l'une ostensible, l'autre occulte. Je crois que c'est sur la dernière qu'il faut établir un jugement. On voit que je suis raisonnable.

Aussitôt que, par le moyen de sir Sydney Smith, le général Bonaparte eut appris le véritable état des affaires d'Europe; lorsqu'il sut que les Russes couvraient de cadavres français les champs de cette belle Italie, ces champs théâtres de tant de victoires, et qu'il avait laissés verdoyans des lauriers plantés par ses soldats; lorsqu'il apprit que l'anarchie allait ouvrir les portes de la France à l'étranger, que nos campagnes, ravagées par des brigands, étaient au moment de périr sous le désastre encore plus terrible d'un emprunt forcé; lorsqu'il regarda autour de lui, et qu'il vit que le salut de cette même armée dépendait également des secours qu'il attendrait vainement d'Europe, son parti fut pris : il se décida à traverser mille périls pour venir demander compte au directoire des malheurs de la patrie et de cet abandon auquel était condamnée l'armée d'Orient. Telles étaient alors les pensées de Napoléon; et si, dans l'instant où il mit le pied dans le vaisseau qui le rapportait en France, il y joignit celle d'être un jour son chef, sa gloire l'avait déjà placé en assez haut lieu pour que ses regards pussent regarder le pouvoir sans que lui-même fût taxé de folie.

Les dangers qu'il dut affronter pour revenir en France sont incalculables : les Anglais, les Turcs, tout ce qui dépend du littoral de l'Afrique par delà le grand désert, la Russie, mais surtout les corsaires qui infestent cette partie de la Méditerranée, offraient autant d'écueils qu'il y avait de flots venant frapper son navire. Il les a tous affrontés. Et pour lui, quel sort lui était réservé? la captivité partout, l'esclavage dans une partie, et la mort dans une autre. Quelle destinée terrible fuyait-il donc en quittant l'Égypte? Il venait de remporter une victoire mémorable; et le gain de la bataille d'Aboukir, en lui permettant d'avoir une attitude plus formidable vis-à-vis des habitans de l'Égypte, le mettait à même de faire rentrer une grande quantité de numéraire provenant des contributions que beaucoup de villages n'avaient pas payées, et qui rentreraient alors à la première sommation. On a dit que, le 20 mars de l'année 1799, Bonaparte avait reçu des nouvelles officielles d'Europe lui annonçant la guerre continentale. Cela se trouve dans un livre que j'estime cependant, comme étant fort véridique habituellement (1); mais ici je suis obligée de démentir ce fait. Le général Bonaparte ne reçut aucunes nouvelles à l'époque citée; les dernières qui lui parvinrent étaient de Gênes, envoyées par le consul de France près la république ligurienne. Il y avait plus de dix mois qu'elles

(1) L'ouvrage de M. Montgaillard.

avaient été expédiées. Sa détermination fut donc instantanée aussitôt qu'il eut des nouvelles par les Anglais. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir emmené avec lui trois hommes qui étaient plus forts que des milliers de soldats, Lannes, Murat et Marmont, et l'on peut aussi dire Berthier. Son nom avait une grande influence sur le moral de la troupe. Mais ensuite Kléber, Desaix, Reignier, Rampon, Friant, Davoust, Lanusse, Damas, Dugua, Menou, une foule de généraux distingués, demeuraient encore, et demeuraient avec une entière connaissance du pays, et pouvaient conséquemment conduire avec habileté l'armée qui restait.

L'ardente passion du général Bonaparte pour conserver l'Égypte est tellement connue de tous ceux qui l'ont approché, qu'en vérité je ne conçois pas comment il a pu se trouver un esprit assez crochu pour ne pas voir, au contraire, dans cette action de retour en Europe un élan pour la conservation de cette colonie, dont il faisait dans ses rêves un lieu central d'où partiraient incessamment des traits envoyés aux Anglais. Ses projets pour se réunir à une armée de Druses vers le Mont-Liban; ses projets également dirigés vers cette partie de l'Égypte habitée par des tribus faciles à diriger, et qu'il aurait jointes à ses Druses qui devaient être au nombre de trente mille, et avec lesquels il aurait tenté probablement de pénétrer en Perse (1), n'est-ce rien?

(1) Il y avait des modèles de masques au ministère de la

Un jour, parlant de l'Égypte et de ses Druses, il ajouta ce mot, qui alors pouvait être simple, mais qui ensuite parut extraordinaire ; je le lui ai rappelé en riant trois jours avant le couronnement. « Il est fâcheux, disait-il, que je n'aie pas pu « joindre mes Druses. *J'ai manqué ma fortune !* »

Je vais faire juger de l'importance qu'il mettait à conserver l'Égypte. Un jour, c'était peu de temps après l'arrivée du général Vial, envoyé par le général *Abdalla*, Menou ; le premier consul étant dans son cabinet avec Berthier, Junot et Bourrienne, qui étaient occupés à décacheter les nombreux paquets vinaigrés apportés par le général Vial, le premier consul parla de l'intention où il était de changer le général en chef de l'armée d'Orient. Il parla de Menou (2), vanta son amabilité

guerre qui furent faits, dit-on, en 1812. Ils étaient destinés, selon une version, à préserver les soldats d'un froid trop rigoureux. D'une autre part on disait que l'empereur avait fait faire ces masques pour sauver, au contraire, la figure du soldat, et surtout les yeux, des sables très-fins qui remplissent les déserts situés entre la Russie et la Perse, dans laquelle l'empereur avait le projet d'aller après avoir fait sa paix avec Alexandre sur la Newa, comme il l'avait déjà faite sur le Niemen.

(2) Voici une courte notice sur le général Menou.

On sait que, à l'époque de la révolution, il était depuis long-temps au service. Il avait été dans l'Inde, au Bengale, et avait rapporté de ses voyages un goût de conter et d'inventer, fort amusant d'ailleurs, mais sur lequel on ne pouvait faire aucun fonds. Un rapprochement bizarre, c'est que ce même général Menou, le marquis de Menou qui

dans un salon, son agréable manière de conter; « mais, ajouta-t-il, cela est nul à la tête d'une ar- « mée; et Kléber, avec son propos cynique et sa

s'est fait Turc en 1801, présidait l'Assemblée constituante le 19 juin 1790, jour de la présentation de cette foule d'individus se disant Arabes, Chaldéens, Syriens, Américains, Polonais, Prussiens, etc., etc.; il répondit très-gravement au discours des Arabes : « *Messieurs, c'est l'Arabie qui a donné les premières leçons de philosophie à l'Europe. Aujourd'hui c'est la France qui se charge d'acquitter sa dette en vous donnant des leçons de liberté!* » Commandant les troupes républicaines, il est défait à Saumur par les Vendéens que commandent La Rochejaquelin et Lescure. Au 13 vendémiaire, il commandait dans Paris, mais il donna sa démission. D'une humeur aventureuse, bien qu'il ne fût plus jeune, aussitôt qu'il entendit parler de l'expédition d'Égypte il voulut en être, et en effet il en fit partie. Lors de l'assassinat de Kléber, après la bataille d'Héliopolis, le commandement lui échut comme au plus âgé. Son administration fut habile pendant qu'il fut à la tête de l'armée. Il était fort spirituel et tout-à-fait homme du monde *comme il faut.* Mais il rappelait en cela les généraux de madame de Pompadour et de madame Dubarry, qui faisaient le charme d'un souper et la honte d'une armée. Abercrombie, à la tête de dix-huit mille Anglais, débarque sur cette même plage d'Aboukir. Il perd la bataille de Canope et l'Égypte avec elle. Il n'a pas même la consolation d'avoir fait la capitulation du Caire; c'est le général Belliard. Menou, enfermé dans Alexandrie, ne communique même pas avec le reste de son armée. La capitulation définitive est enfin signée par lui. De retour en Europe, il est bien accueilli par Napoléon, qui le nomme administrateur-général du Piémont. Je raconterai en son lieu une histoire relative à son départ de Paris pour l'Italie, histoire qui peint bien l'homme.

« grossière enveloppe, convenait bien autrement « à l'armée d'Égypte dans la position où elle se « trouve. » Le premier consul parla des généraux qui étaient en Égypte; et lorsque Berthier nommait quelques-uns de ceux qui avaient senti la poudre des Pyramides ou d'Aboukir, le premier consul hochait de la tête; enfin il reprit la conversation après un très-long silence, et comme s'il eût causé avec lui-même :

« Reignier?... Damas?... Friant?... non, pas de « lui... Belliard?... c'est un enfant... mais un « brave enfant. Le vieux Leclerc?... non... Eh « bien! c'est encore Abdalla-Joseph-Menou qui « nous convient le mieux là-bas, Berthier; seule- « ment il lui faut un chef d'état-major habile, ou « plutôt un commandant en second, et nous avons « à choisir. »

En entendant ce mot du premier consul, Junot parut frappé d'une idée qu'il lui suggéra.

« Mon général, lui dit-il, vous savez ce que vous avez à faire; mais, quant à moi, je sais bien qui je nommerais pour la place que vous désignez. »

Le premier consul le regarda d'une manière interrogative.

« Le général Lanusse.

— « Oh! oh! tu n'es pas *rancuneux* (1).

— Et pourquoi le serais-je, mon général? Je me suis battu avec Lanusse pour une sotte que-

(1) Jamais il ne disait autrement.

relle de jeu qui n'était qu'un prétexte, au reste. Je croyais qu'il ne vous était pas attaché, qu'il partageait les sentimens du général Damas...

— « Oh! pour celui-là, il ne m'aime pas!... Eh « bien, je suis tenté de le nommer.

— Le général Damas, mon général?

— « Oui. Lanusse a du talent et de la bravoure; « mais Damas a également l'un et l'autre; et, « comme officier-général, il a bien une autre « tenue que Lanusse; et puis il a des idées déma-« gogiques en diable. Il est lié, ainsi que son frère, « avec un homme tellement immoral qu'il com-« promet même les gens qu'il voit comme con-« naissances; juge quel effet produit M. Tallien « venant appuyer quelqu'un comme ami. Je n'aime « pas Tallien. Je n'aime pas cet homme; il est mé-« chant et corrupteur... Les deux Lanusse sont « joueurs, et c'est lui qui les a formés. Mais Da-« mas (1), c'est un Aristide, cet homme-là. »

(1) C'était vrai; le général Damas était un de ces hommes rares et vertueux que la nature ne produit pas souvent. Il est mort, il y a seulement deux ou trois ans, rue des Saint-Pères, faubourg Saint-Germain, au milieu de sa nombreuse famille. Ses obsèques furent celles d'un homme presque indigent, empruntant leur solennité d'une foule de généraux ses anciens frères d'armes, qui vinrent lui rendre les derniers devoirs. Ce fut le général Édouard Colbert, qui avait été son aide-de-camp en Égypte, qui prononça son oraison funèbre, dans laquelle il professa hautement son attachement à son ancien général.

CHAPITRE XIII.

Ambassade de Lucien à Madrid. — Ordres de Bonaparte relativement à l'Égypte. — Mission de mon beau-frère. — Lettre de Lucien au général Menou. — La plus intéressante de nos colonies. — Le plus fidèle ami de la république. — Reddition de l'Égypte et mission tardive. — Mon beau-frère à Malte. — La Sicile. — Naples et M. Alquier. — Madame Lagrena-Désirabode. — Cruautés napolitaines. — La sœur de la reine des Français. — Mesdames de France au palais de Caserte. — M. Goubaud, peintre romain; les princesses, et la cravate tricolore. — Le peintre du cabinet de l'empereur et du roi de Rome. — Tableau remarquable.

Vers cette même époque, mon beau-frère, M. de Geouffre, qui avait suivi Lucien en Espagne, fut chargé, par lui, d'une mission près le général Menou; elle va jeter un nouveau jour sur les intentions de Bonaparte relativement à l'Égypte.

Lucien, comme je l'ai déjà dit plus haut, partit pour Madrid dans le mois de novembre de l'an IX. M. Félix Desportes, M. Arnault, M. Félix Bacciocchi, beau-frère de Lucien, mari de madame Élisa, étaient partis en avance par la route d'A-

miens (1). Bacciocchi passait pour l'ambassadeur ; il y avait en outre deux peintres que Lucien emmenait avec lui pour prendre des vues.

On envoya un courrier aux voyageurs du nord, et ils tournèrent vers le midi. L'ambassade se réunit à Bordeaux, et continua sa route vers Madrid.

Lorsque les premières exigeances données à sa mission furent accomplies, Lucien s'occupa d'exécuter les ordres de son frère relativement à l'Égypte. M. Clément, adjudant supérieur de la garde consulaire, fut choisi par Lucien pour porter des dépêches au général Menou. Il le fit embarquer à Barcelonne. Le secret fut probablement mal gardé, le moment du départ connu ; il fut pris par les Anglais, ainsi que ses dépêches écrites ; et celles qu'il portait verbalement dans ses instructions secrètes furent perdues, puisqu'il n'arriva pas.

Lucien connaissait le dévouement de mon beau-frère à sa personne, et tout ce qu'il pouvait attendre de lui. Il savait en outre que M. de Geouffre, avec son esprit, son expérience, sa connaissance du monde et des affaires, parviendrait encore à faire arriver ses dépêches s'il était pris par les Anglais, qui étaient à l'entrée de chaque port comme des

(1) Si j'ai dit plus haut que M. Alexandre de Laborde partit avec Lucien, je me suis trompée ; il partit après. Il en est de même de M. Châtillon, peintre-amateur très-distingué ; il ne s'attacha à Lucien qu'au retour d'Espagne.

requins, la gueule ouverte, pour avaler jusqu'au moindre aviso.

Mon beau-frère reçut donc de Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de France en Espagne, non-seulement des lettres importantes, mais des instructions secrètes qui lui donnèrent la preuve, comme il me l'a lui-même assuré depuis, de la haute importance que mettait le premier consul à conserver cette admirable colonie.

Mais une pièce que je suis assez heureuse de posséder, c'est une lettre écrite par cette même occasion au général Menou par Lucien Bonaparte. C'est la lettre de créance (1) qu'il donna à M. de Geouffre : mon beau-frère a l'original, qu'il m'a laissé copier. Voici cette lettre ; je la transcris tout entière pour bien faire juger de la façon de voir et d'agir des deux frères.

AMBASSADE EN ESPAGNE. LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

A Madrid, le 4 thermidor an IX de la république française une et indivisible.

L'ambassadeur de la république française en Espagne, au général Menou, commandant en chef l'armée d'Orient.

« Le premier consul désirant, mon cher général,

(1) Lucien ne changea jamais les formules de ses lettres pendant qu'il fut au ministère et à son ambassade, quoique déjà beaucoup de ministres l'eussent modifiée.

vous faire parvenir des dépêches importantes, j'en avais chargé le citoyen Clément, l'un des officiers supérieurs de la garde des consuls, que j'ai expédié de Barcelonne le 14 ventôse dernier. J'avais profité de son départ pour vous adresser la lettre dont copie est ci-jointe. Mais le bâtiment qui le transportait près de vous ayant été pris par les Anglais, à la vue d'Alexandrie, je n'ai pu vous faire connaître par cette voie le vif intérêt que je prends à vos succès et le zèle que nous mettons ici à les seconder (1). Pour réparer l'issue malheureuse du voyage du citoyen Clément, je vous envoie le citoyen Geouffre, l'un des secrétaires particuliers de mon ambassade; il vous dira avec quelle sollicitude le gouvernement veille à tout ce qui peut améliorer la position de notre brave armée. Depuis quatre mois je vous ai expédié des *seuls* ports d'Espagne QUINZE bâtimens chargés de comestibles et de munitions de guerre. Les ports de France et d'Italie ont été également occupés à multiplier vos ressources. Une escadre composée de cinq vaisseaux, et commandée par le contre-amiral Gantheaume, doit vous avoir fourni en ce moment de nouveaux moyens de défense. Des armemens considérables sont déjà préparés pour voler à votre secours. Vos

(1) Il est entendu que, dans les louanges que Lucien donne au général Menou, il parle de son administration intérieure de l'Égypte; car ses opérations militaires n'étaient pas heureuses, et les succès qui furent obtenus alors l'ont été par Belliard et Reignier.

besoins sont la première pensée du consul, et aucun instant n'est perdu lorsqu'il s'agit de répondre à vos généreux efforts pour la conservation *de la plus intéressante de nos colonies.*

« La situation pacifique de l'Europe doit vous rendre certain, mon cher général, que ces mesures auront enfin le succès que nous devons en attendre, quels que soient les obstacles que l'Angleterre nous oppose. Nous lui avons enlevé tous ses alliés sur le continent. La paix de Lunéville, dont je vous transmets les articles, en sauvant aux Autrichiens la honte de voir flotter nos étendards sur les murs de Vienne, nous a acquis de puissans amis en Allemagne, et ne laisse plus à la France que ses ennemis maritimes à détruire. Le Saint-Siége et le royaume de Naples ont de même réuni leurs intérêts aux nôtres. Presque tous les ports de l'Italie sont fermés aux vaisseaux britanniques; et le consul, voulant assurer dans cette contrée la juste suprématie de la France, vient de donner pour roi à l'Étrurie l'infant don Luis, gendre du roi d'Espagne, LE PLUS FIDÈLE AMI DE LA RÉPUBLIQUE (1). Une armée française, campée sous les murs de Ciudad-Rodrigo, menace aujourd'hui les provinces septentrionales de la Lusitanie. Mais les premiers succès des armes espagnoles contre cette puissance ont bientôt amené des ouvertures pacifiques. Tout me

(1) Cette phrase est ainsi soulignée deux fois dans la lettre originale.

fait présumer qu'un accommodement très-prompt va aussi rattacher le Portugal à la France.

« Tel est l'aspect des affaires politiques de l'Europe ; tel est le brillant état de notre patrie, mon cher général. La France, l'Espagne et la Batavie ont créé de nouvelles flottes, et vont de concert demander à l'Angleterre compte de tous les maux que depuis douze ans elle déverse sur l'humanité. Malgré son adresse à intercepter votre correspondance avec nous, l'Europe a retenti du bruit de vos triomphes ; la mort d'Abercrombie nous a éclairé sur sa défaite. Nous connaissons votre sagesse et la valeur des braves que vous commandez. Nous savons que vous êtes environné de leur confiance ; et, malgré les besoins les plus pressans, malgré les dangers qui les menaçaient, nous n'avons pas désespéré de leur constance. — Ils sont Français, et ce sont des Anglais qu'ils combattent. Avec de tels ennemis, les compagnons de Menou ne peuvent transiger que par la victoire.

« Le citoyen Geouffre vous donnera les détails particuliers que vous pouvez désirer sur les changemens et la marche de notre administration intérieure, sur les rapports politiques des puissances du nord avec nous, sur les résultats que nous devons nous promettre de la coalition de ces puissances contre l'Angleterre. Le besoin de se signaler par quelque acte d'éclat, est le premier motif qui appelle le citoyen Geouffre auprès de vous. Vous prendrez bientôt une bonne opinion de son intelli-

gence, et je vous réponds de son dévouement. Il servait en France en qualité d'adjudant-général ; vous pourrez l'employer dans ce grade. Procurez lui les moyens, les occasions possibles de se distinguer. Tous les postes occupés par des Français sont, je le sais, des postes d'honneur ; mais les plus périlleux sont ceux où vous devez le placer de préférence. C'est ainsi qu'il obtiendra de vous un gage de bonté, que je vous demande pour lui.

« Je l'ai encore chargé de donner une action mieux combinée et plus active aux relations commerciales entre l'Égypte et la France ; il vous soumettra les instructions que je lui ai données à cet égard, afin que vous lui accordiez votre approbation ; sans elle, il ne doit rien entreprendre. Si vous avez quelque heureuse nouvelle à faire parvenir au consul, je serai charmé que vous l'en rendiez porteur. Vous pouvez compter sur son zèle, sa discrétion et son envie de vous complaire.

« Agréez, mon cher général, les expressions de tous mes sentimens, et de la considération la plus affectueuse dont je suis pénétré pour vous.

« LUCIEN BONAPARTE. »

Cette lettre, qui était, comme on peut le voir, une assez bonne recommandation pour être écouté du général Menou dans tout ce que M. de Geouffre avait à lui communiquer au nom de l'ambassadeur, fut cachée dans la doublure d'une veste ; les autres dépêches furent également à l'abri des recherches

autant que possible ; mais le plus important devait être communiqué verbalement au général en chef. Tout étant prêt, l'ambassadeur de France obtint du roi d'Espagne l'ordre de mettre des canons au vaisseau américain, capitaine Lewis, sur lequel mon beau-frère devait s'embarquer déguisé en matelot. Il part. Jusqu'à Malte la traversée est heureuse ; mais arrivé dans l'un des ports de l'île, il apprend que l'armée de Menou à capitulé. Il n'était pas sûr de son patron ; il ne savait pas l'anglais. Les Américains sont bien les ennemis de la Grande-Bretagne ; mais dans la position de mon beau-frère, il ne fallait rien donner au hasard. Il avait dès le commencement agi en conséquence. Parmi les matelots de l'équipage, il y en avait deux qui lui étaient tout dévoués. Il avait encore quelque argent ; il était jeune, brave, déterminé : avec tout cela il est difficile de tomber. Un mot qu'il entendit le détermina. Il se sauva dans une chaloupe avec ses deux matelots, pendant la nuit. C'était l'été : il faisait beau, la traversée fut courte, et il aborda sur la côte de Sicile, dans un lieu désert ; car tous les habitans avaient fui par crainte des Algériens, qui souvent descendaient sur la côte et enlevaient les femmes et les troupeaux. Mais M. de Geouffre venait de s'exposer, sans y songer, à un danger qui pouvait avoir des suites. Il existait en Sicile des lois sanitaires excessivement sévères cette année, non-seulement par la crainte de la peste, mais on était au plus fort de la fièvre jaune, qui ravageait et

moissonnait alors en Espagne les plus jeunes et les plus forts de ses habitans, et l'on redoutait avec une grande et juste terreur tout ce qui pouvait communiquer le poison pestilentiel. Qu'aurait donc eu à craindre un homme convaincu d'avoir communiqué plusieurs fois avec des bâtimens du Levant depuis son départ? et ce départ aurait eu lieu pendant le plus fort de la contagion! Mon beau-frère n'avait pas été du côté de Cadix, puisque, tout au contraire, il venait de Barcelonne : mais le moyen de faire entendre raison à des gens qui redoutent la *peste?* M. de Geouffre le sentit et recommanda à ses matelots d'observer le plus grand secret sur les événemens antérieurs à leur débarquement. Comme leur intérêt à eux-mêmes était qu'il n'arrivât rien à M. de Geouffre, ils observèrent ses ordres.

« Je n'ai plus assez d'argent pour vous payer, leur dit-il; il faut que je m'en procure à Naples. Il est donc important que j'y puisse arriver de suite sans être jeté dans une prison, ou bien dans le lazareth de Palerme, ce qui est la même chose. »

La nuit était obscure, bien que le beau ciel de la Sicile déroule un rideau moins sombre que le nôtre. Mon beau-frère et ses deux compagnons, après avoir amarré la chaloupe dans un lieu qui paraissait un port, cherchèrent un abri pour le reste de la nuit. Enfin ils trouvèrent une tour immédiatement au bord de la mer. L'un des matelots, qui connaissait le pays parce que déjà il y

22.

était venu, reconnut que cette tour était la demeure habituelle du gardien de la côte. Mais la crainte des Algériens et en général de tous les Barbaresques avait produit sur cet homme le même effet que sur les autres habitans : son asile était abandonné. Tout y était sombre et désert, et les portes, solidement fermées, empêchaient même d'y pénétrer pour obtenir un abri momentané. Enfin ils trouvèrent une vieille chapelle abandonnée dont l'autel renversé et l'image de la Vierge ôtée de sa niche témoignaient que les corsaires s'étaient vengés sur ce saint lieu de l'absence des habitans de la côte. M. de Geouffre n'en remercia pas moins sincèrement la Madone de l'asile que lui donnait sa chapelle, bien qu'elle en fût éloignée. Il s'arrangea comme il put afin de prendre un peu de repos, remettant au matin à prendre un parti sur ce qu'il avait à faire.

A peine le jour commençait-il à poindre, que l'un des matelots, qui faisait la garde tandis que son patron et son camarade dormaient, aperçut un homme qui rôdait dans les environs de la chapelle ; il fut à lui et l'arrêta. Mon beau-frère, que son inquiétude empêchait de dormir des deux yeux, accourut au bruit de la lutte, et trouva que cet homme était un prêtre dont le neveu avait commis un crime peu blâmé dans le pays, mais dont cependant il devait lui obtenir le pardon : c'était un assassinat. Cet homme voulait aller à Palerme, afin de parler au gouverneur. Mon beau-

frère comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'un *abbate* qui faisait, ainsi que beaucoup de ses confrères, usage de ses pieds, de ses mains et de tout son individu pour être utile aux étrangers. Il ne lui dit de son affaire que ce qu'il voulait qu'il en sût. Il avait tout ce qu'il fallait pour écrire, et il fit sur-le-champ la seule chose convenable; il écrivit une lettre au gouverneur et une lettre au consul d'Espagne, remplissant à Palerme les fonctions de consul de France; il lui dit qu'il faisait partie de l'ambassade d'Espagne, quitte à revenir par une explication sur le mensonge du moment. Le prêtre lui écrivit la lettre du gouverneur et se chargea de porter les deux missives. Il revint avec deux bonnes réponses, et trouva mon beau-frère, qui n'avait pas quitté son saint asile, entouré de ses deux fidèles matelots, ayant, ainsi que lui, quatre coups à tirer, un bon sabre et un bon poignet pour le faire jouer. Tout cela était nécessaire dans sa position, car il avait à craindre non-seulement ces mêmes Barbaresques, la terreur du pays, mais les gens du pays eux-mêmes, qui ne méritent pas le plus léger degré de confiance. Les bandits de la Sicile n'étaient alors que trop fameux, et leurs assassinats, l'incendie des châteaux et des fermes étaient bien aussi redoutés des honnêtes habitans que les corsaires d'Alger ou de Tunis.

Mon beau-frère, étant autorisé par le gouverneur lui-même à aller à Palerme, se hâta de quitter la retraite qu'il avait habitée, je crois, pendant

deux jours au moins, et il se mit en route avec ses deux matelots et le prêtre, qui lui fut très-utile en lui servant d'interprète et en payant sur toute la route : ne connaissant ni le langage ni la valeur exacte des monnaies, il aurait été trompé à chaque pas. La Sicile n'est pas aujourd'hui même un pays des plus connus, et l'on pense qu'il y a trente ans il était encore bien plus un lieu presque séparé de notre Europe.

Arrivé à Palerme, mon beau-frère fut parfaitement accueilli du consul espagnol, qui, dans la croyance qu'il faisait en effet partie de la légation espagnole, lui procura tous les moyens de passer à Naples, où il était bien certain de trouver tout ce qui pouvait lui être utile et agréable chez l'ambasssadeur de France Alquier, que Lucien Bonaparte avait remplacé à Madrid. Les deux matelots furent grandement récompensés, et M. de Geouffre s'embarqua sur une petite felouque, et vint descendre au pied du môle.

Alquier l'accueillit à merveille. Ce n'était pas avec lui que le secret de sa mission d'Égypte avait besoin d'être gardé ; aussi lui parla-t-il de son amer regret de n'être pas arrivé en temps utile auprès de Menou. Alquier pensait aussi que nous faisions une perte d'autant plus grande qu'elle doublait les moyens de force des Anglais dans toutes les mers environnant l'Egypte.

Mon beau-frère rencontra un jour, en allant chez l'ambassadeur, une fort jolie femme qui le

salua avec un air de connaissance. Sa tournure n'était pas celle d'une Italienne. Un joli visage est de tous les pays, la tournure appartient à un lieu spécial. Ainsi la démarche andalouse ne sera celle d'aucun pays de la terre ; la bonne grace dans les manières, dans la façon de porter les vêtemens, dans tout l'ensemble, n'appartient qu'à une Française des grandes villes ; l'abandon élégant et voluptueux des femmes russes, cette nonchalance ravissante qu'elles ont jusque dans leur regard, tout en rappelant ce que doit être une bayadère ou bien une préférée du sérail, est cependant le partage des Russes et des Polonaises ; de même aussi que la démarche dragonne et empesée des Anglaises n'appartient qu'à elles seules, et bien heureusement.

Mon beau-frère, très-flatté d'être connu d'une jolie personne en pays lointain, lui fit à son tour une de ses plus belles révérences et s'enquit à l'instant de son nom. C'était en effet une personne qu'il avait beaucoup connue à Paris, madame Lagrena, femme de M. Désirabode, bien renommé pour ses talens chimiques. Il lui demanda en quoi il pourrait la servir, et lui fut utile assez efficacement. Cet épisode donne, ce me semble, une couleur de plus aux teintes assez romanesquement originales de son voyage.

L'ambassadeur de France le présenta à la cour de Naples. Il n'y avait pas long-temps que le roi pouvait supporter la vue ou le nom d'un Français. Peut-être, avec plus de raison, aurions-nous dû

reculer devant ces hommes dont les bras étaient encore teints du sang de nos compatriotes ; peut-être aurions-nous dû demander vengeance au lieu de conclure alliance et traités. Mais nous sommes toujours d'une bonté de caractère et d'une facilité qui nous fait souvent aussi jouer un rôle qui pourrait être plus sévère et n'en serait que plus digne. Le corps d'Acton pendu au haut d'une vergue n'était pas assez pour nous ; il fallait demander compte du sang de l'enfance, de la vieillesse ; il fallait qu'on n'eût pas égorgé en vain des femmes, brûlé des maisons, confisqué des fortunes : et tout cela par des bandits fanatisés, au nom d'une religion de paix et d'amour, par des démons à figure humaine ayant le nom de prêtres, et portant le crucifix d'une main tandis qu'ils donnaient l'exemple en poignardant de l'autre... Qui pourra nombrer les horreurs commises pendant les guerres de Naples !

Mais tout parut bientôt oublié ; on faisait alors les préparatifs des doubles noces de l'infant don Ferdinand, prince des Asturies, avec une princesse napolitaine (1), et de celles de l'infante dona Mariana

(1) Sœur de la reine des Français. Ces noces n'eurent lieu que plus tard. Un événement assez singulier, et que je connais parfaitement, influa beaucoup ou plutôt entièrement sur le retard de ces deux mariages. M. d'Isquierdo y était pour plus de moitié. J'ai eu l'honneur de connaître particulièrement la princesse des Asturies et d'en être distinguée. Son souvenir m'est précieux. Je ferai connaître plus tard tout ce qui a rapport à elle.

avec le prince royal de Naples. La cour était brillante ; on s'amusait. Le roi, revenu dans son palais, en vue de cette belle baie, de cet admirable horizon, semblait revenir à des sentimens plus humains. Il est vrai de dire aussi que tout ce qui l'entourait était plus déterminé que ce misérable Acton à rendre à la nation napolitaine le nom de *nation européenne* que cet homme lui avait enlevé. Une autre personne fut plus coupable que lui du sang versé, non-seulement à Naples, en Calabre, sur toute l'Adriatique, mais dans de plus froides contrées. Rastadt parle toujours. La voix du sang s'élève sur toutes les autres : jamais on ne peut la faire taire.

Avant de quitter Naples, mon beau-frère fut invité à un bal de cour ; il y fut comme il allait à Paris chez le premier consul, comme il avait été à Aranjuès chez le roi d'Espagne, en uniforme de l'ambassade, et avec ses cheveux noirs et sans poudre. Mais les idées gothiques étaient encore plus encroûtées à Naples qu'à Madrid. Des cheveux noirs sans être empâtés de pommade et de poudre parurent un signe révolutionnaire. Comme si Jour dan *Coupe-Têtes* ne portait pas une queue aussi grosse que celle d'un cheval, et comme si M. de Robespierre n'était pas aussi bien poudré que feu M. de Kaunitz !

Après quelque temps de séjour dans la belle et harmonieuse, Parthénope, encore en deuil du divin Cimarosa, mon beau-frère revint en Espagne,

n'ayant retiré d'une expédition dans laquelle étaient engagées et sa vie et sa liberté, que le plaisir d'avoir connu Naples et sa belle baie, ainsi que celui d'avoir retrouvé madame Lagrena-Désirabode.

Les souvenirs s'enchaînent, s'appellent, se répondent. Parthénope a replacé dans mon esprit une histoire arrivée dans cette même Italie, là, tout près de Naples. Cette histoire est relative à madame Adélaïde et à madame Victoire, et eut lieu à peu près à cette époque.

Mesdames de France habitaient le château de Caserte, maison de plaisance royale de la cour de Naples. Malgré leur infortune, elles avaient encore une suite fort nombreuse autour d'elles. Parfaitement bonnes, elles cherchaient à distraire les personnes de leur service de l'austérité de la vie retirée que l'on menait à Caserte. Elles donnaient de petits bals dans l'intérieur de leurs appartemens, mais où l'on n'admettait jamais que les personnes de la suite et du service d'honneur. Il y avait alors peu de femmes autour d'elles. Mademoiselle de Narbonne, mesdames de Chastellux, madame la duchesse de Narbonne, qui n'était plus guère de mise dans une contredanse, mais qui s'entendait admirablement à *la nommer,* et puis une ou deux autres personnes dont j'ai oublié le nom, voilà à peu près ce qui composait la cour de Mesdames, dont mademoiselle Louise de Narbonne, aujourd'hui madame de Bramcamp, était le plus bel ornement, comme elle l'eût été à Versailles. Les autres dan-

seuses étaient prises parmi les femmes du monde ordinaire. Les danseurs étaient le jeune comte de Chastellux, M. Goubaud, jeune peintre romain; un autre jeune homme nommé Bosquet, chirurgien-dentiste de Mesdames, et quelques autres hommes de la suite des princesses. On riait, on dansait; et sous ce beau ciel lumineux de Naples, dominant les beaux ombrages qui entouraient Caserte, les exilés croyaient quelquefois dominer aussi le malheur et le laisser bien loin d'eux : comme s'il lâchait sa proie quand il l'a saisie !...

L'orchestre du petit bal était composé d'un seul violon, et dirigé par M. Chazote, gouverneur du jeune comte de Chastellux. Il paraît qu'il n'était pas habile, et que Collinet ne l'aurait pas pris pour second. Il estropiait inhumainement les airs les plus connus, tels que la *monaco*, les *deux coqs*, et autres nouveautés. Un jour la dissonnance se fit tellement sentir à l'oreille fort exercée de madame Adélaïde que, s'élançant de sa place, elle fut prendre le violon des mains de M. Chazote, et son altesse royale se mit à jouer la contredanse tout entière avec une précision, une mesure et même un goût dont les danseurs furent reconnaissans et tout émerveillés, car la plupart d'entre eux ignoraient tout-à-fait que madame Adélaïde jouât du violon ; et, à vrai dire, c'est un talent de princesse et de femme, que peu de *princesses* et de femmes se mettent dans l'esprit d'apprendre. Il paraît que madame Adélaïde s'amusait autant à faire aller son archet que les

danseurs à le suivre ; car, aussitôt qu'elle eut fini la contredanse qu'elle avait enlevée au pauvre M. Chazote à qui elle disait : « Allez danser ! allez danser ! » elle se mit à accorder l'instrument, ainsi que font les ménétiers dans les entre-deux de contredanses, et puis dit : « A vos places ! »

Dans ce moment la duchesse de Narbonne, qui trouvait probablement que la princesse n'était pas à la sienne, se leva, et, traversant majestueusement la chambre, elle fut parler à madame Adélaïde avec assez de fermeté pour que l'excellente princesse, qui lui était parfaitement soumise dans le cercle de l'étiquette, quittât l'amusement qu'elle prenait tout en le donnant aux autres, et s'en fût à son fauteuil comme une petite fille qu'on aurait mise en pénitence.

L'un des acteurs de cette scène, en me la racontant, me disait que rien n'était à la fois plus pittoresque et plus gracieux que madame Adélaïde dans son gothique habit, bien raide, bien bardé de baleines, jouant d'un instrument dont l'usage est tellement inusité pour une femme que c'est merveille de l'en voir occupée. Puis un peu plus loin madame Victoire, qui dans les salons de Versailles ne savait ce que c'était que de rire, et dont le malheur n'avait pas fait l'apprentissage ; maintenant froide, sérieuse et même mélancolique avec sévérité, elle paraît blâmer sa sœur, tandis que la jeune Louise de Narbonne, les deux comtesses de Chastellux, toutes trois jeunes, jolies et mises avec la

simplicité de leur âge, formaient un contraste frappant avec la gothique attitude de toute la vieille cour. M. Goubaud, ce jeune peintre romain qui faisait alors partie de la maison de Mesdames de France, fit un croquis charmant de cette petite scène.

Ce jeune Goubaud, qui joignait à son talent de l'esprit, de la finesse, de l'intention d'agir, ce qui à vingt ans fait aller loin; ce jeune Goubaud était fort distingué de Mesdames de France. Madame de Narbonne elle-même, qui ne prodiguait pas sa faveur, la lui avait accordée; et le bon jeune homme se trouvait tout heureux de la bienveillance des princesses; et comme elles l'avaient employé à des travaux assez longs, il obtint la permission de demeurer au palais de Caserte, et fit ainsi partie de la maison de mesdames de France.

La jeunesse aime à paraître bien; elle est coquette dans les hommes comme dans les femmes. M. Goubaud avait dix-huit ou vingt ans; il était joli garçon; il voulait être élégant: la chose allait d'elle-même.

Un jour, il sort et va dans une de ces foires ou fêtes de village dont l'aspect est toujours précieux pour une imagination créatrice, toujours prête à saisir le premier sujet que la nature place devant elle. Cela se voit partout, mais en Italie bien plus encore que dans aucun autre pays: là tout est grace, tout est perfection de contours, de lignes, dans les traits; et puis ce costume des paysannes napolitai-

nes, celui des hommes, tout est charmant, tout est gracieux, tout est tableau pour un peintre, et quel tableau! La mer et le Vésuve pour cadre! Pinelli, ce peintre romain, auquel nous devons aujourd'hui la collection complète de tous les costumes de l'Italie méridionale, où croyez-vous qu'il a été prendre ses modèles et les ravissans visages qu'ils habillent? dans les campagnes. C'est dans ces fêtes de village qu'il va dessiner ses personnages; il choisit parmi les jeunes filles celle dont la jupe est du plus beau satin, le fichu bordé de la plus belle dentelle, et dont le collier est fait des perles les plus grosses ou de corail le plus vif, tandis que ses cheveux de jais sont retenus par une multitude de flèches, de poinçons, d'aiguilles en or. Les mains de ces femmes-là sont brunes, leur peau est hâlée: mais vous retrouvez dans ces beaux visages, calmes et doux en même temps qu'ils sont animés du feu de vie, toute l'admirable expression que Raphaël a su mettre dans les yeux de ses Vierges, bien qu'ils soient baissés. Eh bien! c'est dans ces ateliers-là que Goubaud allait étudier; et son talent, venu maintenant à sa maturité, porte les fruits que devait amener une telle culture. Mais ce qui aurait dû être spécialement l'objet de son attention, à côté de ces observations scientifiques, fut neutralisé par la vue peut-être de quelque bel œil bien noir, bien velouté, qui lui fit prendre route à gauche.

Il y a toujours une espèce de foire dans ces fêtes; on y vend une foule de choses, car en Italie on

achète jusqu'à son chapeau au marché : on y achète tout. Goubaud, en regardant les jolies filles, laissant les plus accortes, courant après les plus farouches, comme partout il est coutume, donna du nez dans un immense mouchoir de soie ayant une large bordure de couleurs très-vives et tranchantes. La fête, les paysannes, tout cela disparut devant l'idée que le soir même ou le lendemain il serait le plus élégant de la maison de Mesdames avec cette cravate si grande et si bariolée. Il l'achète, et retourne à Caserte aussi joyeux de son marché que s'il eût acheté la thiare du pape... qui n'était pas alors à Rome (soit dit en passant).

Le lendemain était un dimanche. La messe se disait au château par un aumônier des princesses, et tout ce qui faisait partie de leur maison y assistait. On se tenait sur leur passage dans la tenue respectueuse de rigueur ; les princesses balançaient la tête, disaient un mot aux femmes, souriaient aux hommes, et malgré leur parfaite bonté, l'ennuyeux protocole d'étiquette de l'OEil-de-Bœuf avait sauté pardessus les Alpes pour porter dans Caserte son mortel poison. Goubaud, paré comme un marié, fier comme un paon, s'était placé en face d'une fenêtre ouverte pour paraître dans la plénitude de sa beauté. Je ne l'ai pas vu ; mais je suis sûre qu'il souriait en dedans alors, comme tous ceux qui sont intimement convaincus que ce qu'ils tentent doit réussir. L'huissier de la chambre ouvre les deux battans et dit : « Madame Adélaïde! Madame Victoire! »

J'ai déjà dit que Goubaud s'était placé de manière qu'il était impossible de l'éviter. Madame Victoire, dont la figure habituellement très-calme se donnait rarement la fatigue d'une expresssion vive, eut l'air, en apercevant le jeune Romain, de n'être plus à elle-même; elle s'arrêta un instant, parut vouloir parler; puis, ne voulant pas apparemment compromettre sa dignité, elle rentra dans son calme habituel, et passa sans avoir répondu au salut confiant du bon jeune homme, qui pensa qu'elle avait mal dormi et attendit madame Adelaïde, qui était en effet beaucoup plus aimée que sa sœur par tout ce qui composait la petite cour. Mais elle passa non-seulement, comme madame Victoire, sans parler au jeune peintre, mais en lui lançant un regard d'indignation qui lui fit mal. Madame la duchesse de Narbonne, qui suivait les princesses, attacha sur Goubaud son regard perçant et semblait lui dire :

« Comment avez-vous tant d'audace !

« Ah ! ça, dit-il en lui-même, en suivant le reste de la cour à la chapelle, que m'est-il donc arrivé? Il est clair que je suis dans la disgrâce de mes protectrices..... Mon Dieu! qu'ai-je donc fait? »

Il lui vient tout à coup en pensée que peut-être il était demeuré trop tard la veille à la fête. Ce doute était absurde; mais enfin il valait encore mieux que de n'appuyer sur rien une disgrâce qu'il voyait avec peine le frapper.

« Ce qui me console, dit le pauvre jeune homme, c'est que je ne l'ai pas méritée. »

La sortie de la messe se fit d'une manière tout aussi solennelle. Seulement il y eut de plus qu'en y entrant, que chacun se modela sur les princesses, et que Goubaud arrivant de Cadix avec la fièvre jaune n'aurait pas été plus évité de chacun.

Le jeune artiste avait le cœur bon et l'ame reconnaissante : il fut affligé profondément. Au lieu d'aller faire sa cour, comme de coutume, il se retira dans son atelier pour se livrer à de tristes réflexions. A peine y était-il, qu'on frappa à sa porte. C'était un message de madame la duchesse de Narbonne, qui, étant dame d'honneur de Mesdames, avait la haute inspection sur toute la maison des princesses. Goubaud se hâta d'ouvrir sa lettre ; c'était l'ordre très-concis et très-précis de quitter Caserte dans la même journée.

Pour le coup la patience lui échappa, et la colère fit place à l'affliction.

« C'est aussi par trop fort, s'écria-t-il en froissant la lettre dans ses mains et la jetant loin de lui !... Me chasser !... Me renvoyer !... »

Dans ce moment, ses yeux se portèrent sur la magnifique vue qui déroulait devant lui tous ses tableaux magiques de beauté. De la hauteur où il se trouvait, il plongeait sur des solitudes enchantées, des paradis comme celui de notre premier père ; et tout cela entourait une demeure dans laquelle, accueilli comme un ami, un enfant chéri, il avait passé les jours les plus heureux de sa vie : et pourtant à vingt ans il en est de bien heureux ! ! !

« Mais je serais un insensé, dit-il enfin, se parlant à lui-même, car l'envoyé de madame de Narbonne s'était hâté de sortir après avoir remis la lettre ; je serais un maître fou si je ne cherchais pas à savoir au moins quelle est la cause de ma disgrâce. » Et sur-le-champ il fit demander à la duchesse de Narbonne de lui accorder une audience avant son départ. Elle fut donnée à l'instant même. Il se hâta de courir chez elle, arriva tout essoufflé. Mais sans lui laisser le temps de parler, de dire même un seul mot :

« Eh ! quoi, Monsieur ? lui cria-t-elle en fureur, aussitôt qu'elle le vit ; eh ! quoi ? vous avez la hardiesse ou plutôt l'impudence de vous présenter devant moi avec votre odieuse cravate ?... »

Goubaud était confondu.

« Ma cravate, madame la duchesse !... — Oui, Monsieur, votre cravate. N'est-ce donc pas assez du malheur de l'exil ? Faut-il que, dans cet exil, Adélaïde et Victoire de France, les filles de Louis XV, soient poursuivies, insultées, jusques dans l'asile qu'elles tiennent de la charité d'un parent, par la vue d'un drapeau tricolore ?

— Ah ! mon Dieu ! » s'écria Goubaud.

Et les immenses bouts de sa cravate frappant ses yeux, il la dénoue, ou plutôt il l'arrache de son col, et reste confondu consterné, comme si en effet il eût été criminel. La cravate était tricolore, aussi parfaitement que le drapeau qui est aujourd'hui sur le château des Tuileries. Le pauvre jeune homme

tenait dans ses mains ce témoin accusateur, croyant qu'il y avait été placé par un démon malfaisant qui lui avait fasciné les yeux.

« Eh bien ! monsieur, lui dit enfin la duchesse de Narbonne d'un ton plus radouci, qu'avez-vous à répondre à celui qui vous dira que vous avez fait une indigne action en insultant au malheur de vos protectrices ?

— Eh ! madame, je ne repondrai rien, parce que personne ne sera assez insensé pour penser que j'aie voulu le faire. Comment aller s'imaginer que, comblé des bontés de LL. AA. RR., je vais, moi chétif, les insulter grossièrement, dans leur propre palais, et dans un lieu où il n'existe personne pour me faire rendre justice si l'on voulait me punir de la manière la plus arbitraire ? Si madame la duchesse veut me juger d'après le mobile qui conduit tous les hommes, c'est-à-dire mon intérêt, elle verra que jamais je n'ai pu même avoir la pensée qu'un autre pût le tenter.

— Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas été d'abord frappé à la vue de ces malheureuses couleurs ? Quant à moi, elles m'ont rendue si pâle, par l'effet qu'elles ont produit sur moi, que ma petite-fille a cru que je me trouvais mal ! »

Gouband expliqua fort bien en effet à la duchesse de Narbonne comment l'étendard tricolore, ou la réunion des trois couleurs, ne pouvait produire sur lui la même impression que sur des Français : il n'avait jamais quitté l'Italie ; il n'était pas à Naples

lors de la première entrée des Français ; enfin ce signe n'était symbolique pour lui que par la pensée du malheur des princesses, bonnes et parfaites, pour lesquelles il donnerait sa vie. Il acheva son explication en disant à madame la duchesse de Narbonne, qu'indépendamment de l'attrait qu'il avait éprouvé pour cette cravate, il avait pensé qu'elle serait plus économique parce quelle était en soie.

« Allons, allons ! je vous crois, lui dit la bonne dame ; je vais tâcher de plaider votre cause auprès des princesses : mais elles sont irritées. Que voulez-vous, mon cher enfant ? le malheur est suceptible et facile à blesser. Mais enfin je vais savoir si votre grâce peut vous être accordée. Croyez bien que je n'y nuirai pas. »

La duchesse de Narbonne raconta la chose telle qu'elle était à Mesdames. Elles avaient été vivement affectées, ainsi que l'avait dit madame de Narbonne, à la pensée en effet très-pénible qu'un enfant protégé par elles était la cause de leur tristesse au milieu de tant d'autres afflictions. Mais en écoutant la justification très-claire présentée par madame de Narbonne, toutes deux prononcèrent l'acte d'amnistie. Lorsque madame de Narbonne vint retrouver le jeune peintre dans son appartement, où il était resté à l'attendre, elle le trouva presque fou d'impatience et de crainte à la fois d'apprendre son sort. Madame la duchesse lui annonça qu'il était *gracié*. « Et voici, dit-elle

en lui présentant un paquet, ce que LL. AA. RR. m'ont chargé de vous remettre. »

C'était une douzaine de superbes cravates blanches. « Et de plus, ajouta la duchesse de Narbonne, pour vous prouver qu'elles n'ont plus même le souvenir de votre offense involontaire, les princesses m'ont chargée de vous commander de suite une Assomption de la Vierge, qu'elles désirent placer sur l'autel de la chapelle. » Goubaud, enchanté de retrouver les bonnes grâces de ses protectrices, se mit à l'ouvrage le jour même. Quelques jours après, madame Victoire et madame Adélaïde, accompagnées des évêques de Bergame et de Carcassonne, montèrent à l'atelier du jeune Romain pour lui faire une visite, et cimenter ainsi le pardon, dit madame Adélaïde.

Je racontais cette petite histoire, il y a peu de jours, devant une personne qui me pria de répéter le nom du jeune peintre qui, sans le savoir, s'était fait ainsi la *pique* d'un drapeau tricolore. Je le lui dis.

« Goubaud! dit-elle encore; Goubaud! Mais le dessinateur du cabinet de l'empereur Napoléon s'appelait Goubaud, et il était Romain.

— Aussi est-ce lui, madame. »

— Mais, en 1813, ce même Goubaud fut nommé dessinateur de la chambre du roi de Rome et des enfans de France?

— Oui, madame: le Goubaud de Caserte, celui du cabinet de l'empereur, celui de la chambre

du roi de Rome, ces trois-là ne font qu'un; et c'est encore le même Goubaud qui aujourd'hui vient de faire un beau tableau! le portrait de l'empereur, le portrait de Napoléon captif, traînant la chaîne sur un des rocs brûlés de son tombeau. Si vous voulez voir un ouvrage dont le cœur ait conduit le pinceau, allez voir ce portrait. Allez voir le héros seul, ne craignant pas d'être observé, et pleurant sur la patrie absente, sur son fils qu'il ne reverra plus, sur tous ses amis éloignés de lui, sur tant de malheurs assumés sur une même tête, que la haine *elle-même*, ayant à se venger, eût été impuissante, inhabile à si bien faire! Allez le voir sur ce rocher battu des vents, les bras croisés sur cette poitrine où bat encore, à coups redoublés, un cœur qui appelle la France. Au dessus de lui, est une aire abandonnée; *l'aigle en a été chassée*. A terre, quelques vipères se partagent les membres sanglans des aiglons.

Ce tableau, comme tous ceux qui sont faits sous l'inspiration d'une pensée grande et forte, doit communiquer une vive impression. Il était, au reste, à la dernière exposition : mes yeux ne sont pas les seuls qui aient pu le juger.

❊

CHAPITRE XIV.

Triomphe de Fouché. — Saint-Régent et le Petit François. — Adresse de Fouché et le *mouton* sans le savoir. — Saint-Regent sa propre victime. — Crime hors de comparaison. — Indignation des départemens. — Habileté de Dubois. — Finesse sans fausseté. — Voyage en Bourgogne, et unanimité de sentimens pour le premier consul. — Adresses remarquables et spontanées. — L'esprit républicain. — État prospère de la France. — Rétablissement des sœurs de charité. — Les enfans-trouvés et les hospices. — La bataille de Hohenlinden et jugement du premier consul. — Le général d'Hautpoul et le général *Poule-d'Eau*.

Fouché eut à cette époque un moment de grand triomphe; ce fut l'arretastion des auteurs de la machine infernale (1). Saint-Régent, autrement M. le marquis de Cor.....c, et le Petit François furent pris et convaicus d'avoir attenté non-seulement à

(1) Fouché avait toujours soutenu que la premier consul avait été attaqué plusieurs fois par les *enragés;* mais que, pour cette dernière entreprise, elle était faite par le parti royaliste. Et il ajoutait toujours : « J'ai d'autres soupçons, parce que j'ai d'autres indications. » Et il avait raison.

la vie du premier consul, mais à la sûreté publique, par leur lâche et criminel attentat. Beaucoup de personnes furent compromises par cette découverte, et beaucoup tenant au parti royaliste. Il y eut surtout des religieuses, parmi lesquelles se trouvaient mesdames de Goyon, de Cicé et quelques autres, fortement soupçonnées de complicité dans une aussi funeste affaire.

Saint-Régent, ou Pierrot, comme l'appelaient ses camarades de péril, était d'un courage et d'une force extraordinaires. Le jour de l'explosion ce fut lui-même qui mit le feu à la machine. J'ai dit comment, le hasard ayant fait avancer la charrette du côté du Carrousel, Saint-Régent trouva une plus grande longueur de ficelle à tirer pour que la soupape fît son jeu, et le peu de secondes qu'exigea ce retard pour ramener la ficelle à lui sauva le premier consul. Mais aussi la machine se trouva plus rapprochée de l'angle qui abritait l'assassin, et il pensa être *victime* avec ses *victimes* : la violence de l'explosion le jeta sur une borne où il fut fort maltraité. Un médecin, nommé M. Collins (1), qui le soigna et ne fit pas en temps utile sa déclaration, fut compromis assez fortement, et l'on prétend que ce ne fut pas sans raison.

Depuis trente ans, il s'est passé tant d'événemens

(1) J'avais oublié son nom. Je me le suis rappelé depuis, mais je crains de mal en écrire l'orthographe. Au reste, celle des noms propres est permise.

étonnans, que peut-être celui du 3 nivôse est décoloré aux yeux de beaucoup de gens, trop jeunes pour avoir pu alors apprécier toute la gravité de la circonstance, ou qui n'étaient pas encore nés. Ces jeunes têtes-là, qui ne jugent que sur les choses présentes, ne comprennent pas l'immensité du péril général. Mais nous, qui vivions à cette époque; nous qui vivions avec toute cette action, cette vigueur dans le regard jeté sur la vie, tel qu'il est animé au temps de la jeunesse, tel qu'eux-mêmes l'ont aujourd'hui, nous nous souvenons de ce fait UNIQUE dans l'histoire des nations, et surtout nous nous souvenons parfaitement de ses suites. C'est une erreur de classer ce crime dans la catégorie des autres assassinats commis sur nos rois; il n'y a aucune parité : il faut pénétrer plus avant dans ce mystère d'une sanglante iniquité, et interroger la majesté souveraine dégradée, avilie, tachée à la fois de sang et de boue, parce que, pour satisfaire une haine personnelle, on a mis en oubli tout ce que les hommes ont de sacré dans le code de la civilisation. Mais un seul coup d'œil n'est pas suffisant pour embrasser d'abord toutes les conséquences et les résultats de cette action. Aussi les premiers jours furent-ils consacrés uniquement à la joie d'avoir conservé le premier consul et à la pitié que réclamaient les victimes.

Mais ensuite, lorsque la réflexion qui suit toujours un événement, quel qu'il soit, vint éclairer chacun, et de la lueur sinistre du foyer de la rue

Saint-Nicaise, montrer l'énormité du danger individuel de l'enfant le plus innocent, on frémit à la seule pensée que le premier consul pouvait donc amener la mort dans le quartier le plus paisible de Paris, s'il lui prenait la fantaisie d'aller s'y promener. L'intérêt personnel est toujours celui qui s'éveille le premier et s'endort le dernier ; et, de plus, il est de nos intérêts celui dont le sommeil est le plus léger : lorsqu'il fut connu, après l'explosion, que les misérables avaient voulu placer leur tonneau près de l'Opéra, la fureur du peuple fut terrible.

En écrivant des mémoires contemporains, cette époque de la machine infernale est une de celles dont les développemens doivent le plus occuper l'auteur. Il faut leur donner toute l'extension dont ils sont susceptibles, ne négliger aucun détail ; tout est utile, tout est précieux. C'est une peinture non-seulement d'un *fait*, mais de ses conséquences ; et ces mêmes conséquences furent de la plus haute et de la plus immense importance pour la vie politique de la France. C'est peindre un acte tout entier de la vie de Napoléon, et un acte du plus haut intérêt. La pierre que ses assassins lui lancèrent ainsi toute brûlante, comme une vraie pierre infernale, devint pour lui une *pierre de touche*, en lui faisant connaître l'état véritable de la France relativement à son affection pour lui, question qui était déjà de la plus importante gravité en 1801.

Depuis que l'on connaissait l'horrible histoire dans les départemens, les adresses venaient en foule à Paris : tous les ministères en regorgaient. Il est plaisant d'entendre aujourd'hui un émigré rentré depuis cette époque, vous dire de très-bonne foi : « Mais ces adresses-là étaient faites dans le cabinet du premier consul, dans les bureaux des ministres ; n'est-il pas vrai ? »

A cette époque, rien ne se faisait de cette manière. La magie de Napoléon résidait en lui. Il ne mettait en œuvre, pour réussir, que les circonstances dans lesquelles il se trouvait ; par exemple, il le faisait avec une grande habileté. Eh bien ! que peut-on dire à cela ? Je crois que le grand homme se reconnaît un peu plus à de telles actions, en le voyant profiter du malheur pour le transformer en felicité et en gloire générale, qu'on ne le trouve dans celui qui, ayant le plus beau jeu en main, écarte quinte et seizième et perd la partie par sa faute. Ne croyez pas que ce soit bien loin de nous, ce que je vous dis là.

J'ai vu une grande partie de l'est de la France peu après cet événement. Junot, qui avait promis à sa famille de lui présenter sa jeune femme, n'avait pas pu tenir sa promesse immédiatement après notre mariage, précisément à cause de tous ces troubles, des soins constans et assidus que lui-même devait donner à l'administration militaire de Paris. Le préfet de police, Dubois, l'homme le plus habile en n'étant pas vexatoire, le magistrat le plus

vigilant sans être minutieux, restait, il est vrai, pour être le chef suprême de toute cette organisation si bien entendue dans toutes ses parties, mais aussi dont un seul fil cassé embrouillait l'écheveau. Junot et Dubois se querellaient souvent, par la même raison qui faisait quereller Junot et Fouché. Mais il y avait une bien grande différence dans sa manière de juger les deux individus; et cette différence, il me l'expliqua en deux paroles, le jour où nous allâmes dîner pour la première fois chez le préfet de police; il me dit pendant le trajet :

« Tu vas voir un homme de beaucoup d'esprit. Il est surtout fin comme la soie... mais point faux. C'est l'homme le plus capable pour la place qu'il occupe. »

J'ai déjà dit que je n'allai en Bourgogne que plus tard que je ne comptais le faire. C'était non-seulement après la machine infernale, mais bien aussi depuis l'arrestation des chefs de chouans qui avaient été envoyés par Georges pour faire le coup. De Paris à Dijon, et dans la Champagne que je traversai pour revenir à Paris, ainsi qu'une partie de la Picardie, je ne puis exprimer par des paroles l'enchantement qu'il me semblait qu'une fée eût jeté sur toutes ces provinces. C'était partout le même attachement manifesté dans les adresses, c'était partout la même joie de la conservation du premier consul, la même horreur de ses assassins; mais aussi les paroles exprimant ces affections avaient universellement une franchise qui n'a rien de la

fausse couleur de la louange accordée par la crainte ou prodiguée par la bassesse : partout uniformité de vœux pour la conservation de la personne du premier consul, et recommandation, sévère même, de prendre soin de ses jours, parce qu'ils sont nécessaires à la patrie.

Je ne sais si Bordeaux a gardé le souvenir de son adresse. Je ne l'ai pas oubliée, moi; non plus que les noms *bien librement* mis au bas de cette adresse. Le maire de Bordeaux, à la tête des autorités municipales, dit au premier consul : « Que sa reconnaissance et les besoins de la patrie étaient la mesure de l'indignation qu'elle éprouvait, cette cité qui implorait le ciel pour sauver les jours de leur premier magistrat. Mais, ajoute-t-elle, c'est en vain que les ennemis de la France armeront contre lui des mains parricides et sanguinaires : le génie de la patrie qui a veillé sur lui dans des batailles, qui l'a guidé sur les flots, conservera à la république celui *à qui elle doit tant*, et de qui elle attend son bonheur et la stabilité de son gouvernement. »

« Venez au milieu de nous, » écrit la 52e demi-brigade; « deux mille quatre cents bras éprouvés seront prêts pour vous défendre. » Et la 59e, qui veut que ses sentimens parviennent plus directement au premier consul, et croit que par la bouche de son commandant on pourra croire que la flatterie dicte ses phrases, c'est le quartier-maître qui écrit au nom des soldats de cette belle légion : « Citoyen consul, dit cette lettre, modèle touchant

d'un discours du cœur, n'oubliez pas vos soldats d'Italie, quand il s'agit de vous défendre. Rappelez-vous que la 59e combattait à votre droite à Marengo. » — « Citoyen consul, disaient les Rouennais, tous les cœurs français ont frémi, excepté le vôtre. Ne vous exposez plus. »

Parmi ceux qui demandent la punition du crime avec le plus d'instance, on trouve les magistrats de la ville de Pau, parlant au nom de ses habitans dont les souvenirs ont ici tant d'éloquence. Tous disent que le crime soit enfin puni.

Une adresse aussi fort remarquable, surtout par sa concision, est celle des habitans de Montmorillon :

« Citoyen consul, on a conspiré contre vos jours ; la providence les a sauvés : grâces éternelles lui soient rendues ! »

Non, il ne faut pas aujourd'hui que nous cherchions à revenir sur un temps qu'il n'appartient à nul de nous de rendre moins grand, moins lumineux qu'il ne le sera *toujours*. Si Bonaparte fit plus tard des fautes, nous le verrons en avançant avec lui sur ce chemin qu'il a fait pour la France, et sur lequel il l'a faite si glorieusement marcher au temps que je retrace. Soyons *justes* une fois, si nous pouvons l'être ; parlons des choses avec l'accent de leur époque. L'histoire surtout ne veut que cette impartialité froide et calme. Ne refusons aucune gloire, ne retenons aucun blâme.

Il faut convenir aussi que les monstres avaient

bien sottement choisi le moment pour commettre leur crime. Après avoir trouvé la France bouleversée par l'anarchie, Bonaparte achevait de lui rendre sa tranquillité intérieure, en mettant un soin paternel à détruire les hydres sans cesse renaissantes de ces bandes de brigands qui, sous un prétexte politique, ainsi que je l'ai fait voir dans les précédens chapitres, volaient, égorgeaient jusque dans Paris même. L'Autriche demandant la paix; la Russie au moment d'entrer dans notre alliance; l'Espagne nous procurant celle du Portugal; la Prusse tout à nous, puisque nous étions heureux; nos armées victorieuses sur tous les points et nous donnant la possibilité de dire à l'Angleterre :

« Nous traiterons; mais avant tout, vous déposerez le titre de *roi de France*. Il y a trop longtemps que cette humiliation pèse sur nous. L'homme de la destinée, qui nous conduit aujourd'hui, vous dit ces paroles en vous forçant à plier dès la première relation. » Il fallait bien payer ce léger triomphe... Mais quoi? existe-t-il donc des dettes qui ne s'acquittent qu'avec du sang?... avec la vie?... Hélas! nous ne l'avons que trop vu!

Oui, notre état était alors bien prospère. L'enthousiasme, la confiance entouraient le nom de Bonaparte. Oh! quel temps! quel temps! Je puis bien le dire encore.

Vers cette époque les sœurs de charité furent rétablies. On leur donna une maison rue du Vieux-Colombier. Elles devaient y former des élèves pour

le service des hospices. Le premier consul affecta une somme de trois cents francs à l'entretien de chaque élève. Les hospices eurent une administration formée sous la protection spéciale du gouvernement. M. de La Rochefoucault-Liancourt, M. Mathieu de Montmorency, M. Delessert, une foule de noms respectables et respectés étaient à la tête de cette administration et donnaient une garantie de plus aux malheureux. Les enfans trouvés furent également soumis à une inspection plus immédiate. Aussitôt que je fus mariée, je devins, en ma qualité de commandante de Paris, une personne *importante* pour faire quelque peu de bien. Mais cette même position me faisait voir des actions admirables. J'ai vu des choses dont le souvenir seul fait du bien, rafraîchit l'ame, lorsque, désespérée de ne trouver dans sa route en cette vie que crimes, ingratitude, impiété et cœurs de pierre, elle rentre en elle-même pour vivre dans le temps passé.

Un mois avant la machine infernale (1), Moreau avait remporté la fameuse victoire de Hohenlinden. Ceux qui accusent Napoléon de *jalousie* et d'injustice envers Moreau, ne l'ont pas entendu comme moi parler des avantages de cette victoire, et combien la république devait lui en avoir de reconnaissance. Bourrienne, qui a su dire tant de belles choses

(1) Pas précisément un mois, mais trois semaines; car je crois que la bataille de Hohenlinden est du 3 novembre, et la machine infernale est du 24.

relativement à l'*inimitié* de Napoléon pour Moreau, sentiment que je ne crois pas qu'il ait jamais éprouvé pour lui, aurait bien pu également parler du mouvement de Napoléon en apprenant la victoire de celui qu'on a fait son rival. Il le sait mieux que personne, lui que Bonaparte pressait pour écrire le message au sénat, comme s'il eût dû mourir dans la nuit, et que ce fût un devoir immédiat à remplir. Ce message si honorable, si simple, si laconique, eh bien ! je l'ai entendu attaquer par la malveillance qui ne respecte rien. « Bonaparte, disait-on, aurait dû ne parler que du général Moreau ! »

Après cela ayez, si vous le pouvez, de la patience, écoutez tranquillement des gens qui veulent, pour abattre un homme, en élever un autre. Car ne croyez pas que ce soit une véritable admiration pour Moreau; non, non: c'est pour frapper Napoléon. L'attachement vrai est calme, et en tout la vérité n'est jamais passionnée. Moreau aurait été lui-même bien plus grand, si les gens qui le grimpaient malgré lui à une élévation à laquelle il serait bien parvenu sans eux, ne lui avaient pas fait faire cinq cent mille bévues plus ridicules les unes que les autres. Il faut aussi qu'il y ait justice pour tous les généraux qui combattirent sous lui à cette même journée de Hohenlinden; et puis faire la part de l'Autriche qui, bien loin d'avoir son Hector (1), n'obéissait qu'à l'archiduc Jean, ayant pour conseil le

(1) Le prince Charles.

général Lauër. Tout cela fait aussi beaucoup. Nos généraux formaient un beau groupe de gloire. Richepanse, Ney, Grenier, d'Hautpoul, Grouchy, Decaen, Dessolles, et Moreau, général en chef. Quatre-vingts pièces de canons, dix mille prisonniers dont deux généraux, six mille cadavres couvrant le champ de bataille, voilà le résultat de cette journée; tandis que, de l'aveu de l'ennemi, nous n'avons pas perdu trois mille hommes!... Et puis qu'on vienne *nous dire* que nous n'avons pas de motifs *d'être vains* du nom Français !...(1)

Le premier consul nous dit une particularité fort remarquable. C'est que dans la journée de Hohenlinden rien ne fut le résultat du hasard. Il paraît que Moreau avait fait le plan d'avance, et que rien ne vint le changer. Je me rappelle à ce propos que le premier consul dit un mot assez plaisant là-dessus :

« C'est par hasard, dit-il, que ce même *hasard* « ne s'en est pas mêlé. Car, avec de la neige dans « les yeux et du verglas sous les pieds, on ne peut « répondre de rien. » Puis il ajouta plus sérieusement :

« Au fait, Moreau, en homme habile et pru- « dent, aura fait prendre ses renseignemens; et s'il « n'a pas été trompé par ses espions, race toujours « infâme, il a dû savoir à quelle heure l'archiduc « Jean a demandé au général Lauër :

(1) Il a été dit, ce mot. Il l'a été, et par qui?... Je souffre assez de le savoir; je ne veux pas que ma patrie connaisse le nom d'un enfant ingrat.

« *Faut-il commencer?* Le conseil aulique dé-
« cide toujours à Vienne. Cependant je les ai ha-
« bitués à ne pas tant compter sur leurs forces et
« surtout à ne pas se croire infaillibles. »

En relisant ces mots, *le premier consul nous dit*, j'espère que l'on ne me croira pas assez *sotte* (je me sers de ce mot) pour raconter que le premier consul nous faisait l'honneur de nous admettre à ses hautes conversations , soit sur une question comme celle de Hohenlinden, soit comme le jour où il parlait à Fouché. Si je le faisais, d'abord mes contemporains sauraient très-bien que cela ne fut jamais ; et nos petits neveux , d'après ce qu'ils pourront recueillir de Napoléon , sauront très-bien aussi qu'il n'était pas très-causeur avec les femmes. Mais je dois employer cette formule, *il nous dit*, parce que , en effet, il parlait dans le salon de madame Bonaparte où nous étions toutes ; et si quelques-unes de ces dames ne l'écoutaient pas , quant à moi, je réponds qu'*il me parlait*, car je suivais mot à mot tous ses discours ; il m'est quelquefois arrivé de faire une telle attention à ce qu'il avait dit , qu'en rentrant chez moi j'écrivais la conversation que j'avais entendue sans qu'un seul mot y manquât. Au reste , il me savait quelque gré d'écouter avec cette attention; il me le disait, et cela m'a souvent valu de bonnes paroles qui m'auraient été inconnues.

J'ai parlé tout à l'heure d'un général de l'armée de Moreau, dont le nom est très-honorablement

cité dans nos fastes militaires; il le fut un jour d'une manière tellement plaisante qu'elle finit par ne plus l'être du tout: il y eut même un duel entre le propriétaire du nom et le général Kilmaine. Le propriétaire était le général d'Hautpoul. Il était aussi homme de qualité; mais pour le savoir autant qu'il le savait, il aurait fallu avoir été autrement appris et même élevé. Il était excellent homme, mais d'une telle vanité qu'il était impossible de tenir à tout ce qu'il vous contait d'absurde sur lui et tous les siens. Je ne sais pas ce qu'il était en naissant; mais ce dont je réponds, c'est qu'il s'était fait *paon*. Cette vanité nobiliaire (1) et cette vanité de lui-même produisaient quelquefois des scènes dont il ne se tirait pas toujours avec succès. Il était une fois à l'armée du Rhin et commandait une division de cavalerie; il y avait dans son état-major un adjudant-général, homme d'esprit, railleur, et ne persifflant pas son général parce que... la discipline avant tout. Le général le crut un simple; parce qu'il ne mordait pas, il pensa qu'il n'avait pas de dents; et un jour à table chez lui, ayant vingt officiers à dîner, il entreprit l'adjudant-général, dont le nom était Martial-Thomas. Le général d'Hautpoul, trouvant que le texte prêtait, lui dit avec ce ton péremptoire qu'il

(1) Il était homme de qualité et d'une belle naissance; mais son éducation avait été tellement négligée, ou lui-même en avait si mal profité, qu'il ne paraissait ni à l'un ni à l'autre.

avait toujours, excepté lorsqu'il voulait plaire et croquer un cœur :

« Monsieur Martial-Thomas, pourquoi donc votre nom est-il si bizarrement arrangé? Pourquoi ne vous appelez-vous pas Thomas le Martial, au lieu de Martial-Thomas.

« Mon général, lui répondit très-tranquillement l'adjudant-général, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler *Poule-d'Eau.*

— Hem!.... quoi?.... dit le général-commandant à son inférieur, avec des yeux interrogateurs tout flamboyans.

— Oui, mon général, dit Martial en achevant de peler une poire, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler *Poule-d'Eau.*»

Le général ne dit pas cette fois : « Hem !.... et quoi !.... » Il se le tint pour dit, et fit bien.

❀

CHAPITRE XV.

Achat de la Malmaison. — Madame Lecouteulx. — L'ancien parc. — Projet de Bonaparte et mademoiselle Julien. — La montagne et la rivière. — Embellissemens et simplicité. — L'appartement de mademoiselle Hortense. — Vie de château à la Malmaison. — Les déjeuners de femmes et le premier consul. — La tente, amour de l'air et le feu en été. — Facilité de madame Bonaparte à accorder sa protection. — Madame Savary et madame Lannes. — Histoire d'une parure de turquoises. — Les dames de l'ancien regime chez madame Bonaparte. — Madame d'Houdetot et M. de Céré. — Faveur inattendue, mission, retard et disgrâce. — Le mémoire et la pétition. — Bonaparte recommandant la simplicité, et les toilettes de madame Bonaparte.

Je n'ai pas encore parlé de la Malmaison. C'était cependant un lieu dans lequel on allait peut-être encore plus souvent qu'aux Tuileries, lorsqu'on était de l'intimité de la famille du premier consul. Comme c'est aujourd'hui une personne toute dépouillée de ses ornemens et même de ses vêtemens que la Malmaison, je vais tâcher de la rappeler au souvenir de ceux qui, comme moi, ont vu cette charmante habitation lorsqu'elle était encore *elle-*

même, et que madame Lecouteulx venait de la vendre à madame Bonaparte.

La Malmaison, propriété d'une famille riche, aimant à tenir un grand état et mettant de l'orgueil à imiter les Anglais dans leurs coutumes *de château*, la Malmaison était déjà, à l'époque de l'acquisition qu'en fit madame Bonaparte, une délicieuse demeure. Le château, sans être aussi grand que celui de Petit-Bourg ou de Méréville, l'était autant que celui de Morfontaine et d'Ermenonville; seulement le bout des deux ailes avançant sur la cour n'existait pas. Mais cette addition fut plus commode pour le service des communs que pour les habitans du château.

Le parc était délicieusement distribué, malgré sa proximité avec la montagne assez aride qui se trouve sur la gauche; rien n'était plus frais, plus vert, plus ombragé, que toute la partie bordant la route et le champ dont le parc était séparé par un saut de loup. Le voisinage de la rivière, bien que le parc fût plus haut que la roule et la berge, donnait toujours par sa communication une fraîcheur salutaire aux plantes et aux arbres, et la végétation était plus belle dans cette portion du village de Ruel que dans la partie supérieure. Le premier consul voulant plus tard, c'est-à-dire à son retour d'Egypte, agrandir la Malmaison et son parc, demanda comme service de voisin à mademoiselle Julien, vieille fille très-riche, demeurant à Ruel, de lui céder, au prix qu'elle voudrait y mettre, un parc ou plutôt

un jardin, qui n'étant séparé que par un chemin vicinal qu'il était facile de changer, lui donnerait la chose qu'il désirait vraiment beaucoup, le moyen d'avoir un parc dont l'étendue au moins pourrait ne plus le faire rougir à côté de la magnifique propriété de Joseph. Le parc de la Malmaison n'avait pas, je crois, à cette époque, plus de cent arpens; et du côté de la montagne et de mademoiselle Julien il était surtout tellement étranglé, si l'on peut le dire, que d'un jardin situé au sommet de cette montagne où était un petit belvédère à l'italienne, on pouvait voir avec une lunette d'approche tout ce qui se passait dans le parc inférieur. Le premier consul avait un petit jardin particulier, auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente, et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès de travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire; car alors, comme dans les deux années suivantes, il ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont, dont je viens de parler, et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur ce pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et des remarques sur des pétitions. Lors-
« que je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées
« prennent une direction plus haute et plus éten-
« due. Je ne conçois pas comment il y a des hom
« mes dont le travail peut s'opérer avec succès à

« côté d'un poêle et privé de la communication du « ciel. »

D'un autre côté, Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet, et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartemens étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre, ainsi que cela se voit toujours dans les maisons de campagne des gens riches. Les meubles en étaient fort simples; et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battans ; encore n'eut-elle, je crois, cet appartement qu'après son mariage. Les chambres n'étaient pas parquetées, ce qui me surprit, sachant à quel point madame Lecouteulx était elle-même recherchée. Elles donnaient toutes sur un long corridor, auquel on montait par une marche, laissant à droite l'appartement de madame Bonaparte et le petit salon dans lequel on déjeunait. Ce corridor était fort étroit, carrelé comme le reste, et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se

réunissait dans un petit salon très-bas donnant sur la cour, au premier, et dans l'aile droite ; il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût Joseph, ou bien Louis ou Fesch, enfin quelqu'un de la famille. Les exceptions étaient tellement rares, que je ne puis me rappeler si j'ai vu un homme admis à nos déjeuners de la Malmaison. Après le déjeuner, on causait, on lisait les journaux ; il arrivait toujours quelqu'un de Paris, pour avoir *une audience ;* car *malgré la volonté prononcée* du premier consul pour que madame Bonaparte ne fît rien qui pût blesser en quoi que ce fût l'opinion générale, elle accordait déjà des audiences, apostillait des pétitions, quoique la colère du premier consul l'eût déjà fait pleurer, et abondamment, pour avoir ainsi apostillé une pétition relative à un marché de chevaux. Au fait, elle croyait bien faire. Cet homme offrait de livrer deux ou trois mille chevaux à un prix tellement au dessous de celui qui était payé par le ministère, que l'affaire paraissait extrêmement tentante. Mais Napoléon vit clair dans cette apparence de bénéfice pour l'état. Il comprit que l'avantage très-réel qui en proviendrait ne sortirait pas du rayon de la Malmaison, et surtout de Ruel. Il voyait toutes ces manœuvres, et sa sévère probité les lui faisait haïr et persécuter de telle sorte, que rien n'était plus rare sur la fin de son règne que ces concussionnaires avides qui sont les chancres les plus rongeurs d'un état. Madame

Bonaparte ne voyait pas aussi loin, et même elle ne regardait nullement à ce qui pouvait résulter de la protection accordée par le gouvernement à un homme plutôt qu'à un autre. Et lorsque cet homme offrait, avec toute la politesse imaginable, un beau collier de perles, un bracelet de rubis, qu'il les offrait surtout par la main de M. Bourrienne ou de quelqu'autre ami, une chose aussi élégante était si éloignée d'une écurie et d'une botte de foin, que Joséphine ne songeait guère à l'origine de la mine qui les produisait; et si on l'eût interrogée sur celle qui les avait fournies immédiatement, elle aurait répondu naivement : Golconde.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq où six heures du matin dans son cabinet particulier; il travaillait avec Bourrienne ou avec les ministres, les généraux, les conseillers-d'état, et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité. Dans ce moment tout ce qui entourait le premier consul se mariait et formait une nouvelle famille ajoutée à celle déjà si nombreuse qui existait. Le colonel Savary venait d'épouser mademoiselle de Faudoas, parente de madame Bonaparte. Ce mariage était un bonheur inespéré pour un homme dont la vie n'avait d'autre mobile que le désir d'avancer. Sa femme aurait été fort jolie, s'il ne s'était trouvé une distance toujours désagréable entre sa bouche et son nez, et si ses dents n'eussent été, quoiqu'elle fût fort jeune, déjà presque toutes gâtées.

Une personne vraiment belle était madame Lannes. Elle était fort en faveur à la Malmaison et aux Tuileries, et elle le méritait non-seulement à cause de son mari, mais à cause d'elle-même; elle était fort douce, point envieuse, ne sacrifiant jamais à un mauvais bon mot le repos ou la réputation de quelqu'un, ainsi que je l'ai souvent vu et entendu faire, lorsque dix ou douze de ces nouvelles mariées, dont au reste je faisais partie, se trouvaient réunies à la Malmaison. Mais je dois dire, pour ma justification, dans le cas où l'on me confondrait avec quelques-unes de ces bonnes personnes, que je fus bien plus souvent sur la défensive que sur l'offensive.

Madame Lannes était la copie d'une des plus belles vierges de Raphaël ou du Corrège. C'était la même pureté de traits, le même calme dans le regard, la même sérénité dans le sourire. La première fois que je la vis, c'était au bal. Elle dansait peu ou même point, quoique sa taille fût belle et bien prise. Ce bal était donné par une de nos amies communes, madame Itier. Mademoiselle de Geheneuc me frappa comme l'une des plus belles personnes que j'eusse encore rencontrées; et lorsque je la revis plus tard étant madame Lannes, je trouvai qu'elle avait encore gagné, et que sa tournure surtout avait acquis plus d'aisance, ainsi que cela devait être, en établissant la différence qui existe dans les deux contenances de la jeune fille et de la femme mariée. J'aimais beaucoup madame Lannes.

Depuis, nos deux existences se sont souvent rencontrées : jamais nous ne nous sommes *heurtées ;* jamais je n'ai éprouvé d'elle de ces aigreurs mielleuses excitées à la vue d'un diamant un peu plus gros, d'une perle un peu plus blanche, que ne l'étaient ceux appartenant à une jeune femme de la cour. Madame Lannes ne fut jamais ainsi ; je lui rends avec plaisir une justice qu'elle mérite. Je ne sais comment en ont agi avec elle beaucoup de personnes qui auraient dû la défendre, mais je sais que, dans la position élevée où le sort l'avait placée après la mort de son mari, madame la duchesse de Montebello n'a pas fait une action qu'il soit possible de lui reprocher. Elle fut, au contraire, bienveillante et serviable, autant que cela pouvait s'accorder avec la sévérité de l'empereur, qui aurait pris en défaveur, au contraire, une affaire recommandée par une femme, et l'apathie de l'impératrice, qui tout en ayant quitté son ancienne patrie, ne s'en était pas recréé une nouvelle. En adoptant chaque Français pour son enfant, comme bien sûrement le prince Charles le lui avait conseillé, elle aurait retrouvé une tendresse générale qui au jour du danger se serait resserrée sur elle, autour d'elle, partout.... Ne parlons pas de cela. Je finis, en répétant que madame Lannes était à cette époque une belle et bonne personne, et de plus fort agréable dans la vie de famille que nous menions à la Malmaison.

Je parlais, je crois, avant de m'occuper du ma-

riage de madame Savary, des audiences que madame Bonaparte donnait après son déjeuner. C'était le seul moment où la surveillance du premier consul la laissait en repos; il se fiait pour cela sur Bourrienne, « qui aurait cru honteux, nous dit-il, de surveiller la femme de son ami. »

Le secrétaire intime du premier consul a donc repoussé toute surveillance sur la conduite politique et financière de Joséphine, se bornant à cacher au général les acquisitions un peu trop fortes, comme, par exemple, celle d'un collier de perles et d'autres bijoux, qui en effet ne furent pas achetés, mais donnés. Foncier, qu'on fit intervenir sans qu'il le sût pour une certaine parure de turquoises, fut très-fâché de cette licence-là; et il avait raison. Il faut dire que la plupart du temps madame Bonaparte ne savait rien de toutes ces manigances; elle se bornait à écrire avec ses petites pattes de mouches à Berthier, qui, sensible à la bonté de madame Bonaparte, dont l'indulgence plaidait pour faire admettre madame Visconti à la Malmaison (chose que le premier consul a constamment refusée, s'en expliquant même d'une manière assez dure), faisait pour madame Bonaparte beaucoup plus que les autres ministres, auprès desquels son crédit était presque nul et n'avait d'effet qu'à force d'importunités. Mademoiselle Hortense en aurait eu un bien plus positif si elle en avait usé.

Mais si le crédit de madame Bonaparte était

sans force chez les autorités, la renommée de ce même crédit avait reçu de rudes atteintes par sa propre faute à elle-même : en voici un exemple, arrivé à peu près vers cette époque.

Madame Bonaparte avait retrouvé, depuis la faveur dans laquelle la fortune l'avait fait rentrer, une foule d'anciens amis, qui ne l'auraient pas reconnue si elle fût demeurée la veuve du brave et malheureux général Beauharnais. Depuis qu'elle était presque souveraine, madame de M.....y, madame de La.....h, madame de Cha....., madame de N.....y, venaient lui dire : « Vous qui êtes des nôtres ! » tandis qu'à Fontainebleau, à l'époque du premier exil de la noblesse, il y en avait beaucoup qui se tenaient loin d'elle en disant : « Elle n'était pas présentée !... »

Dans le nombre il y en avait cependant qui lui étaient attachées ; du moins j'aime à le penser. L'une d'elles, madame d'Houdetot, avait un frère, nommé M. de Céré, dont elle désirait vivement pousser la fortune. Elle en parla à madame Bonaparte, dont la coutume, comme on le sait, n'était pas de refuser. Elle accueillit la demande de madame d'Houdetot, et lui promit de s'occuper de M. de Céré. Cette fois l'effet suivit de près la promesse. Je ne sais comment le colonel Savary fut mêlé dans toute cette affaire, ou, si je l'ai su, je l'ai oublié ; le fait est que M. de Céré, qui avait de l'esprit, de jolies manières, une fort belle tournure, ce qui ne nuit à rien, devint presque commensal,

de la maison du premier consul. Il eut une mission, et partit immédiatement.

Mais à la source très-authentique où j'ai puisé ces renseignemens sur M. de Céré et cette petite histoire, on m'a dit aussi que sa jeune tête n'avait pas bien compris toute l'étendue de la gravité de sa position. Le premier consul n'était pas un patron comme un autre : le premier consul voulait de la tenue dans les hommes qui l'entouraient ; et si quelques étourderies de Junot, dont les vingt-sept ans pouvaient servir d'excuse, n'étaient pas même pardonnées par son général, on peut croire qu'il était sévère pour un étranger, un inconnu, qui lui avait été recommandé par sa femme, dont il était assez en défiance, avec raison, pour les choses de ce genre. Aussi M. de Céré, dont les démarches fort légères eurent une publicité assez notoire pour venir à la connaissance du premier consul, perdit-il en un moment tout le crédit que sa tournure avenante, sa facilité à comprendre lui avaient procuré à l'instant même auprès du premier consul. Cependant cela ne vint qu'en suite de ce qui lui arriva dans cette mission dont il fut chargé. Il devait aller à Bordeaux et en être revenu, je crois, dans un temps donné. Au surplus, je ne réponds pas de la quantité de jours ; je sais qu'il en mit quinze de trop. Un de mes amis, qui le rencontra à Bordeaux au moment où son cabriolet venait de casser, lui rendit le service de le ramener. Il lui donna de bons conseils, en outre, sur la manière

dont il devait se conduire dans cette circonstance assez épineuse. Il lui dit que, puisque Savary le connaissait et le protégeait, ainsi que madame Bonaparte, il fallait qu'il allât le voir à l'instant même de son arrivée. C'est ce qu'il fit. Mais le crédit de Savary, qui n'était pas grand à cette époque, ne fut pas suffisant pour ramener M. de Céré au point de faveur auquel il était parvenu si extraordinairement. Madame Bonaparte elle-même dit avec aigreur :

« Pourquoi est-il resté trois fois plus de temps qu'il ne le fallait, aussi? Maintenant ses amis ne peuvent plus rien pour lui. Quand on a une tête volcanique et qu'on fait des sottises pour ne pas réfléchir, il ne faut pas avoir une indolence créole. »

M. de Céré était créole.

Le fait est que ce jeune homme devait être nommé aide-de-camp du premier consul au retour de sa mission.

Mais il n'en fut pas ainsi. Napoléon, fort en colere, et du retard mis par quelqu'un chargé de ses ordres, et de l'erreur dans laquelle il était tombé pour avoir mal jugé, ce qui ne lui arrivait pas souvent, défendit à M. de Céré de se présenter devant lui. Madame sa sœur fit tout ce qu'elle put pour ramener madame Bonaparte à de meilleurs sentimens : tout fut inutile. « Pourquoi restait-il quinze jours en route, aussi? »

Cependant le souvenir de ce qu'il avait perdu lui tenait fortement au cœur. Il ne pouvait voir passer

cette troupe brillante qui entourait le premier consul, sans se dire :

« Je devrais être là!... » Enfin, au bout de plusieurs mois écoulés, il tente un nouvel effort, et à son retour à Paris, en revenant d'un voyage qu'il venait de faire, il sollicite, par le moyen de sa sœur et de Savary, une audience de madame Bonaparte. On était alors à la Malmaison. A sa grande joie, elle lui fait dire que le lendemain même elle le recevra ; qu'il apporte une pétition sur ce qu'il demande, bien claire, bien explicative, et qu'elle promet de la remettre. Enchanté de la tournure que prend son affaire, M. de Céré commande que son cheval soit attelé à dix heures le lendemain ; et, lorsque son domestique vint l'avertir que tout était prêt, il descendit rapidement l'escalier de l'hôtel garni dans lequel il logeait avec cet ami dont j'ai parlé plus haut, et qui lui donnait de si bons avis. M. de Céré avait bien soigné sa toilette ; car on sait qu'il était joli garçon, et il ne voulait pas perdre un de ses avantages. Une figure agréable est bien plus persuasive dans son regard, son parler, qu'un visage comme celui de madame de Bou....e, par exemple ; et, pour compléter ces agrémens, une toilette bien soignée est très-loin de nuire. M. de Céré, fort content de lui, descendait donc en triomphant d'avance l'escalier de son hôtel garni, lorsqu'il fut désagréablement arrêté dans sa course par son tailleur. Cet homme avait appris son retour, et comme il lui devait de l'argent, il lui apportait son mémoire.

M. de Céré lui raconta qu'il allait à la Malmaison, lui dit de revenir dans quelques jours, et qu'il serait payé. Le tailleur lui remit son mémoire, et le laissa monter en cabriolet, assez ennuyé d'avoir été retenu par cet homme, et craignant de manquer l'heure du rendez-vous; mais, après quelques tours de roues, il ne pensa plus qu'à ce qui se présentait à lui de nouveau, et il oublia le tailleur et son mémoire aussi complètement que si jamais ils n'eussent existé (1). Arrivé à la Malmaison, il trouva madame Bonaparte, comme toujours, charmante et gracieuse; elle lui dit que le premier consul, déjà prévenu par elle, oublierait facilement une étourderie que M. de Céré promettait de faire oublier à force de soins et de bonne conduite, et finit en prenant sa pétition et lui recommandant de venir en chercher la réponse dans quelques jours. M. de Céré lui re-

(1) Ce mot de mémoire et de tailleur m'en rappelle un du prince de Ligne. Il avait le défaut de faire des jeux de mots et des calembourgs, peut-être un peu trop souvent, mais quelquefois il s'en trouvait d'assez plaisans. Il y avait en Piémont une famille noble, la maison de Montailleur, composée d'honorables et braves gens. Il y avait, entre autres, deux frères aussi bons que le reste de la famille, mais dont l'un, le comte de Montailleur, était fort ennuyeux. Ce n'est pas un crime, mais le prince le regardait comme tel; et il disait, quand son valet de chambre annonçait M. de Montailleur: « Si c'est le marquis de Montailleur, à la bonne heure; mais si c'est le *compte de mon tailleur* (comte de Montailleur), je sais ce que c'est, je n'en veux pas. » Du reste, il aimait fort les deux frères, et disait cette plaisanterie devant le comte de Montailleur lui-même.

mit la bienheureuse pétition qui devait lui rouvrir la porte du sanctuaire, et se retira enchanté de sa course, et rêvant tout ce qu'une tête ambitieuse, jeune et active, peut imaginer d'heureux. Il fut chez sa sœur, chez ses amis les plus intimes, leur fit part de son bonheur, et passa enfin la journée dans un vrai délire. Le soir il se retira fort tard ; en se déshabillant, il fut désagréablement réveillé de son doux laisser-aller dans les balancemens de son imagination, par le mémoire de son tailleur, qu'il avait mis le matin dans la poche de son habit.

« Diable! dit-il, voilà un coquin qu'il faut que je paie au plus vite; il paraît que le patron n'aime pas les dettes.... pardieu! ni moi non plus. Si j'avais de l'argent!... mais ce diable d'argent : il semble qu'il fond dans mes mains... Ah! ah! je deviendrai sage, ajoutait-il en bâillant et en étendant les bras.... Il le faut bien. Mais voyons donc combien je lui dois, à ce voleur-là ; son mémoire n'en finit pas. Quelle pancarte! on dirait une pétition à un ministre..... Ah! mon Dieu! »

Je crois bien que le papier ressemblait à une pétition ; c'était la sienne. Il avait donné le mémoire du tailleur.

Le malheureux fut atteré. Dans le fait s le coup était rude. La pétition, qui était à présent non plus sa bienheureuse, mais sa maudite pétition, devait être remise par madame Bonaparte au premier consul lui-même. Point d'intermédiaire. Rien qui pût le sauver! Et cela, quand il vient protester de

son retour à la sagesse et à la raison! Il passa aussitôt, quoiqu'il fût une heure du matin, chez M. Bory de Saint-Vincent, qui logeait, comme je l'ai dit, dans le même hôtel que lui; et racontant sa mésaventure, il lui demanda son avis, et surtout un conseil à suivre immédiatement.

« A l'heure même, lui dit le colonel, c'est difficile; il est deux heures du matin. Mais, mon cher, si vous voulez m'en croire, suivez la route directe et droite : c'est toujours la meilleure, surtout lorsqu'on est embarrassé. Allez-vous-en demain matin à la Malmaison; voyez au plus tôt madame Bonaparte, racontez-lui votre histoire. Elle n'a rien de si effrayant pour vous, au fait. Que diable! madame Bonaparte sait bien que vous ne faites pas vos habits vous-même. Voyez le colonel Savary avant de partir, et contez-lui ce qui vous est arrivé : peut-être vous donnera-t-il un bon avis. »

Le pauvre M. de Céré ne ferma pas l'œil de toute la nuit; il se leva presque avant le jour et courut chez M. Savary. Celui-ci jugea, comme M. Bory de Saint-Vincent, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de tout conter à madame Bonaparte, et sans perdre de temps. M. de Céré refit sa belle toilette et courut à la Malmaison. Madame Bonaparte sortait de déjeuner et rentrait dans le grand salon du rez-de-chaussée. A peine aperçut-elle M. de Céré à travers les colonnes du vestibule, qu'elle courut à lui et lui présentant la main : « Que je suis heureuse! lui dit-elle; j'ai remis votre péti-

tion au premier consul; nous l'avons lue ensemble : elle était à merveille, ajouta-t-elle avec un air approbateur et souriant. Elle a fait beaucoup d'impression sur lui. Il m'a dit qu'il allait faire le rapport à Berthier, et d'ici à quinze jours tout sera terminé... Je vous assure, mon cher, que cette réussite, car je puis regarder l'affaire comme faite, m'a rendu la personne la plus heureuse du monde toute la journée d'hier. »

M. de Céré fut confondu; et, s'il n'avait pas eu la véritable petition dans la poche de son habit, il aurait cru que la nuit, en rêvant, il avait fait lui-même le triste échange que sa maladroite étourderie avait produit, et que la pétition avait en effet été donnée au premier consul. Il fut au moment de la tirer de sa poche et de la donner à madame Bonaparte : mais le moyen de dire à une femme qui nous fait un discours en trois points, dont la conclusion est qu'elle a *lu* le papier que vous lui avez remis la veille : *Madame le voici!* Il aurait fallu, pour une pareille hardiesse, être plus maladroit que M. de Céré. Il sentit que jamais madame Bonaparte ne lui pardonnerait, si un tort de cette nature lui était prouvé aussi positivement. Il comprenait d'ailleurs fort bien qu'elle ne voulait plus se mêler de cette affaire, et que le mémoire avait été probablement jeté au feu en sa qualité de *pétition,* et qu'il n'aurait pas eu les honneurs de la cheminée, s'il eût été connu pour le mémoire du tailleur, que M. de Céré, dans sa colère, aurait

volontiers lui-même jeté dans un bûcher et non pas dans la cheminée.

Le résultat de tout cela fut que M. de Céré revint à Paris par cette même route que la veille il avait parcourue si joyeusement, triste et abattu, et ne conservant aucun espoir. Comme je n'ai pas suivi cette aventure, j'ignore si M. de Céré a été dédommagé de son malheur dans cette circonstance. Mais on peut en conclure que madame Bonaparte, quoiqu'elle fût parfaitement bonne et excellente, toute disposée à obliger, n'était pas toujours une personne sur laquelle on devait faire reposer une confiance entière pour la réussite d'une affaire. Elle était bienveillante, avait le désir en effet d'obliger; mais ce désir cédait à la moindre crainte de mécontenter le premier consul; et puis ensuite, la dernière personne venue avait toujours raison avec elle sur la même affaire. J'ai vu de graves inconvéniens de cette faiblesse : elle désolait Napoléon.

La Malmaison était fort affectionnée par lui. Je disais tout à l'heure comment on passait la matinée, c'est-à-dire le commencement de la matinée. Il avait ordonné, si l'on peut parler ainsi, que l'on fût complètement à son aise. C'était toujours lui qui mettait des entraves à tout ce que madame Bonaparte voulait introduire, déjà à cette époque, de choses gênantes et imposées par une étiquette dont elle-même souffrait, mais qui lui plaisait. J'ai bien ri en lisant, dans des mémoires fort estimables du reste et bien au dessus des Mémoires contemporains, que Joséphine disait un jour :

Ah! que tout cela m'ennuie! J'étais faite pour être la femme d'un laboureur!

En vérité, il ne faut pas que cette personne ait jamais entendu parler madame Bonaparte, ni Joséphine, ni l'impératrice. Il ne faut pas qu'elle l'ait suivie dans aucune de ses positions. La toilette surtout était une des parties de la vie de madame Bonaparte, bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de sa vie. Elle n'aurait pas *vécu,* si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait. Au reste, il n'y a rien à dire sur cette occupation dans une personne qui est assise auprès de la suprême puissance. Il aurait été à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu de goûts plus pesans sur le peuple qui celui de la toilette de Joséphine. Il ne fallait pas de grands impôts pour acquitter le mémoire de Leroy ou de mademoiselle Despaux, lorsque le premier consul trouvait qu'ils excédaient de quelques mille francs la somme fixée pour la dépense de sa femme.

❋

CHAPITRE XVI.

Les mercredis de la Malmaison. — La troupe comique de la Malmaison. — Cambacérès Montauciel. — Bonaparte *traité en petit garçon*. — Dîners dans le parc. — Parties de barres, et le premier consul l'habit bas. — Deux curieux, et frayeur de madame Bonaparte. — Rapp, Eugène et un vieux militaire. — Soldat reconnu par le premier consul. — Engagement volontaire. — Scène curieuse et touchante. — La mère et le fils. — Terreur panique à la Malmaison, et les habitans en chemise.

Les mercredis, il se donnait un dîner presque de cérémonie à la Malmaison. Il y avait le second consul (le troisième ne sortait presque jamais de sa famille, et vivait fort retiré (1)), des conseillers-d'état, des ministres, quelques généraux plus particulièrement estimés, et des femmes d'une répu-

(1) Il donnait de petits bals le mardi chez lui, tandis qu'il occupait, le pavillon de Flore, où il logeait dans les appartemens supérieurs. Il avait alors ses enfans qui n'étaient pas mariés, et dont il s'occupait beaucoup. C'était un digne homme. Son fils aîné, dont la bonté et l'honneur ont fait partie de l'héritage paternel, a épousé la fille de Barbé-Marbois.

tation intacte ; car, à cette époque, Napoléon se montra sévère dans le choix qu'il fit pour la société de madame Bonaparte.

Mademoiselle de Beauharnais et madame Bonaparte m'avaient prévenue que nous allions jouer la comédie, et que j'aurais l'*emploi* des soubrettes. Le colonel Savary venait, comme je l'ai dit, de se marier, et sa femme devait être aussi de notre troupe. Junot était notre plus beau talent, avec Bourrienne et Eugène de Beauharnais. Lauriston était aussi bon acteur, à ce qu'on disait.

« Citoyen Cambacérès, dit un soir le premier « consul, vous devriez jouer la comédie avec nos « jeunes gens. Vous feriez les pères nobles.

— Ne croyez pas plaisanter, citoyen consul, lui répliqua Cambacérès, j'ai joué, et, je puis le dire, avec quelque succès, le Montauciel du *Déserteur*

— « Vraiment !... Eh bien ! cela prouve, dit le « premier consul, qu'il ne faut jamais dire : Ceci « est *impossible*. »

Nous avions l'honneur de faire tous les frais du spectacle de la Malmaison, et le commencement ne fut pas *sans douleurs*. Ce n'etait pas une chose de peu d'importance que de jouer devant non-seulement trois cents personnes, mais devant le premier consul. Quant à moi, j'avoue que j'aurais mieux aimé voir doubler l'auditoire. Il était même assez singulier que *moi*, de toutes les personnes de la Malmaison sans contredit la plus hardie avec

lui et la plus prompte à lui répondre un mot, quelquefois même trop fort; moi enfin qui, dès cette époque, annonçais la femme qui le traita *en petit garçon*, comme il l'a dit lui-même à Sainte-Hélène, le jour où il fit entendre à mon oreille des paroles qu'il ne me convenait pas d'écouter; eh bien! je ne pouvais supporter sa censure juste ou injuste dans la manière de prendre un rôle, toute convaincue que j'étais cependant qu'il se trompait, et que je pouvais comprendre mon affaire moi-même, surtout avec le secours de Dugazon qui était mon répétiteur.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On mettait la table à gauche de la pelouse qui est devant le château et un peu en avant de l'allée droite, dont il n'existe plus maintenant d'autres traces que quelques marronniers épars. On était peu de temps à table; et le premier consul trouvait que le dîner était long, lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau, et qu'il avait à sa disposition quelques minutes dérobées à ce travail constant qui le tuait alors, il jouait aux barres avec nous. Il trichait comme au reversis; par exemple, il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier : *barre!* enfin c'étaient des tricheries qui provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas, et courait comme un lièvre, ou plutôt

comme la gazelle, à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière, en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Un jour, après dîner, il faisait beau ; le premier consul dit : « Jouons aux barres ! »

Et voilà l'habit par terre, et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Le parc de la Malmaison n'était pas alors fait comme il est aujourd'hui, quoique le vandalisme le plus éhonté ait tout fait pour détruire même les souvenirs attachés à quelques brins d'herbe. Insensés ! comme si cela dépendait d'eux de dépouiller un pareil séjour de sa magie toute-puissante ! Il y avait donc alors un saut de loup qui longeait une partie de la route, c'est-à-dire du champ que plus tard on a acheté pour la grande plantation de platanes et de tulipiers ; les curieux pouvaient donc aisément, en entrant dans ce champ, voir de loin, et voir ce qui se passait dans le parc de la Malmaison. Il y avait du côté du château une balustrade en fer sur laquelle on pouvait s'appuyer. Madame Bonaparte, qui ne jouait pas aux barres, était avec madame de Lavallette contre cette balustrade, lorsqu'en avançant de quelques pas, elle fut tout effrayée à la vue de deux hommes dont la figure et surtout la tournure étaient faites pour causer de la crainte, surtout dans un moment où la France était encore frémissante de l'attentat de nivôse. Ces deux hommes étaient mal vêtus, et tous deux parlaient bas

en regardant le premier consul. Je ne jouais plus, et dans ce moment j'arrivais auprès de madame Bonaparte. Elle prit mon bras, et dit à madame de Lavallette d'aller chercher son mari ou bien Eugène, mais surtout de prendre garde que le premier consul la vît, car il détestait toutes les enquêtes et les précautions de ce genre-là.

« Voulez-vous quelque chose, citoyens? leur demanda-t-elle avec une voix toute tremblante.

— Oh! mon Dieu! non, citoyenne... Nous regardons... Est-ce qu'il n'est pas permis d'être dans ce champ?

— Si fait, si fait! s'empressa de répondre madame Bonaparte; mais...

— Ah! parce que nous regardons le premier consul? C'est que c'est une chose étonnante, comme je le disais à mon frère, de voir le premier magistrat *s'amuser là* (1), comme le Français le plus pauvre de la république. — Tiens! dit cet homme en saisissant le bras de son camarade, et lui montrant du doigt le premier consul qui tenait mon mari par l'oreille, tiens, comme *il a pris Junot!* Je voudrais bien me trouver comme ça face à face avec lui! je crois qu'il n'aurait pas si bon marché de moi! »

(1) Cette phrase m'est demeurée présente; je ne l'ai jamais oubliée. Cet homme qui mêlait la gaîté avec la pauvreté! C'est chose rare que le peuple la sente; car pour lui l'argent est tout, et la morale de la fable du savetier lui est inconnue.

Dans le moment où cet homme finissait sa phrase, il fut forcé de pirouetter subitement, et se trouva *face à face* avec Rapp, que madame de Lavallette avait rencontré, et qu'elle n'avait pas eu besoin de stimuler, comme on peut le penser, pour l'envoyer là où se trouvait l'ombre même d'un danger pour son général.

« Qu'est-ce que vous cherchez ici? demanda-t-il d'une voix de tonnerre à cet homme; qu'est-ce que vous voulez?... est-ce l'aumône? Allez au tourne-bride. Qu'est-ce que vous avez à regarder ainsi dans le jardin, et effrayer des dames avec vos tournures de bandits? Je vais vous faire arrêter, moi, si vous ne me répondez pas.

— Ah ça! il me paraît que ça se gâte, mon colonel, répondit celui qui n'avait pas encore parlé; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats? Oh, que non! je suis bien sûr que non, moi...

— Ah! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui! répéta l'autre.

— Etes-vous militaires? leur demanda Rapp, commençant à s'adoucir, en voyant que ces hommes étaient *de la robe*.

— Tiens! si nous sommes militaires? Cette question!... Ah! en voilà un qui ne nous mettra pas à la porte. »

C'était Eugène, qui s'était dérobé le plus tôt qu'il avait pu à la partie de barres, et qui arrivait

en courant pour voir ce que pouvaient faire Rapp et ces hommes, et nous, par dessus tout, ne faisant probablement qu'embrouiller les choses.

« Eh! c'est toi! dit-il à l'un des deux hommes qui avait un bras de moins (nous ne l'avions pas vu, parce qu'il avait une grande redingote et qu'elle l'enveloppait en entier).

— Oui, mon commandant; et voilà un colonel qui veut, comme ça, nous faire mettre en prison; mais vous l'empêcherez bien, n'est-ce pas ?

— T'arrêter, mon garçon !... Mais aussi que fais-tu là ?

— Je venais vous parler, mon commandant; je venais vous dire qu'à présent ce mâtin de boulet autrichien qui m'a emporté un bras ne m'en a pas rendu un autre pour servir mon pays : je suis donc *à la retraite*, mais non pas A L'AUMÔNE, comme disait ce citoyen-là... Enfin... pas de rancune... Étant à la retraite, mon commandant, vous savez qu'on ne peut plus servir, surtout quand on n'a qu'un bras. J'ai une jolie pension; mais raison de plus pour être reconnaissant. J'ai donc pris mon frère que voilà, beau garçon de trente-un ans, ma foi! fort, bien portant et brave. Ah! par exemple, pour ce qui est de ça, il n'a rien à demander à personne. Je réclame pour lui, mon commandant, un cheval et une carabine; et vous verrez, en cas de besoin, ce qu'il sait faire. »

Le premier consul, avec ces yeux qui voient sans

regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire; car il avait reconnu le maréchal des-logis-de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté d'un boulet de canon, en défendant un officier supérieur de son corps, dangéreusement blessé, et que des hulans voulaient achever. Le premier consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats; il avait ensuite revu cet homme à une parade, lorsqu'on le lui avait présenté, et sa figure lui était demeurée dans la mémoire.

« Oh! oh! voilà les invalides en route... Bon-« jour, garçon! Eh bien! tu es donc venu me voir? « Allons! fais le tour; viens encore une fois à l'or-« dre de ton général. Conduis-le, Eugène. »

Et passant son bras autour de la taille de Joséphine, il se dirigea vers l'entrée du château à laquelle nous trouvâmes les deux frères. Eugène et Rapp, qui avait embrassé le maréchal-des-logis d'aussi bon cœur qu'un maréchal de France, en lui demandant pardon. Le vieux guide présenta son frère au premier consul, et lui fit remarquer qu'il n'était pas susceptible d'être atteint par la loi pour être contraint de rejoindre les drapeaux.

« C'est un engagement volontaire, mon général, et vous êtes son capitaine de recrutement. »

Et le brave homme se trouvait si heureux! Il répignait; ses yeux étaient pleins de grosses

larmes, et son moignon s'agitait dans sa manche comme si ses deux mains avaient voulu se frotter l'une contre l'autre.

« Puisque je suis le capitaine de recrutement,
« dit le premier consul, il faut que le conscrit
« boive à la santé de la république et à la mienne.
« Eugène, emmène ton soldat, mon fils; tu lui fe-
« ras raison en mon nom. »

Le vieux guide regarda aller le premier consul; tant qu'il pût croire qu'il se retournait, il fit assez bonne contenance; mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, et il fondit en larmes.

« Allons, allons, mon vieux camarade! lui dit Eugène, un peu plus de force sur nous-mêmes. Eh! que diable! vous êtes comme une femme.

— Eh! mon Dieu! en parlant de femme, dit le manchot, j'ai fait de la belle besogne vraiment! — Quoi donc? — Eh! pardieu! j'ai parlé à la *générale consulte* comme je l'aurais fait à Toinon, Margoton. Elle a tout de même l'air *bien bonne*, cette brave citoyenne-là...

— C'est ma mère, dit Eugène. — Votre mère, mon commandant?... C'est pas possible! A quel âge qu'elle vous aurait fait? Et puis, le général, il n'est pas votre aîné de beaucoup... Vous vous moquez de moi. » Eugène lui expliqua le genre de parenté qui l'unissait au général Bonaparte. Le vieux guide voulut alors boire à la santé de madame Bonaparte, mère de son commandant; et, en reposant le verre sur la table, il dit à son frère:

« Garçon, rappelle-toi que la citoyenne au chapeau jaune c'est la mère du commandant : je ne te dis que ça. »

Lorsque le premier consul jouait aux barres, on faisait une promenade ; alors il n'y avait pas de reversis et l'on ne jouait pas aux échecs. Ce soir-là donc il se retira dans son cabinet, et nous restâmes dans la petite galerie qui est dans le salon. Madame Bonaparte avait été si effrayée par la vue de ces deux hommes que rien ne pouvait la rassurer. Eugène était reparti pour Paris avec Bessières ; il ne restait plus que Rapp. Junot était également retourné à Paris, attendu que, depuis l'affaire de Ceracchi et celle de nivôse, les autorités gardiennes de la ville avaient reçu du premier consul lui-même l'ordre spécial et péremptoire de ne point coucher hors de Paris. Madame Bonaparte n'avait donc personne pour la rassurer ; car le colonel Rapp, si brave, si vaillant davant l'ennemi, n'avait plus sa raison libre dès qu'il fallait tenir tête à un danger dans lequel son général pouvait être enveloppé. Il voyait cent fantômes à combattre. Il ne reculait pas devant eux, mais il ne rassurait pas alors ceux qui avaient peur. Le premier consul ne rentra pas dans le salon de la soirée ; et jusqu'à onze heures, moment de la retraite générale, nous ne fîmes autre chose que de rappeler toutes les tentatives faites depuis un an contre la vie du premier consul. On me fit raconter dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé à l'Opéra le jour des *Horaces* et de l'af-

faire Ceracchi ; mais ayant eu le malheur de dire que j'avais rencontré ce dernier dans une maison tierce, les questions arrivèrent en foule pour savoir s'il n'avait pas de cornes et le pied fourchu ! et puis toutes les inquiétudes de Junot !

« Voyez, disait madame Bonaparte en pleurant, voyez : voilà un point sur lequel se réunissent les mêmes craintes. Junot, qui sait, comme commandant de Paris, tout ce que Bonaparte peut redouter ; eh bien ! son sommeil est troublé par la terreur à un tel point de violence qu'il ne reconnaît pas sa femme dans son sommeil plus qu'agité (1). »

Je répondais à cela que cet accident était arrivé le lendemain du 3 nivôse, et dans toute l'ardeur de cette fièvre (littéralement parlant) allumée dans le sang de Junot par ses craintes sur le salut de son général. Mais les premiers conspirateurs n'existaient plus, et Saint-Régent était arrêté.

Je disais cela pour tranquilliser madame Bonaparte, que je voyais pâle et tremblante ; car elle aimait le premier consul, et s'était rattachée à lui de toute la force qu'une reconnaissance sentie par un bon cœur peut faire naître. Elle pleurait, et me dit en m'embrassant : « Madame Junot, la figure

(1) Ce qui m'arriva lorsque étant endormi et brusquement réveillé par moi, Junot me lança un coup violent dans la poitrine, croyant attraper un assassin du premier consul.

de cet homme m'a fait une si terrible impression, que je suis sûre de ne pas dormir de toute la nuit... Et Bonaparte! s'il m'entend me plaindre seulement il se fâche... Il n'a jamais rien à craindre, à ce qu'il prétend. »

Je me retirai dans ma chambre, et tout en remontant l'escalier à pente douce qui y conduisait, je me mis à causer avec M. et Mad. de Lavallette de toute cette histoire de la soirée. Elle me troublait aussi, et madame de Lavallette lui donnait encore plus d'importance que moi. Quant à son mari, il ne faisait qu'en rire et répondait à toutes nos attaques :

« C'est un ancien guide ; un des chasseurs d'Eugène.

—Mais, lui dit sa femme, Eugène ne peut répondre de tous ses hommes. Un mauvais sujet a pu être atteint, comme un honnête homme ; et parce qu'il a un bras de moins, s'il n'avait pas de vertus, cela ne lui en donne pas la moitié d'une.

— Et puis, disais-je de mon côté, le frère peut être un franc coquin, en admettant que le manchot votre ami soit un vrai féal ; le voilà dans les guides... Enfin que Dieu nous protége...

— Ensuite, reprit madame de Lavallette, tu comprends bien que...

— Oh! dit M. de Lavallette en riant et bâillant tout à la fois, allons nous coucher!... Le premier consul dort depuis une heure; il rirait bien s'il savait que nous sommes ici à deviser au lieu de faire comme lui. »

Nous nous retirâmes donc dans nos chambres ; et minuit n'était pas encore sonné, que le château tout entier plongé dans le sommeil, aurait ressemblé à celui de la Belle au bois dormant, si par intervalle on n'avait vu briller les rayons de la lune sur les armes de ces fidèles gardiens, de ces guides à cheval qui parcouraient silencieusement le parc pour veiller à la sûreté de celui qui faisait alors celle de tous.

Tout à coup on entend un coup de feu ; il est parti des fossés du château. A l'instant même, et dans un délai moins court qu'il n'en fallut pour reprendre notre respiration suspendue par la peur, tout le monde fut sur pied. Les femmes vêtues d'un seul jupon, les hommes avec un pantalon. Le premier consul était déjà dans le corridor, en robe de chambre, avec un bougeoir à la main, et criant de sa voix forte et sonore :

« Qu'on ne s'effraie pas ! ce n'est rien. »

Il était aussi calme que si son sommeil n'eût pas été troublé ; et j'en suis sûre, car en ce moment, par une singularité que je ne puis expliquer, je ne m'occupais que de lui et surtout d'examiner sa physionomie dans un pareil instant. Elle était calme et tranquille, sans indifférence ; mais on voyait qu'il avait mille coudées au dessus d'un péril commun. Sa destinée n'était pas remplie, et il le sentait. Rapp et M. Lacuée, ou peut-être bien Lemarois, un des bons fidèles aussi de cette époque, remontèrent du parc où ils étaient aussitôt descen-

dus, et annoncèrent que le cheval d'un guide s'était abattu en mettant le pied sur une taupinière, tandis qu'il traversait la pelouse devant le château. Dans sa chute la carabine était partie, et avait mis tout le château en émoi. Lorsque le premier consul eut entendu le rapport de son aide-de-camp, il se mit à rire, et cria du petit tambour qui est au fond du palier d'honneur :

« Joséphine, ne pleure plus; c'est une taupe « qui est cause de tout cela. C'est tout simple, car « c'est une laide bête. Quant au guide, deux jours « d'arrêts pour lui apprendre à passer sur mon « gazon avec son cheval. Comme je présume qu'il « a eu une belle peur, lui-même, sa punition ne « sera pas plus longue. Bonsoir, mesdames; allez « vous recoucher et dormez bien. »

Et comme il allait rentrer dans son appartement :

« Eh ! mon Dieu ! madame Junot, comme vous « êtes pâle ! Est-ce que vous avez eu peur ?

— Vraiment oui, général, et beaucoup.

— « En vérité ! voyez un peu ! et moi qui vous « aurais cru si brave ! Au surplus, cela ne regarde « pas les femmes. Mais qu'elles ne pleurent pas. « Allons ! *Felice notte signora Loulou, dolce ri-* « *poso.*

— « *Felicissimo riposo, signor generale.* »

Et je fus me coucher.

CHAPITRE XVII.

Influence du temps sur le premier consul. — Le seigneur de château. — Exigeances impérieuses du premier consul. — Le ravin et la calèche. — Larmes inutiles de madame Bonaparte. — Concession du premier consul en ma faveur. — Humeur et vivacité de Bonaparte. — Voyage de madame Bonaparte à Plombières. — Madame Louis Bonaparte remplaçant sa mère à la Malmaison. — Madame Bessières. — Le reversis et les *cœurs*. — *Les bêtes*. — Le Petit-Bièvre et galanterie de Junot. — La cour et la cage. — Le premier consul lit ses dépêches dans ma chambre. — Cinq heures du matin. — Paroles admirables sur les devoirs d'un chef d'état. — *Tout voir par soi-même*, et la pétition d'une veuve. — Jolie écriture et déclaration. — Les rendez-vous d'amour envoyés au ministre de la police. — Six heures du matin. — Visite du lendemain. — Une gazette, mademoiselle Abel et le prince de Wurtemberg. — Le prince Charles. — Un compliment de Bonaparte. — Déjeuner au Butard. — Nuit de tristesse. — Enlèvement de clef et la porte fermée à double tour. — Nouvelle visite du premier consul. — Le passe-partout. — Position embarrassante et cruelle perplexité. — Arrivée de Junot à la Malmaison. — Monge, et gaîté du premier consul. — La partie d'échecs avec Bonaparte. — Confidence impossible et faux soupçon de Junot. — Situation impossible à décrire. — Junot endormi et le

premier consul à ma porte. — Scène incroyable. — Bonaparte et moi en calèche. — Démenti formel et sans conséquence. — Explication. — Lettre de ma mère montrée au premier consul. — Fin d'une scène pénible, et mon départ pour Paris. — Retour de madame Bonaparte, et visite à la Malmaison. — L'anniversaire et mémoire singulière du premier consul.

Il était dans la nature de Napoléon de prendre l'air et de faire de l'exercice. La privation de ces deux choses le mettait dans un état violent. On s'apercevait toujours du temps qu'il faisait, à l'humeur qu'il témoignait en dînant. Si la pluie ou tel autre motif l'avait empêché de faire sa promenade habituelle, il était non-seulement maussade, mais souffrant ; et je ne comprends que trop, hélas ! que cet infortuné ait succombé sous la double action d'un soleil dévorant et d'une réclusion forcée. Tout ce que la barbarie peut trouver dans sa quintessence est produit par cette conduite du monstre à figure humaine, délégue par l'Angleterre à Sainte-Hélène.

Le premier consul fut bientôt ennuyé de parcourir le parc de la Malmaison ; l'étendue n'en était pas assez vaste alors pour lui permettre de s'y promener à cheval, comme il aurait pu le faire à Morfontaine. Il en parlait souvent ; il regrettait fort de n'avoir pas une terre aussi belle, et le curieux de ses regrets c'est que c'était principalement sous le rapport *rural* qu'il aurait voulu être *seigneur* de château.

Mademoiselle Julien ne voulant décidément pas vendre, le premier consul chercha alors à étendre le parc sur sa gauche et devant lui, puisqu'il ne pouvait le faire autrement. Il eut un moment l'idée la plus singulière ; ce fut d'acheter l'île *Chanorrier*. C'est une île plantée d'arbres, dans laquelle il y a de beaux ombrages, de beaux gazons, et d'une étendue assez considérable. Elle est au milieu de la Seine ; à la vérité, en face de la Malmaison, mais à une distance bien trop grande pour qu'on pût avoir la pensée de la faire servir à l'agrandissement du parc.

« Mais *à Morfontaine*, » répondit le premier consul, un jour que Joséphine lui en faisait l'observation, « *à Morfontaine*, les lacs sont de l'autre « côté de la route : on peut facilement faire un che- « min souterrain, et en achetant tout le terrain « qui se trouve entre la route et la rivière, et le « plantant en jardin anglais, il me semble que « cela pourrait se faire? »

Je crois que Fontaine le fit renoncer à son projet, vu que M. de Chanorrier ne voulut pas vendre son île ; ce que je sais, c'est que le premier consul chercha d'un autre côté, et ce fut alors qu'il acheta les bois *du Butard*.

C'était une addition ravissante à la propriété de la Malmaison, parce que des bois ont toujours un charme à nul autre pareil ; et pour Napoléon surtout, ils en avaient plus encore que pour nous. Le premier et le second jour de son acquisition,

il en était tellement enchanté, qu'il voulut absolument nous y mener pour que madame Bonaparte pût voir surtout le pavillon du Butard, dont il voulait faire un rendez-vous de chasse. Joséphine avait une de ces affreuses migraines qui la torturaient si souvent, la malheureuse femme; alors elle souffrait à un tel point qu'il n'y avait pas d'autre remède que de la faire coucher et de la laisser dormir.

« Allons, allons! viens avec nous, lui dit le « premier consul; l'air te fera du bien. C'est le re- « mède souverain pour toutes les douleurs. »

Madame Bonaparte n'osa pas refuser plus longtemps; elle fit demander un châle, un chapeau, et nous montâmes, elle, madame de Lavallette et moi, dans une de ces calèches en forme de corbeille et menée par un jeune postillon conduisant deux chevaux *à la d'Aumont*.

Napoléon était en avant de nous avec Bourrienne. L'aide-de-camp de service n'avait pas même été demandé pour cette course, dont le premier consul était enchanté comme un jeune garçon en congé. Il était à cheval, et galopait devant nous, puis revenait pour prendre la main de sa femme, ainsi qu'un enfant, courant devant sa mère, va, vient, repart, revient encore pour l'embrasser, et reprend de nouveau sa course.

Aucune parole ne peut exprimer la terreur que madame Bonaparte éprouvait en voiture. Je ne connais pas non plus de terme pour rendre l'impa-

tience où je suis lorsque je vois être sans pitié pour de telles faiblesses. Elles sont importunes, je le sais ; mais c'est à l'éducation qu'il faut s'en prendre, et non pas à la personne assez malheureuse pour éprouver un vrai martyre. Napoléon ne pensait pas tout-à-fait comme moi à cet égard ; il était sans pitié pour sa femme, et ne lui faisait aucune concession.

Ce jour-là, comme nous allions pour la première fois au Butard, le postillon ne connaissait pas la route. Il arriva devant un ravin, ou plutôt un ruisseau, dont les deux berges extrêmement élevées rendaient le passage difficile pour la calèche. Dès que madame Bonaparte aperçut *ce précipice*, comme elle l'appelait, elle s'écria qu'elle défendait que l'on allât plus avant. Le piqueur, intrrogé par elle et connaissant sa frayeur, lui répondit que véritablement le passage pouvait être dangereux.

« Voyez-vous ! s'écria-t-elle ; je ne veux pas aller au Butard par ce chemin. Allez dire au premier consul que je retourne au château, à moins qu'il ne connaisse un autre chemin. »

Et, commandant au postillon de tourner bride, nous revînmes sur nos pas. Mais nous n'en avions pas fait dix, que le premier consul avait rejoint la calèche.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit-il avec cette expression que lui seul avait dans la physionomie, lorsque quelque chose l'affectait désagréablement. « Qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice ?....

« Retournez d'où vous venez ! » ajouta-t-il en touchant légèrement du bout de sa cravache l'épaule du postillon ; et donnant de l'éperon à son cheval, il repartit aussitôt. Nous le trouvâmes devant le fatal ruisseau dont il regardait les bords assez élevés ; mais comme il venait de traverser ce même ruisseau à cheval, il fallait que tout le monde le passât. Cette petite scène est le modèle de beaucoup de choses que j'ai pu observer par la suite.

« Allons ! dit Napoléon au petit jeune homme « qui conduisait la calèche ; un bon élan, et puis « rends la main, et tu passeras. »

Madame Bonaparte jeta un cri perçant, qui fit rétentir la forêt. « Jamais vous ne me ferez rester dans la calèche. Laissez-moi descendre !.... Bonaparte !.... je t'en prie en grâce !.... laisse-moi descendre !.... laisse-moi descendre ! »

Elle joignait les mains en pleurant ; elle faisait pitié. Napoléon la regarda ; mais, loin d'être attendri, il leva les épaules et lui commanda assez rudement de se taire.

« C'est de l'enfantillage. Vous passerez ! et dans « la calèche.... Allons ! m'as-tu entendu ? » dit-il en jurant au postillon.

Je vis qu'il était temps d'intervenir pour moi-même, espérant d'ailleurs que cette diversion pourrait lui faire voir son tort, *car il avait tort* dans ce moment-là. J'étais enceinte et je ne voulais pas commettre la vie de mon enfant au hasard de la réussite du passage de cette calèche. On pouvait

verser, et le moins qui dût arriver de l'entêtement de Napoléon, c'était le brisement de la calèche.

« Général! dis-je au consul en faisant signe au piqueur de venir m'ouvrir la portière, je suis responsable de la vie d'un autre; je ne puis rester ici. La secousse sera violente, et pourrait me faire non-seulement beaucoup de mal, mais me tuer, dis-je en riant; et vous ne le voulez pas, n'est-il pas vrai, général?

— « Moi! s'écria-t-il : ah! mon Dieu! vous faire « le moindre mal, à vous! Descendez, vous avez « raison; une secousse pourrait vous faire grand « mal. » Et, s'approchant de la calèche, il m'aida lui-même à mettre pied à terre; car, depuis le commencement de la scène, il était descendu de cheval. Encouragée par l'expression toute bonne et même plus que bienveillante qui était sur sa figure, je me hasardai, assez ridiculement peut-être, à lui dire, comme il me soutenait pour descendre :

« Mais une secousse pourrait peut-être faire bien mal à madame Bonaparte, général? Car, enfin, si elle était comme moi... »

Je laisse à ceux qui expliquent les énigmes le soin de me traduire celle-ci. Le premier consul me regarda avec un air si plaisamment stupéfait, qu'au lieu de sauter à terre, je demeurai sur le marchepied en riant comme une jeune folle que j'étais. Et tout à coup lui me repondit par un éclat de rire unique, mais si bruyant, si clair, que nous en tressaillîmes. Enfin je sautai à terre, et Napoléon,

qui avait repris son sérieux aussitôt après avoir ri, me fit observer que je venais de faire une imprudence en sautant ainsi. Puis, comme s'il craignait de n'avoir pas été assez amer pour témoigner son mécontentement à sa femme :

« Relevez le marche-pied, et que la calèche « passe! » dit-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Madame Bonaparte était si pâle, elle souffrait déjà tant au moment du départ, que je ne pus m'empêcher de dire à Napoléon :

« Général, vous paraissez méchant, et cependant vous ne l'êtes pas. Madame Bonaparte est malade, elle a de la fièvre : je vous en conjure, laissez-la descendre! » Il me regarda sans me dire une parole, mais avec une expression qui me *fit froid*, si je puis parler ainsi.

« Madame Junot, je n'ai jamais aimé les remon-« trances, même étant enfant. Demandez à la signora « Lætitia, ainsi qu'à madame Permon... Jugez si « depuis lors je me suis assoupli?... » Et voyant que ce qu'il me disait, et surtout le ton de sa voix, son regard, m'effrayaient presque :

« Allons, venez! que je vous fasse passer ce « *fleuve épouvantable! ce précipice effrayant!* »

Bourrienne était aussi descendu de cheval. Tous deux m'aidèrent à passer le ruisseau sur quelques pierres disposées pour cela. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, Napoléon vit que la calèche ne bougeait pas; et en effet Joséphine, pleurant comme elle aurait pleuré devant les apprêts de son supplice,

demandait au postillon d'attendre encore une minute, comme un condamné demande un sursis.

« Ah ça! drôle que tu es, dit le premier consul, « veux-tu bien exécuter mes ordres? »

Et cette fois ce ne fut pas *légèrement*, mais de toute la force de sa belle petite main blanche et rose qu'il appliqua un coup de sa cravache sur le dos du postillon. Et tout aussitôt, fouettant les deux chevaux, il leur fit prendre leur élan; et la calèche franchit le ruisseau, mais, pour dire la vérité, avec une telle difficulté, et elle reçut une si violente secousse que l'un des cols de cygne fut cassé, un boulon sortit de sa place, et la petite caisse de la calèche fut endommagée par les roues au point de ne pouvoir plus servir. Quant à madame Bonaparte, elle était encore plus maltraitée par ce passage de malheur; sa figure était bouleversée, et l'on sait que les vives émotions ne rendent intéressans que les jeunes visages. Elle pleurait, à la vérité, sans faire la *lippe*, grand avantage pour une femme; mais le *pochement* de ses yeux, l'abattement flasque de ses joues retombant après la tension forcée de la colère, tout cela enlaidit bien. Joséphine le savait sans doute, car elle s'enveloppa dans un grand voile de mousseline qu'elle avait sur sa tête, et nous n'entendîmes plus que ses sanglots; cela dura jusqu'à notre arrivée au Butard : et lorsqu'en descendant, Joséphine offrit à son mari une figure en pleurs, il témoigna plus que de l'humeur : c'était de la colère. Il la tira assez bru-

talement même de la voiture, et l'emmenant dans une partie peu éloignée du bois, nous pûmes entendre qu'il continuait à gronder avec d'autant plus de force, que le matin en partant il se préparait à faire une course joyeuse. Il avait eu tort en forçant sa femme à passer le ruisseau; mais ensuite tout était de son côté. Il paraît que Joséphine avait d'autres reproches à lui faire que celui du passage du ruisseau, car j'entendis Napoléon lui répondre :

« Tu es une folle; et si tu répétais un pareil mot, « j'ajouterais : une folle méchante; parce que tu ne « penses pas ce que tu dis là. Et puis tu sais que je « hais comme la mort toutes ces jalousies n'ayant « pas le sens commun. Tu finiras pas m'en donner « l'envie à la fin. Allons, embrasse-moi et tais-toi; « tu es laide quand tu pleures : je te l'ai déjà dit. »

Le retour fut triste, malgré le raccommodement. Madame Bonaparte me lança quelques petits mots à l'hidromel sur ma faveur spéciale d'avoir pu descendre de la calèche. Comme j'aurais fait une fausse couche en y demeurant, je ne songeai même pas à m'excuser de n'y pas être demeurée. J'avoue que cette folie de madame Bonaparte me semblait bien plus folie que l'entêtement du général.

Ceci me conduit tout naturellement à parler d'une petite histoire arrivée, je pense, l'année d'ensuite à cette même Malmaison, et dont le souvenir est aujourd'hui pour moi la clef explicative de beaucoup de mystères, qui sans elle m

sembleraient aussi difficiles à traduire en langage de raison que les hiéroglyphes les plus abstraits le sont à M. Campollion pour les mettre en français.

Madame Bonaparte était à Plombières ; elle y était allée seule, sans sa fille ; et cette dernière était demeurée à la Malmaison pour en faire les honneurs et rendre possible notre séjour au château, ce qui n'aurait pu avoir lieu si la mère et la fille l'eussent quitté toutes deux. On jouait la comédie tous les mercredis ; on allait beaucoup à la chasse comme j'aime qu'on aille à la chasse, pour prendre l'air et courir. Le soir, on riait, on causait. Madame Louis Bonaparte, qui venait de se marier, était la plus aimable des jeunes femmes comme elle l'avait été des jeunes filles ; madame Bessières nous avait été amenée de Cahors depuis peu par son mari, et formait une bien agréable addition à notre société intime. Elle avait de la douceur, de la finesse, de l'esprit et de la bonté. Elle me plaisait beaucoup. Il n'en était pas de même de toutes celles qui arrivaient. Aussi qu'en advint-il ? que cet intérieur si doux, si agréable pour le premier consul lui-même, devint un petit enfer de bonne compagnie très-ennuyeux à partager. Mais alors cet ennui ne l'avait pas frappé de son anathème, et l'on s'amusait franchement à la Malmaison. Il faut que j'ajoute, avec justice, que jamais je n'ai vu le premier consul aussi aimable qu'il le fut alors pendant une quinzaine de

jours. Il était *aimable,* c'est le mot seul à employer; il était constamment de bonne humeur, riant joyeusement, s'amusant beaucoup à me faire réciter des vers italiens, et puis nous jouions au reversis. Alors c'était des rires!... des rires!... Il se trouvait toujours que le premier consul avait tous les cœurs dans ses levées; et lorsqu'on voulait forcer le quinola, il ne se trouvait pas un seul cœur dans le jeu des trois autres, alors il enlevait en triomphe le panier des remises en disant :

« Je tiens les bêtes!... toutes les bêtes!... Qui « veut acheter toutes les bêtes de la maison?... »

Une autre fois, il jouait aux échecs. Comme il n'était pas bien fort, il employait le même moyen qu'au reversis. Jamais la partie ne pouvait finir, parce qu'il se trouvait toujours deux fous blancs, ou deux fous noirs. Il n'aimait pas que l'on en fît la remarque trop sérieusement. Il en riait tout le premier; mais il était évidemment fâché qu'on y mît trop d'importance : et au fait, ne jouant jamais d'argent, il y avait plus à en plaisanter qu'à se fâcher.

Nous menions ainsi joyeuse vie, et l'été s'écoulait agréablement. Cependant quelques-unes d'entre nous avaient demandé la permission d'aller quelques jours chez elles. J'avais moi-même rédigé la pétition et pris toutes les mesures pour qu'elle fût *octroyée.* Je venais de recevoir, en l'honneur de ma grossesse, un cadeau de mon mari que j'étais curieuse d'examiner; c'était une charmante

maison de campagne, située à Bièvre (1). Je désirais une maison de campagne, et Junot employa à l'achat de celle-là la plus grande partie de la dot que lui avait donnée le premier consul lors de notre mariage. Je désirais donc aller chez moi pour juger de l'effet que produirait *une dame de château* âgée de dix-sept ans; et puis, je voulais revoir ma mère, mes amis, que je ne voyais plus depuis quelques mois. Mais il fallut renoncer à tous nos projets. Nous n'avions pas même la possibilité d'aller jusqu'à Ruel. Nos voitures et nos chevaux étaient à Paris; à la vérité, nos maris venaient presque tous les jours, et nous avions la facilité de repartir avec eux; car, de ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure que nous étions *en prison*: mais déjà la cour consulaire était une cage, dont, à la vérité, les barreaux était voilés de fleurs; néanmoins déjà nous étions en cage. Par la suite les fleurs devinrent plus rares; mais on dora les barreaux.

Un matin je dormais profondément. Tout à coup je suis réveillée par un coup très-violent frappé près de moi, et tout aussitôt j'aperçois le premier consul près de mon lit! Je crus rêver et me frottai les yeux. Il se mit à rire.

(1) Cette maison était *le Petit-Bièvre*. Elle appartenait autrefois à M. de Channelly, premier valet de chambre du roi. Elle était, selon moi, plus agréable que le *château de Bièvre*. Nous l'avons payée 90,000 francs à M. de Lannoy, ami de ma mère, le chef de la compagnie Rochefort. C'était fort petit, mais charmant. Le jardin avait soixante-dix arpens, et contenait les plus beau arbres exotiques de France.

« C'est bien moi, dit-il; pourquoi cet air étonné? »

Une minute avait suffi pour m'éveiller entièrement. Pour réponse j'étendis en souriant la main vers la fenêtre que la grande chaleur m'avait forcée de laisser ouverte. Le ciel était encore de ce bleu vif qui suit la premiere heure de l'aube. On voyait au vert sombre des arbres que le soleil était à peine levé. Je pris ma montre: il n'était pas cinq heures.

« Vraiment! dit-il quand je la lui montrai; il « n'est que cette heure-là? Eh bien! tant mieux; « nous allons causer. » Et prenant un fauteuil, il le plaça au pied de mon lit, s'y assit, croisa ses jambes, et s'établit là comme il le faisait cinq ans avant, dans la bergère de ma mère, à l'hôtel de la Tranquillité. Il tenait à la main un énorme paquet de lettres sur lesquelles on voyait en gros caractères: *Au premier consul, à lui-même, à lui seul en personne;* enfin toutes les formules de secret et de sûreté pour le solliciteur étaient employées et avec succès, car le premier consul réservait *pour lui seul* les lettres qui portaient ces mots sur la suscription. Et je puis justifier que ce même jour, lorsque je lui dis qu'une pareille besogne était faite pour le bien ennuyer et qu'il devrait s'en remettre à une personne de confiance, il me répondit: « Plus tard, peut-être: maintenant c'est impossi- « ble. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au « commencement du retour de l'ordre que je puis

« ignorer un besoin, une réclamation. » Ce sont ses propres paroles.

« Mais, lui dis-je en montrant du doigt une grande lettre dont l'adresse mal écrite, le cachet mal posé, annonçaient que l'auteur n'était pas fort habitué au travail épistolaire, cette lettre ne contient peut-être qu'une demande qui pourrait vous être soumise par l'intermédiaire d'un secrétaire? Napoléon ouvrit la lettre et la lut d'un bout à l'autre; elle avait trois grandes pages remplies d'une assez mauvaise écriture. Lorsqu'il eut fini, il me dit :

« Eh bien! cette lettre elle-même est une preuve « que je fais bien de voir par moi-même. Tenez; « lisez-la. »

Cette lettre était d'une femme dont le fils avait été tué en Égypte, à la bataille du 4. Cette malheureuse, n'ayant pas de moyens d'existence, et déjà veuve d'un militaire mort des suites de ses campagnes, avait écrit plus de dix lettres, à ce qu'elle disait, au ministre de la guerre et au premier consul, ainsi, ajoutait-elle, qu'à monsieur son secrétaire; et jamais de réponse. »

« Vous voyez donc bien qu'il est nécessaire que « je voie moi-même tout ce qu'on m'écrit en me le « recommandant spécialement. » Et il se leva pour aller prendre une plume sur une table; il fit une sorte de signe, convenu probablement entre Bourrienne et lui, sur la lettre de cette mère veuve de soldats, et revint s'asseoir comme s'il eût été dans

son cabinet. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait y être en effet.

« Ah ça! voici une attrappe, » dit-il en ôtant une, deux, trois, quatre enveloppes; sur chacune étaient toujours les mots sacramentels : *Pour lui seul, et en mains propres.* Enfin, impatienté, il dit fort drôlement, et comme si la lettre pouvait l'entendre :

« Mais c'est moi!... Et quant à mes mains, » et il retournait sa jolie petite main modelée... « j'es-« père qu'elles sont propres?... »

Il était enfin arrivé à la dernière enveloppe. Toutes celles qu'il avait enlevées sentaient l'essence de rose à n'y pas résister. J'avais attrappé une de ces enveloppes, et je regardais l'écriture, qui était assez jolie, lorsque le premier consul se mit à rire. C'était toujours assez extraordinaire chez lui; aussi, nous qui le connaissions, avions-nous la mesure assez juste de son hiralité, pour attendre une explication d'un accès aussi joyeux.

« C'est une déclaration, » dit-il, après avoir jeté encore un ou deux petits éclats, « non pas de « guerre, mais d'amour. C'est une belle dame, qui « m'aime, dit-elle, depuis le jour où elle me vit « présenter le traité de paix de Campo-Formio au « directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à don-« ner des ordres au factionnaire de la grille du côté « de Bougival, pour qu'il laisse passer une femme « vêtue de blanc, qui dira : *Napoléon!* Et cela... » (Il regarda la date) « Ma foi! dès ce soir.

— Mon Dieu! m'écriai-je, vous n'irez pas faire une pareille imprudence? »

— « Qu'est-ce que cela vous fait, que j'aille à la « grille de Bougival? Que peut-il m'arriver?

« Ce que cela me fait? ce qu'il peut vous arriver? Mais, général, voilà d'étranges questions. Comment ne voyez-vous pas que cette femme est une misérable gagnée peut-être par vos ennemis?... Mais le piége est lui-même trop grossier. N'importe! il peut y avoir péril : et vous me demandez après cela ce que peut me faire votre imprudence?

Napoléon me regarda encore, puis se mit à rire: « Je disais cela pour plaisanter, me dit-il; croyez- « vous donc que je sois assez simple, assez bête « pour mordre à un pareil appât? Imaginez-vous « que tous les jours je reçois des lettres de ce « genre-là, avec des rendez-vous indiqués tantôt « ici, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg; « mais la seule réponse que je fasse à ces belles « missives, et la seule qu'elles méritent, c'est « celle-ci. » Et, allant de nouveau vers la table, il écrivit quelques mots. C'était un renvoi au ministre de la police.

« Diable! voilà six heures, dit-il en entendant « sonner une pendule. Adieu, madame Junot. » Et, s'approchant de mon lit, il ramassa tous ses papiers, me pinça le pied à travers mes couvertures, et me souriant avec cette grace qui éclairait sa figure, il s'en alla en chantant d'une voix fausse

et criarde, malgré le bel accent sonore qu'elle avait en parlant :

> Non, non, *z'il* est impossible
> D'avoir un plus aimable enfant.
> Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

C'était son air favori. Il paraît que madame Dugazon avait fait impression sur lui dans le rôle de Camille, car c'était l'unique chanson qu'il répétât. Mais une chose particulière, c'est que, à dater du premier jour où il a chanté cet air, il a dit *z'il est impossible*. Junot, qui le lui a entendu dire à Toulon, n'a jamais pu parvenir à lui en faire perdre l'habitude. Il ne chantait, au reste, cet air que lorsqu'il était de fort bonne humeur.

Je me levai sans penser autrement à cette visite du premier consul. Je ne pensai pas davantage, ainsi que lui, à cette foule d'enveloppes laissées par terre dans ma chambre, et ma femme de chambre n'y songea pas plus que nous deux. La journée se passa comme toutes les autres, à l'exception d'une occupation qui m'amusait assez ; c'était l'étude d'un rôle: je crois que c'était celui de madame Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Le soir, vers neuf heures, le premier consul s'approcha de moi et me dit très-bas :

« Je vais à la grille de Bougival.

—Je n'en crois pas un mot, lui répondis-je sur le même ton. Vous savez trop bien que vous feriez trop de mal à la France, s'il vous arrivait de suc-

comber. Si vous dites encore une semblable parole, je le dis à madame Hortense ou à Junot.

— « Vous êtes une petite folle, » dit-il en me pinçant l'oreille ; puis me menaçant du doigt : « Si vous vous avisiez de dire *un mot* seulement « de ce que je vous ai laissé voir, je serais non-seu« lement mécontent, mais vous me feriez de la « peine.

— La dernière considération suffisait, général. »

Il me regarda : « La tête de la mère ; la tête de « la mère absolument !... »

Je ne répondis rien ; il attendit quelques minutes. Voyant que je continuais à garder le silence, il se leva et passa dans le billard.

Le lendemain matin, je fus encore réveillée en sursaut par le même coup à la porte de ma femme de chambre, et le premier consul entra, comme la veille, avec un paquet de lettres et de journaux à la main. Il ne me demanda pas pardon, comme la veille, de m'avoir éveillée trois heures trop tôt, mais il me dit :

« Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? « c'est mortel pour les femmes qui ont, comme « vous, des dents comme des perles. Il ne faut pas « vous exposer à perdre vos dents ; elles sont comme « celles de votre mère, de vraies petites perles. » Et il se mit à lire les journaux et à faire des marques à plusieurs lignes avec son ongle. Il levait quelquefois les épaules et marmottait un ou deux

mots que je n'entendais pas. Il dit ce jour-là une parole sur quelqu'un que je dois rapporter dans toute sa vérité, car je suis sûre que dans cet instant la vérité le portait seule à la dire.

Il tenait un journal ; je ne me rappelle plus lequel, mais je crois être sûre cependant que c'était une gazette étrangère écrite en français ; je ne sais s'il y en avait à cette époque, mais j'en suis presque certaine. Il était question, autant que je pus en juger par une question qu'il me fit, du prince de Wurtemberg, fils aîné du duc, et qui est aujourd'hui roi de Wurtemberg. Ce jeune prince avait été trouvé à Paris, presque déguisé, avec une demoiselle bien née, qu'il avait non pas enlevée, mais séduite. Il paraît que le duc n'était pas d'humeur facile ; et mademoiselle Abel n'obtint pas la réparation *unique* qui puisse être offerte à une jeune fille crédule. Junot avait été mêlé dans cette affaire pour faire trouver les jeunes gens. Je savais tout cela confusément ; mais, n'y attachant aucune importance parce que je n'y mettais aucun intérêt, je ne savais que ce qu'on en disait partout, et ce qu'on en disait n'était pas à la louange du jeune prince. Il paraît que ses compatriotes n'en jugeaient pas plus favorablement, car l'article était sanglant.

« Avez-vous vu cette jeune fille? » me demanda le premier consul. Je répondis négativement.

« Ah! oui. Je me rappelle que, lorsque je « parlais à Junot de la prendre chez vous pour en « avoir soin, il fit un saut de dix pieds en l'air... Et « le jeune duc? »

Je ne l'avais pas non plus rencontré ; ou bien, si je l'avais vu à l'un des dîners du quintidi, comme en effet cela devait être, je n'y avais pas fait attention. J'ignorais quelle figure il avait.

« C'est un de ces jeunes fous, qui se croient tout « permis, *parce qu'ils sont princes*, dit le premier « consul. Au surplus, il a mal agi dans cette circons- « tance ; et le père de la jeune fille, ayant un nom « connu dans la diplomatie, aurait dû mettre plus « d'insistance dans la réparation... » Et frappant le journal du dos de la main : « Voilà un homme « qui n'attirera jamais la parole du blâme sur lui : « c'est le prince Charles. Cet homme a une ame « des temps héroïques, un cœur de l'âge d'or. C'est « un homme vertueux. Cette parole renferme tout, « lorsqu'elle est dite sur un prince. »

Il est à remarquer que bien certainement, à cette époque, Napoléon avait déjà des idées d'ambition souveraine ; du moins je le crois. Mais je crois aussi que les éclairs qui jaillissaient encore par intervalles de son ame pour éclairer une pensée républicaine, étaient véritables. C'était un feu qui s'éteignait, et qui bien certainement aurait toujours brûlé si les corps de l'état avaient eux-mêmes défendu la liberté de la république.

Après avoir encore parcouru quelques journaux et quelques lettres, le premier consul me pinça encore le pied à travers ma couverture, me dit bonjour, et descendit dans son cabinet en marmottant quelques fausses notes.

J'appelai ma femme de chambre. C'était une femme que j'avais depuis peu de temps à mon service. Je lui dis, sans aucune explication, que je lui défendais d'ouvrir lorsqu'on frapperait d'aussi bonne heure chez moi.

« Mais, madame, si c'est le premier consul ?

— Je ne veux pas être réveillée d'aussi grand matin par le premier consul plus que par tout autre. Faites ce que je vous dis. »

La journée fut encore semblable à toutes les autres ; seulement, le soir, on fit une promenade en calèche, et l'on fut du côté du Butard. En passant près de l'endroit qui avait tant effrayé madame Bonaparte, le premier consul loua beaucoup mon courage.

« Mais il me semble que je fus assez poltronne pour descendre, dis-je tout franchement.

— « Mais c'était une précaution pour votre état, « et cette précaution n'en est que mieux à vous. « Néanmoins, j'ai vu que vous n'aviez pas peur. »

Il n'est peut-être pas arrivé à Napoléon de faire un compliment aussi long deux fois dans sa vie. J'en fus tellement surprise que je ne pus répondre. Mes oreilles n'étaient pas les seules ouvertes et occupées à entendre ; l'étonnement ne fut pas pour moi seule.

« Je veux vous donner à déjeuner ici après-de« main, » dit le premier consul, lorsque nous fûmes au pavillon du Butard. « Nous chasserons un « peu avant et après. Cela me fera du bien, et

« nous amusera tous. Après-demain mardi (1), je « vous donne rendez-vous ici, à dix heures. »

On se promena encore quelque temps, puis on rentra au château. Le premier consul, après avoir fait deux ou trois tours dans le salon, s'en fut travailler, et nous ne le vîmes plus de la soirée.

En rentrant dans mon appartement, je donnai de nouveau l'ordre à ma femme de chambre de ne point ouvrir ma porte le lendemain matin, et je me couchai fort ennuyée, sans savoir pourquoi. J'étais triste ; je voulais revoir mes amis ; tout cet intérieur si heureux, si animé, dont ma vie était embellie, je ne l'avais pas à la Malmaison. J'étais bien accueillie, mais enfin je vivais là au milieu d'étrangers : quelle différence d'existence pour une jeune personne entourée depuis sa naissance d'une perpétuelle affection qui remplissait chacun de ses jours! Et puis, je ne voyais presque pas mon mari à cette époque ; cet intérieur marital, qui par la suite des temps change toujours en se refroidissant, jusqu'au moment où la raison et une sincère amitié remplacent tout ce que l'amour a donné de beaux jours, et le remplacent avec une sûreté qui en détermine à jamais la durée, cet intérieur était entre Junot et moi dans toute sa fraîcheur de bonheur.

(1) Il peut paraître extraordinaire qu'après un aussi long temps je me rappelle le jour précis de cette chasse ; mais il s'y rattache un événement qui me donne l'indication juste de cette journée.

Nous étions heureux autant que des êtres humains peuvent l'être. Ce bonheur, je le sentais vivement, et je regrettais de vivre ainsi éloignée de ma famille, de mon mari, et pourquoi? on ne l'exigeait pas : c'était une déférence que Junot avait pour le premier consul, et cette déférence lui coûtait; car à cette époque, il m'aimait avec cette même force de sentiment qui l'avait porté à conclure une alliance dans laquelle il ne pouvait trouver que du bonheur de cœur. Je savais que je lui étais nécessaire; j'étais encore trop jeune pour me dire que ce besoin ne serait pas éternel. La jeunesse est plus que crédule à cet égard; elle est elle-même créatrice, et donne sa main pour serrer le bandeau posé sur ses yeux.

Toutes les réflexions que je viens de donner furent faites par moi dans la nuit du dimanche au lundi, avec des sensations beaucoup plus vives que je ne puis même les retracer aujourd'hui, quoique l'âge n'ait certes pas glacé mon cœur. Il résultait, de beaucoup de ces réflexions, des choses pénibles dans leur aspect, et tellement pénibles, que mon état finit par être un état de vraie souffrance. Je voyais confusément un malheur, un malheur dont les suites pouvaient être terribles; mais je le vis en enfant, et, tout en voulant l'éviter, je pensai l'amener. Je passai ma nuit à pleurer. J'aurais donné, je crois, des années de ma vie, de ma vie encore à son matin, et dont la journée promettait d'être si belle et si brillante! Eh bien! j'en aurais donné des années au démon familier qui m'aurait portée

près de ma mère ou de mon mari. Je ne savais que résoudre. Je voulais m'en aller ; et je craignais que Junot lui-même, malgré son désir de m'avoir près de lui, ne voulût pas consentir à mon retour à Bièvre avant celui de madame Bonaparte à la Malmaison. Enfin je m'endormis, comme les enfans, quand leurs yeux sont fatigués de larmes. Mais mon sommeil fut agité, et la première clarté du matin perçait à peine à travers mes persiennes, lorsque je m'éveillai : j'avais cru entendre du bruit près de ma porte. J'écoutai et n'entendis rien. Tout à coup il me vint en pensée que je devrais peut-être prendre la clef, parce que ma femme de chambre n'oserait sans doute pas refuser d'ouvrir au premier consul, et j'étais bien déterminée à ce que ces visites du matin ne se renouvelassent pas. Je n'y voyais aucun mal : mais enfin le monde m'était assez connu pour juger de l'effet qu'elles pourraient produire. Je me levai donc très-doucement, et, traversant la chambre de ma femme de chambre qui ronflait comme un soufflet d'orgue, je fus à sa porte pour en prendre la clef; mais je fus bien étonnée de trouver la porte aussi peu fermée que le soir lorsque nous nous étions couchées; la clef était en dehors, et le verrou n'était pas même poussé. J'eus un moment de vraie colère, mais je me contins. J'ouvris doucement la porte, je retirai la clef, je fermai à double tour, et, l'emportant avec moi dans ma chambre, je me couchai sans pouvoir m'endormir. J'avais ma montre près de

moi : je suivais le mouvement de l'aiguille. Lorsqu'elle marqua six heures, j'entendis les pas du premier consul dans le corridor. Il s'arrêta à la porte et frappa, mais un coup beaucoup moins fort que les jours précédens. Il attendit un moment, puis frappa une autre fois. Ma femme de chambre s'éveilla alors probablement, et j'entendis qu'elle lui disait que j'avais pris la clef; il ne répondit rien, et s'en alla.

Lorsque le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier qui menait à son cabinet, je respirai comme si le plus lourd des fardeaux avait été enlevé de ma poitrine; puis je me mis à pleurer encore. Je regardais le premier consul comme mon frère, et même, le sentiment que j'avais pour lui ayant toujours été appuyé sur une profonde admiration, je le voyais plutôt comme un père. Il était le protecteur de mon mari, son appui; Junot lui-même le considérait comme sa plus chère affection : de quel œil verrait-il cette sorte de méfiance grossière que je lui témoignais, en le privant d'un moment de distraction qu'il se donnait en venant causer avec une enfant qu'il avait presque vue naître? Oui; mais les autres ne verront pas la chose aussi innocemment, me dis-je; j'ai déjà surpris des regards malveillans, et d'autres *trop bienveillans* (car, à cet égard, la corruption habite surtout auprès du pouvoir), et j'étais bien déterminée à ne pas les mériter.

Je me rendormis, après avoir dit à ma femme

de chambre de fermer la porte qui donnait chez elle. J'avais presque pris mon parti, et j'étais plus tranquille. Je dormais donc profondément lorsque ma porte s'ouvrit avec assez de force, et je vis le premier consul.

« Craignez- vous donc que l'on vous assassine? » me dit-il avec une aigreur assez forte pour m'ôter toute crainte ; car aussitôt que l'on veut me passer le mors, je deviens rétive ; et il put juger à ma physionomie que j'étais plus fâchée que repentante.

Je lui dis qu'étant levée de grand matin, j'avais été dans la chambre de ma femme de chambre, et que, voulant désormais qu'on entrât par ma chambre, j'avais ôté la clef de la sienne. Napoléon fixa sur moi des yeux de faucon et d'aigle tout ensemble, et ne me répondit pas. J'eus le tort de ne pas lui dire à l'instant même ce que j'avais résolu ; mais j'eus une sotte timidité, et je m'en suis bien repentie.

« C'est demain notre chasse au Butard, me dit « le premier consul : vous ne l'avez pas oubliée depuis hier soir, n'est-ce pas ? Nous partirons de « bonne heure, et, pour que vous soyez prête, je « viendrai moi-même vous éveiller ; et, comme « vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tar- « tares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez « fait. Au reste, vous voyez que votre précaution « contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver « jusqu'à vous. Adieu. »

Et il s'en alla, mais cette fois sans chanter.

Je regardai ma montre, elle marquait neuf heures ; je fus désolée. Cette heure était celle où toutes les femmes de chambre allaient et venaient dans la maison pour le service de leurs maîtresses, et il était impossible que l'une d'elles au moins ne l'eût pas vu entrer ou sortir, et c'en était assez pour que tout le château en fût informé. Nais comment est-il donc entré ? me demandai-je.

J'appelai mademoiselle Caroline, et lui demandai pourquoi elle n'avait pas suivi mes ordres. Elle me dit que le premier consul avait ouvert avec un passe-partout, et qu'elle n'avait pas osé l'empêcher d'entrer dans sa chambre.

Je ne dis rien à cette fille qui ne m'aurait pas comprise, et je me mis à réfléchir sur ce que j'avais à faire. Demander une voiture à madame Louis Bonaparte fut ma première idée : mais quelle raison donner? M'en aller aux écuries ; dire à Jardin, le premier écuyer, de faire atteler deux chevaux à une calèche : il le ferait bien certainement ; mais comment dire le premier mot de ma demande? Dix ans plus tard, je l'aurais fait ; mais alors mes dix-sept ans me donnaient une timidité dans les manières, bien que je ne l'eusse pas dans le caractère, qui m'empêchait de manifester ce qui était la pensée de mon esprit. Je m'habillai donc, et m'en allai au déjeuner avec une irrésolution dans la façon d'exécuter ma volonté qui était pourtant bien positivement arrêtée.

Duroc était absent. S'il eût été à la Malmaison,

j'aurais eu un conseil, un ami, et surtout un moyen d'agir. Mais il était en Lorraine pour plusieurs jours. et son secours m'était immédiatement utile. Jamais son amitié ne me faillit autant. Parmi les personnes qui alors étaient au château, il n'en était pas une qui fût jugée par moi susceptible de recevoir, et de comprendre ce que j'avais à lui dire. Madame Louis Bonaparte elle-même, bonne, spirituelle, et connaissant assez le monde pour accorder avec les convenances tout ce qui pouvait être admis, aurait été la seule femme que j'aurais consultée : mais je fus arrêtée par une considération toute-puissante, qui me retint au moment où je me levais pour passer chez elle.

Je retombai presque anéantie. Je ne savais quel parti prendre. Je voulais positivement retourner à Paris. Le lendemain, cela ne m'embarrassait pas; en écrivant à Junot ce même jour, et lui disant que j'étais malade, et que je voulais m'en aller chez moi, j'étais certaine de voir arriver ma voiture dans la journée. Mais c'était le lundi que je voulais m'en aller, et non pas le mardi, et encore moins le mercredi. Ensuite, je ne voulais pas faire une chose désobligeante pour madame Louis Bonaparte, que j'aimais véritablement, et encore moins une démarche qui pût blesser le premier consul, et cependant!...

Mon Dieu! dis-je en laissant tomber ma tête sur mes deux mains, mon Dieu! comment donc faire?

Dans ce moment je me sentis entourer par deux

bras qui me pressèrent doucement, et une voix bien connue me dit :

« Qu'as-tu donc, ma Laure?... »

..... Dieu tout-puissant ! C'était mon mari !... Je m'élançai dans ses bras, je baisai ses cheveux, ses mains ; dans la vivacité de mes caresses je me blessai même à la joue contre une de ses épaulettes, et mon sang coula.

« Mais qu'as-tu donc? » me répétait Junot en étanchant le sang de mon égratignure en même temps qu'il essuyait mes larmes, car je pleurais aussi !.. « Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant?..... Mais regarde-moi d'abord... Sais-tu que voilà quatre jours que je ne t'ai vue?...

Et lui aussi me prenait les mains, me les baisait, m'embrassait,... puis m'éloignait de lui pour juger des progrès que faisait notre enfant.

« Tu as toujours la même taille, me dit-il d'un air fâché..... Tu ne grossis pas !... »

... Ah ! qu'on ne me reproche pas de m'arrêter sur de semblables souvenirs. Ils sont purs et doux comme le bonheur même. Tous deux voyageurs sur cette route pénible de la vie, sans doute nos deux têtes n'eurent pas toujours au dessus d'elles un ciel calme et serein ; mais alors, oui alors nous étions bien heureux !...

« Mon ami, je veux m'en aller, dis-je à Junot. Je veux retourner à Paris.

— Oh ! tu peux compter qu'aussitôt après le retour de madame Bonaparte, je t'emmène avec moi... »

— Et pourquoi pas à présent?...

— A présent?... avant son retour?.... Mais tu n'y songes pas, ma chère enfant. »

Je n'insistai pas davantage; mon plan était fait.

Depuis la machine infernale et la conspiration de Ceracchi, j'ai déjà dit qu'il était défendu à toutes les autorités agissantes de quitter Paris une seule nuit. Junot et le préfet de police étaient les deux plus assujétis à cette sévère ordonnance. Depuis mon séjour à la Malmaison, il y venait très-fréquemment, indépendamment de ses voyages *de services;* il venait le soir à l'issue du dîner et restait jusqu'à onze heures, ou bien le matin il se mettait en boghey ou en caricle, et en trois quarts d'heure il était à la Malmaison. Alors le premier consul lui faisait dire de rester à dîner, et il ne repartait plus que le soir lorsque nous rentrions dans nos appartemens.

Ce même jour dont je viens de parler, ce lundi, veille d'une chasse au Butard, Junot vint à la Malmaison, ainsi que je viens de le raconter. Il resta pour dîner, le premier consul le lui ayant fait dire par l'aide-de-camp de service. Lorsqu'on se réunit dans la salle à manger, le premier consul était fort gai; il plaisanta tout le temps du dîner avec M. Monge, lui fit répéter plus de dix fois ce que c'était que les vents *alizés,* quoiqu'il le sût fort bien; mais le digne homme avait dans le fait une si singulière manière d'arranger ses mains en parlant, et puis de courir la poste dans ses narrations,

qu'il était fort amusant, et l'aurait été bien plus s'il n'eût réuni la plus excellente bonté à son haut savoir. L'après-dîner se passa comme à l'ordinaire ; on joua au billard, je fis une partie d'échecs avec le premier consul ; et à l'heure ordinaire tout le monde se sépara, les uns pour s'aller coucher, les autres pour retourner à Paris. J'avais empêché Junot de repartir avec Bessières, en lui disant que j'avais une commission à lui donner pour ma mère ; et comme il me fallait écrire, je devais remonter dans ma chambre.

Lorsque nous y fûmes, je lui dis que je le suppliais de m'emmener avec lui (1).

« Laure, mon amie, me dit-il, je t'ai déjà fait l'observation que c'était une chose ridicule, que ce caprice de ne pas vouloir attendre dix ou douze jours. Tu sais combien je t'aime, et pourtant je n'y céderai pas. Quelle raison peux-tu donner? On te comble de bontés ; on a pour toi des attentions dont j'ai été témoin encore aujourd'hui... Quelqu'un t'aurait-il fait de la peine ici? s'écria-t-il ensuite, comme frappé d'une idée soudaine ; ne me le cache pas. Si quelque femme, jalouse de l'accueil que tu reçois ici, a pu te blesser, toi, si bonne

(1) On me demandera pourquoi je n'avais pas demandé tout simplement à madame Louis Bonaparte la permission de m'en aller à Paris avec Junot. C'est très-vrai ; mais Junot ne le voulait pas, lui ; et, pour l'y déterminer, il aurait fallu lui communiquer tout ce qui me traversait la cervelle, ce qui était *plus qu'inutile*.

et si inoffensive, ma Laure, dis-le-moi; je ne lui parlerai pas, mais elle a un mari : et, maintenant que j'y pense, ton entêtement à vouloir partir ne peut pas avoir une autre cause.

— Non ! non! m'écriai-je, tout-à-fait alarmée de la tournure que prenait cette affaire, car la physionomie de Junot devenait terrible aussitôt qu'une affection forte venait l'animer ; non, personne ne m'a offensée ; mais je voudrais m'en aller. Je sais que ma mère est plus souffrante, qu'elle me désire. Mon frère est loin d'elle ; ma place est près de la chaise longue où ma mère languit. »

Quelques raisons que je pusse ajouter à mon vif désir de m'en aller avec Junot, il ne voulut en écouter aucune. Au fait, à présent que je puis réfléchir à toutes les particularités de cette étrange semaine, je conçois très-bien que mon mari ne pouvait me laisser commettre une aussi ridicule action. J'étais bien jeune alors.

Notre discussion avait été longue; il était minuit et demi lorsque Junot me dit qu'il était résolu à ne pas m'emmener ainsi, au milieu de la nuit, comme une héroïne de roman. Ce n'est pas la première fois que l'on combat des raisonnemens solides, avec des mots spécieux et vides de sens; mais il me fut impossible de trouver un autre expédient que celui de faire rester Junot près de moi. Aussitôt que je lui en dis le premier mot, il se récria comme si j'avais reparlé de m'en aller avec lui. Mais ici j'avais bien plus de marge pour étendre

mon texte, et malgré sa résistance, ce fut en souriant qu'il me dit : « Heureusement que je ne crains plus les arrêts ; mais tu me feras gronder. » Et il resta.

Je laissai la porte de ma femme de chambre fermée à double tour, et je gardai la clef en ayant soin de pousser les verroux. Je laissai ma porte simplement fermée avec la clef en dehors. Tout cela disposé, je me couchai, très-bêtement convaincue que j'avais pris le meilleur moyen (ne pouvant m'en aller) de faire comprendre au premier consul que je préférais que ses visites, puisqu'il voulait bien m'en honorer, eussent lieu à une tout autre heure que celle qu'il choisissait.

Cinq heures venaient de sonner à l'église de Ruel lorsque je m'éveillai, et j'entendis encore vibrer les deux derniers coups de la cloche du village. Tout était calme dans le château comme au milieu de la nuit. Le temps était admirable ; et à travers mes persiennes entr'ouvertes je voyais les beaux ombrages du parc se balancer sous le vent frais du matin, tandis qu'un rayon doré jaunissait déjà leur cîme. Il y avait dans tout ce silence et ce repos un contraste si frappant avec l'inquiétude qui me dominait malgré moi, que je ne pus m'empêcher de tressaillir lorsque mon regard tomba sur Junot endormi reposant à côté de moi. Son sommeil était calme ; et pourtant c'était une chose imposante que cette figure, ce mâle et beau visage encore basané par le soleil d'Afrique, ce front si

jeune et déjà labouré de cicatrices. C'était un coup d'œil pittoresque que cette tête blonde aux traits caractérisés, coiffée d'un châle de mousseline turque tombé sous sa main la veille, et dont il s'était servi pour bonnet de nuit. Junot, sans avoir une beauté remarquable, avait un ensemble qui faisait dire : *Il est bien !* A cette époque surtout, il avait à peine vingt-huit ans, et la jeunesse ajoutait encore à ces dons naturels.

La demie de cinq heures venait de sonner lorsque j'entendis le bruit des pas du premier consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris ; j'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps ; encore une minute, et Napoléon était à ma porte !... Mes yeux troublés parcouraient tous les traits de mon mari ; et il me semblait dans cet instant que je ne l'avais jamais tant aimé!... Il y avait de la colère à côté de cet amour, mais elle n'était pas pour lui. Je *craignais*, et cette obligation où j'étais de *craindre* m'irritait contre le premier consul, tandis que j'aurais dû ne l'être au fait que contre moi-même... Dans cet instant, un mouvement que fit Junot en dormant entr'ouvrit sa chemise et me laissa voir deux cicatrices de blessures reçues à la bataille de Castiglione ; un peu plus bas, au dessous du cœur, était celle que lui fit Lanusse en Égypte, lorsque pour défendre son général bien-aimé, il croisa le fer avec un brave frère d'armes.

« Ah ! dis-je alors, je ne crains rien. C'est un bouclier bien fort que celui-là ! » Et, reposant ma tête sur mon oreiller, j'attendis l'évènement.

La porte s'ouvrit avec bruit.

« Comment ! encore endormie, madame Junot ! « un jour de chasse ! Je vous disais bien que... »

Tout en parlant, le premier consul avait fait le tour nécessaire pour arriver en face du lit ; il avait soulevé le rideau et demeurait immobile à la vue de cette figure tant connue, de ce visage de l'ami le plus fidèle, le plus dévoué !... Je suis presque sûre qu'il crut d'abord que c'était une vision. De son côté, Junot, à peine éveillé, appuyé sur un de ses coudes, regardait le premier consul avec un air étonné qui aurait égayé un tiers dans ce moment singulier. Cette figure fortement colorée avec un turban rouge et brun qui lui entourait la tête, l'expression animée de cette physionomie mobile, tout donnait à cette scène un caractère oriental. Mais dans le regard de Junot il n'y avait nulle colère.

« Eh ! mon Dieu, mon général ! que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci ? »

Et ces paroles furent dites par lui avec un ton de bonne humeur.

— « Je venais réveiller madame Junot pour la chasse, » répondit le premier consul súr le même ton ; mais après m'avoir lancé un long regard, dont le prolongement est encore présent à ma pensée, malgré les trente années qui me séparent de ce

moment. « Mais je vois qu'elle a un réveil-ma-
« tin beaucoup *plus matinal* encore que moi. Je
« pourrais gronder ; car enfin, M. Junot, vous êtes
« ici en contrebande.

« Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite syrène-là hier soir, employer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez. »

Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

« Aussi je t'absous, et entièrement. C'est ma-
« dame Junot qui sera punie. » Et il se mit à rire de ce rire qui *ne rit pas*. « Pour te prouver que je
« ne suis pas fâché, je te permets de venir à la
« chasse avec nous. Es-tu à cheval?

— Non, mon général, je suis venu en voiture.

« — Eh bien, Jardin te donnera un cheval, et je te
« permets de me gronder tout à ton aise (1). Adieu,
« madame junot ; allons, levez-vous et soyez dili-
« gente. » Et il sortit.

— Ma foi, dit Junot, en sautant de son lit, *voilà! je vous l'avoue, un bien excellent homme!* Quelle bonté!... Au lieu de me gronder, au lieu de me renvoyer comme un vilain faire mon devoir à Paris. Ma Laure, conviens que c'est vraiment un être non-seulement étonnant, mais hors du cercle de l'humaine nature. »

(1) Parce qu'il ne savait pas chasser.

Lorsque tout le monde fut prêt et réuni sur le pont de pierre du jardin, on amena plusieurs calèches et des chevaux de main. Une petite calèche à la d'Aumont s'avança; le premier consul s'y plaça, et me faisant signe de la main :

« Madame Junot, voulez-vous m'honorer de « votre compagnie ? »

Il y avait dans le sourire qui accompagnait ces mots fort simples, une expression qui ne me plaisait pas. Je montai sans répondre ; Vigagne referma la portière, et la petite et légère voiture prenant à droite, suivit une allée qui menait à l'une des grilles du parc. Je savais que le premier consul ne resterait en voiture que pendant le trajet du château au rendez-vous, car alors il devait monter à cheval ; mais ce temps me paraissait bien long, et pour beaucoup j'aurais voulu être hors de là.

Lorsque nous fûmes à quelque distance du château, le premier consul, qui jusqu'alors avait regardé les personnes à cheval qui passaient auprès de nous en rejoignant la tête de la troupe, se tourna de mon côté, et croisant les bras, il me dit :

« Vous vous croyez beaucoup d'esprit ? »

Je ne répondis rien. Il répéta :

« Vous vous croyez beaucoup d'esprit, n'est-ce « pas ? »

Je répondis ; car le ton devenait positivement interrogatif, mais avec fermeté, quoique avec me-

sure. Avec un tel homme j'étais perdue, si je me laissais intimider en ayant raison.

« Je ne me crois pas un esprit au dessus de la portée ordinaire; mais je pense que je ne suis pas une imbécille.

— « Une imbécille, non; mais une sotte. »

Je gardai le silence.

« Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison « vous avez fait rester votre mari?

— L'explication sera claire et concise, général. J'aime Junot; nous sommes mariés, et j'ai pensé qu'il n'y avait nul scandale à ce qu'un mari demeurât près de sa femme.

— « Vous saviez que je l'avais défendu, et vous « savez aussi que mes ordres doivent être exé-« cutés.

— Ils ne me regardent pas. Lorsque les consuls auront signifié leurs volontés pour le degré d'intimité qui doit régner entre deux personnes mariées ensemble, et le nombre de jours et d'heures qu'elles doivent accorder à leurs entrevues, alors je verrai à m'y soumettre. Jusque-là, général, mon bon plaisir, je l'avoue, sera ma seule loi. »

Ici je devenais impolie; mais j'étais en colère. Probablement que cette manière d'être de ma part lui donna de l'humeur aussi, car il reprit avec aigreur et une sorte d'ironie:

« Vous n'avez pas eu d'autre raison que votre « *amour* pour votre mari en le faisant rester?

— Non, général.

— « Vous en avez menti!

— Général !...

— « Oui, vous en avez menti, reprit-il avec « une voix altérée. J'ai deviné la raison qui a pro« voqué cette démarche. Vous avez eu de moi une « méfiance... que vous ne devez pas avoir.... Ah! « vous ne me répondez pas, » dit-il d'un air triomphant.

« Et si j'avais eu en cela un autre motif que la méfiance dont vous parlez, général ; si je m'étais aperçue que vos visites à une telle heure dans la chambre d'une jeune femme de mon âge pourraient me compromettre étrangement aux yeux des personnes qui habitent cette maison avec moi, et que j'eusse pris ce moyen pour les faire cesser... »

Je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de Napoléon dans ce moment : il y eut une rapide succession de sentimens dont aucun n'était mauvais.

« Si cela était vrai, dit-il enfin, pourquoi ne « pas m'avoir parlé à moi-même de ce qui vous « troublait. Ne vous ai-je pas montré assez d'ami« tié, méchante enfant, depuis huit jours, pour « avoir confiance en moi ?

— Voilà mon tort peut-être. J'aurais dû songer que vous m'avez connue enfant, général; que mes parens vous aimaient; que vous étiez vous-même tendrement attaché à ma mère (il regarda de l'autre côté de la route), et que surtout et avant tout il y avait une raison, la plus forte de toutes,

qui devait me donner l'assurance de vous dire ce que je pensais de ces visites matinales dès le deux ou le troisième jour; c'est que je suis la femme de Junot, de l'homme qui vous aime le mieux et le plus en ce monde. Tenez, tout à l'heure, lorsque j'entendais vos pas, lorsque vous alliez entrer dans ma chambre, je craignais, je l'avoue, votre humeur; mais en voyant ces cicatrices reçues en partie pour votre gloire, je me suis dit que jamais vous ne feriez souffrir le noble et excellent cœur qui bat pour vous peut-être plus que pour moi dans cette poitrine mutilée de Junot.

— « C'est presque une homélie que vous me fai-
« tes là. Qui vous parle d'affliger Junot? Pourquoi
« ne m'avoir pas parlé à moi?

— Et le moyen de le faire! lorsque hier matin vous employiez un moyen qui serait appelé indigne, pour entrer chez moi, après que ma manière d'agir a dû vous montrer, général, que les visites du matin que vous aviez la bonté de me faire, étaient jugées par moi ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire compromettantes? Vous êtes entré une seule minute, et certes avec un air d'humeur qui n'appelait pas la confiance. J'ai dû alors ne recourir qu'à moi-même; peut-être ai-je eu tort dans le moyen.

— « N'y a-t-il pas de conseil de votre mère,
« dans tout cela?

— De ma mère, général? Comment ma mère

pourrait-elle me diriger? Ma pauvre mère! il y a un mois que je ne l'ai vue.

— « Vous pouvez vous écrire. » Et le regard de Napoléon m'entourait de son interrogation.

— Mon général, je n'ai point écrit à ma mère que je n'étais point en sûreté sous votre toit; je lui aurais fait trop de peine.

— « Madame Junot, vous me connaissez depuis « assez long-temps pour savoir que vous n'obtien- « drez par la continuation de mon amitié en par- « lant comme vous le faites; il ne manquerait plus « à votre manière d'agir en tout ceci, que vous eus- « siez été dire à Junot ce que vous avez si heureuse- « ment imaginé. » Et ce même regard investigateur m'enveloppait de nouveau.

— Je ne réponds pas à cette interpellation, général, répondis-je avec une humeur que je ne dissimulai plus. Si vous ne m'accordez ni de bon sens, ni d'esprit, accordez-moi du moins assez de cœur pour ne pas blesser celui que je connais, et que vous connaissez aussi.

— « Encore! » Et il frappa le bord de la calèche avec son poing fermé: « Encore!... Taisez-vous!...

— « Non, général, je ne me tairai pas; je continuerai ce que je veux avoir l'honneur de vous dire. Je vous supplie de croire que ma mère, ni mon mari, ni même un de mes amis, n'ont été instruits de ce qui s'est passé depuis huit jours. Je dois ajouter que ne vous supposant aucune mauvaise intention, il y aurait eu inconséquence à moi

à me plaindre d'une marque d'amitié parce qu'elle pouvait me compromettre; mais j'ai jugé à propos de la faire cesser, quelque prix que je dusse y mettre; et voilà où ma jeunesse sans conseils m'a sans doute fait errer, puisque je vous ai déplue. J'en suis peinée. Mais voilà tout ce que je puis dire. »

Nous allions arriver; on entendait déjà les chiens, les cors, tout le bruit de la chasse. Le premier consul prit une physionomie moins sombre que celle qu'il avait pendant mon long discours.

« Et vous me donnez votre parole d'honneur « que Junot ne sait rien de toute cette sotte affaire?

— Grand Dieu! général, comment une pareille idée peut-elle se presenter à vous, connaissant Junot comme vous le connaissez? Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang; sa faible raison française n'aurait pas eu la force du juger sainement de tout ceci, et... » Je m'arrêtai.

— « Eh bien! après?... Allons! n'ayez pas de ces « réticences en parlant, rien n'est plus sot.

— Eh bien! général, si j'avais dit à Junot tout ce qui s'est passé depuis huit jours, ni lui ni moi nous ne serions ici ce matin. Junot vous est assez connu pour cela, n'est-ce pas? »

Napoléon ne répondit rien à son tour, et fit jouer ses doigts sur le bord de la calèche. Enfin, se tournant vers moi:

« Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous « voulais aucun mal?

— Moi, général! je suis au contraire si convaincue que vous n'aviez aucune mauvaise intention, que je puis vous assurer que mon attachement pour vous, attachement qui date de l'enfance, ainsi que l'admiration que vous inspirez et que je sens plus qu'un autre, n'en éprouveront nulle atteinte. Et voilà une main pour gage de mes paroles. »

Je ne puis rendre, non, je ne puis *expliquer* ni *exprimer* son mouvement de front, son regard et son demi-sourire, secouant négativement et doucement la tête, en refusant ma main. Je fus blessée de ce refus.

« Ainsi, lui dis-je, nous sommes brouillés, parce qu'il vous a convenu de faire une chose dans laquelle, au fait, tous les torts sont de votre côté; et vous allez *laisser croître la barbe* et mettre le *stylet au côté* (1), parce que vous m'avez fait de la peine !.... »

Il demeura une minute les yeux attachés sur la route, puis, se tournant tout à coup vers moi, il me tendit sa petite main après l'avoir dégantée: « Croyez bien que j'ai de l'amitié pour vous, ma-« dame Junot; il aurait tenu à vous qu'elle fût plus « solide encore; mais l'éducation première ne change « pas. Elle inculque les sentimens; et ceux qui « vous ont été inspirés pour moi sont d'une mé-

(1) On sait qu'en Corse, la personne offensée, ou qui croit l'être, se met ainsi en état de vendetta, aussitôt que l'injure a été commise.

« chante nature ; vous ne m'aimez pas, et je suis « sûr...

— Je prends la liberté de vous interrompre, général, pour vous supplier de ne jamais parler ainsi. Vous m'affligez ; et d'autant plus, que c'est faux de raisonnement, de conséquences et de tout enfin. Dites-moi que vous ne le pensez pas ; il me serait trop pénible de vous quitter ainsi... »

Le premier consul regardait alors les couples de chiens que menaient les piqueurs ; il se retourna si brusquement, que la calèche fit un mouvement sur le côté, et il s'écria :

« Vous partez ?...

— Au retour de la chasse, général ; j'ai déterminé Junot à m'emmener, et voici qui vous prouvera que, même sans aucun des incidens qui nous ont occupés tous ces jours-ci (je dis cela en souriant), je n'en serais pas moins partie ce matin pour aller auprès de ma mère. »

Et je lui montrai une lettre de ma mère qui, se doutant que Junot voulait me faire rester à la Malmaison, m'écrivait directement pour me demander d'aller près d'elle :

Si le premier consul fait quelques difficultés pour te laisser aller, ajoutait-elle, ainsi que madame Louis Bonaparte, montre-leur ma lettre, et demande-leur de laisser venir une fille à sa mère bien malade. »

On m'avait remis cette lettre le matin, pendant que je m'habillais. Le premier consul y jeta les

yeux, et leva les épaules en souriant avec une sorte de dédain qui me fit mal. Il fallait que cette scène se terminât, elle n'avait que trop duré !

« Et quand reviendrez-vous ? » me demanda-t-il avec un air assez moqueur pour donner de l'humeur à quelqu'un mieux disposé que moi. Aussi je répondis avec aigreur :

« Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle, général ; mais vous pouvez disposer de mon appartement ; je ne l'occuperai plus à l'avenir. Je vous en *donne ici l'assurance.*

— « Comme vous le voudrez. Au surplus, vous « faites bien de vous en aller ce matin ; après toute « cette sotte affaire, vous et moi nous n'aurions pas « grand plaisir à nous voir maintenant... Vous avez « raison... Jardin ! mon cheval... » Et, ouvrant lui-même la portière de la calèche, il sauta à terre, monta sur son cheval et partit au galop.

Lorsqu'on revint au château, je dis à madame Louis que la santé de ma mère me demandait impérieusement à Paris, et que j'allais repartir avec Junot. L'excellente femme me comprit, et je crois même qu'elle me comprit tout-à-fait. Elle voulut me retenir à dîner ; mais Junot était absent de la veille, et il avait besoin de se retrouver chez lui. Nous refusâmes donc, et revînmes à Paris, où nous dînâmes chez ma mère.

Je retournai à la Malmaison quelque temps après pour le retour de madame Bonaparte. Elle revint de Plombières où elle avait passé ce qu'on appelle

une saison d'eaux, c'est-à-dire six semaines. Je retrouvai le premier consul fort bien pour moi ; mais je pus facilement m'apercevoir qu'il avait toujours cette pensée à la fois injurieuse et bizarre, que j'avais été dirigée dans tout ce qui s'était passé entre nous dans la semaine qui avait précédée mon départ. J'en fus peinée ; mais ne connaissant aucun moyen humain de détruire cette prévention, je laissai le temps (1) en faire l'ouvrage, et n'en changeai pas davantage le plan de conduite que je m'étais tracé.

Un an après, je fus un jour dîner à la Malmaison. J'étais alors à Bièvre, et dans mon contentement d'habiter une maison vraiment charmante, dont j'étais la maîtresse, je la quittais le moins qu'il m'était possible, et selon ma détermination je revenais toujours le même soir. Le jour de ce dîner à la Malmaison, ayant demandé mes chevaux pour dix heures, au moment de partir il éclata un orage tellement terrible, que les arbres du parc

(1) A cette époque, je sais très-positivement que des rapports et des *rapports faux* envenimaient toutes les paroles de ma mère redites dans un sens différent et tout dénaturé au premier consul. Je suis presque sûre que cette histoire est venue à la connaissance de ceux qui devaient nécessairement en faire un usage pernicieux pour elle et pour moi. Le premier consul a gardé long-temps une sorte de rancune, qu'il n'aurait pas ressentie bien certainement si elle n'avait pas été non-seulement éveillée, mais entretenue avec soin.

se rompaient sous la violence du vent. Madame Bonaparte me dit qu'elle ne voulait pas que je partisse au milieu de cette tempête, et qu'on allait me préparer *ma chambre*. Je la remerciai, et lui dis que l'on m'attendait chez moi et à l'instant. « Je ne vous laisserai pas partir au milieu d'un tel orage, madame Junot, » me dit madame Bonaparte en allant vers la porte pour donner ses ordres. Je l'arrêtai en lui donnant pour raison que je n'avais pas de linge, pas de femme de chambre.

« On vous donnera un de mes bonnets de nuit, une de mes camisoles ; vous aurez tout ce qui vous est nécessaire. Une de mes femmes sera à vos ordres. Allons, restez : c'est entendu, n'est-ce pas ? Comment d'ailleurs vous en iriez-vous à cette heure ? seule, au milieu des bois !... vous courez des risques. Savez-vous que les bois de Bougival ne sont pas sûrs ?

— Je ne crains rien du tout, madame ; j'ai quatre hommes avec moi ; et puis je vous assure que les bois de la Celle et ceux de Bougival n'ont aucune bête féroce. Permettez-moi donc de partir et de prendre congé de vous. »

Le premier consul était à la cheminée, occupé à tourmenter un malheureux tison avec les pincettes, et ne se mêlant pas du tout de la conversation. Seulement, de ma place, je le distinguais parfaitement ; je le voyais sourire, mais sans aucune expression méchante. Il était clair pour moi que son souvenir lui rappelait une de mes paroles.

Enfin, au moment où madame Bonaparte insistait une dernière fois avec plus de force pour me faire rester, il lui dit de sa place, sans quitter sa pincette, et la tête toujours dans la cheminée :

« Ne la tourmente pas davantage, Joséphine ; « je la connais, elle ne restera pas. »

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

